LE

CAVEAU MODERNE,

OU

LE ROCHER DE CANCALE,

RECUEIL

Composé des Chansons de *l'Epicurien français*, ou *Dîners du Caveau moderne*, par MM. De Piis, Philippon de la Madelaine, Désaugiers, Antignac, De Rougemont, ***, Brazier, Gentil, Coupart, Moreau, Tournay, Ourry, Francis, C. L. C., Capelle, L. V. R., De Béranger, Théaulon et Jacquelin.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI,

Chez { DELAUNAY, Palais-Royal, galerie de bois;
LEDENTU, passage Feydeau.



Un lourd gastronomme,
De sa chûte assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas diné.

p. 223.

Le Caveau Moderne,

ou

Le Rocher de Cancale

pour 1815.

(9e. Année de la Collection.)

Orné de Musique.



Le Roi d'Yvetot.

A PARIS,

chez Alexis Eymery, Libraire.

Rue Mazarine, N°. 30.

(1815.)


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

AVIS.

MM. les Membres du Caveau moderne *s'étant engagés à ne laisser imprimer dans aucun autre recueil les chansons qui composent celui-ci, je serai forcé de sévir contre tous les éditeurs de* Recueils annuels *ou autres qui croiraient pouvoir s'emparer de ces pièces.*



Editeur-Proprietaire.

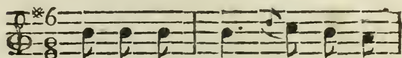
LE

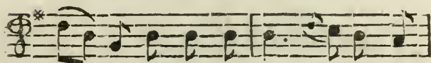
CAVEAU MODERNE,

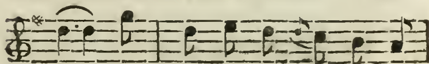
OU

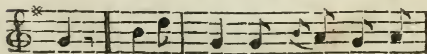
LE ROCHER DE CANCALE.

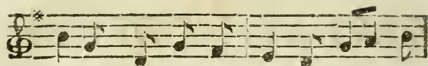
LA TREILLE DE SINCÉRITÉ.



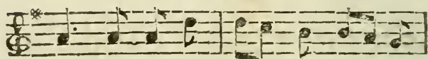




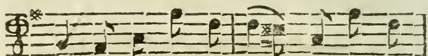




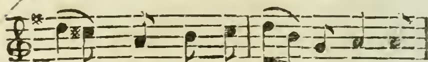
leu-se dont la ver—tu tient du ro-



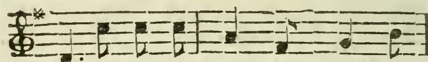
man, pas-sa long-temps pour fa—bu—



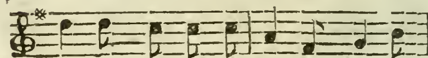
leu-se chez le Gas-con et le Nor-



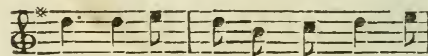
mand, chez le Gas-con et le Nor-



mand; mais des ga—rans très - au - then-

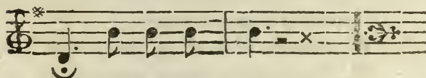


ti-ques ont lu dans un sa-vant bou-



quin que son rai-sin des plus an-





Un docteur qui faisait parade
De son infaillibilité,
Allant visiter un malade,
Vit le raisin et fut tenté.
Puis de son homme ouvrant la porte,
Et le trouvant sans pouls ni voix,
C'est, dit-il, (le diable m'emporte !)
Le trentième depuis un mois.
Nous n'avons plus, etc.

Un auteur, sous son frais ombrage,
Lisant un poëme fort beau,
A chaque feuille de l'ouvrage
S'humectait d'un raisin nouveau.
» Ça, lui dit-on, un tel poëme
Vous a coûté six mois et plus ?... »
— Non, reprit-il à l'instant même...
Il m'a coûté cinquante écus. »
Nous n'avons plus, etc.

Sous la treille, un petit Pompée
Criait aux badauds étonnés :
» Dans ma vie, ah! quels coups d'épée,
» Quels coups de sabre j'ai donnés!
» Quels coups de fusil! quels coups!..» Zeste,
Il mord la grappe là-dessus,
Et poursuit, d'un air plus modeste :
« Quels coups de bâton j'ai reçus! »
Nous n'avons plus, etc.

Au moment de donner la vie
A l'héritier de son époux,
Une jeune femme eut envie
De ce raisin si beau, si doux!
Et le pauvre homme ayant pour elle
Cueilli le fruit qu'elle happa,
« Que mon cousin, lui dit la belle,
» Sera content d'être papa! »
Nous n'avons plus, etc.

Un curé, que le saint bréviaire
Amusait moins que le bon vin,
S'avisa de monter en chaire
Plein du jus du fatal raisin.
Frères, dit-il à l'auditoire,
Malgré tout ce que je vous dis,
Je sais aimer, chanter et boire,
Et je fais gras les vendredis....
Nous n'avons plus, etc.

Mais, hélas ! par l'ordre du Prince,
Ce raisin justement vanté,
Un jour, du fond de sa province,
Près du trône fut transplanté.
« Pauvre treille, autrefois si belle,
» Que venais-tu faire à la cour? »
L'air en fut si malsain pour elle,
Qu'elle y mourut le premier jour:
Nous n'avons plus cette merveille,
Ce phénomène regretté,
La treille
De sincérité.

M. Désaugiers.

JE VISE AU GAI,

OU

LE GRAND JUBILÉ DU PARNASSE.

Air : Si le roi m'avait donné Paris sa grand' ville.

Sous le nom de *jubilé*,
Jeûne et pénitence,
Quand un siècle est écoulé,
Sont de circonstance....

Mais, par cette expression,
J'entends *jubilation*,
Et, morgué,
Je vise
Au gai; } *bis*.
C'est là ma devise.

Des erreurs et des abus
Tout antagoniste
Peut se proposer deux buts,
L'un gai, l'autre triste.
Le triste a mis sur les dents
Nombre d'auteurs transcendans,
Et, morgué, etc.

Pour préserver de dégât
Les mœurs d'un empire,
Il suffit du *castigat*,
Ou du mot pour rire.
Sauf ensuite aux bonnes mœurs
A corriger les rimeurs;
Mais, morgué, etc.

D'Young ayant l'esprit fort,
L'un trouve salubre
De contempler de la mort
Le portrait lugubre;
L'autre savoure à son gré

Les cimetières de Gray :
Moi, morgué, etc.

Tendre et malin tour-à-tour,
Que le vaudeville
Aille de la ville en cour,
De la cour en ville ;
Mais, aux chanteurs des faubourgs
Qu'il laisse les calembourgs !
Et, morgué, etc.

J'avoûrai que je chéris,
Sans en rien rabattre,
Tous les vieux airs favoris
Du bon Henri Quatre ;
Mais j'ai toujours distingué
J'aime mieux ma mie, ô gué !
Et, morgué, etc.

Les dimanches sous l'ormeau
Ça, ça, qu'on s'amuse !
Pierre, prends ton chalumeau !
Paul, ta cornemuse !
Que tout villageois dansant
Dise à sa belle en passant :
Et, morgué, etc.

Les journaux, justes, polis,
Et doux par système,

Sans mêler l'ortie au lis,
  Prendront pour emblême
Le grand soleil de la paix,
Sortant d'un nuage épais....
    Et, morgué, etc.

Ah! qu'il nous fera beau voir
  La chevalerie
Renfermer dans son devoir
  La galanterie!
Avec la civilité
Renaîtra l'urbanité;
    Et morgué, etc.

Puisqu'enfin Janus a mis
  La clef sous la porte,
Puisqu'aux peuples, tous amis,
  L'olive il apporte,
Auteurs, donnons-nous la main
Ce soir plutôt que demain!
    Et, morgué, etc.

La Fontaine, à tout moment,
  Soutient que le sage
Peut, selon l'événement,
  Changer de langage....
D'avoir tous déraisonné
Aux fous il eût pardonné!
    Et, morgué, etc.

Ce poëte, d'un grand sens,
  Dit qu'il est trois choses
Qui méritent mon encens
  A très-fortes doses.
Ces trois choses sont, je croi,
Mon Dieu, ma dame et mon roi.
    Et, morgué, etc.

Puisque nous ressuscitons,
  Il faut que l'on tienne
A chanter sur tous les tons
  La meilleure antienne.
C'est le cas du *Lœtare*,
Et non du *Dies irœ!*
    Et, morgué, etc. (1).

Pour boire avec volupté
  Notre eau de Jouvence,
Avec de l'eau du Léthé
  Coupons-la d'avance!

---

(1) Le retour des Bourbons est un si grand bienfait, que tous les hymnes qui le célèbrent doivent porter pour épigraphe cette strophe du *Lauda Sion* :

Sit laus plena!
Sit sonora!
Sit jucunda!
Sit decora
Mentis JUBILATIO!

Et répétons pour refrain :
Plus de fiel ni de chagrin!
Et, morgué, etc.

L'indulgence est de saison
(Hormis pour le crime).
Si j'en crois rime et raison,
Ou raison et rime,
Sous le règne des Bourbons
Nous devons tous être bons;
Et, morgué,
Je vise
Au gai;
C'est là ma devise.

M. *le Chevalier* De Piis.

A MES CHERS ET BONS CAMARADES

DU CAVEAU MODERNE,

En venant les visiter.

Vieux vins, vieux amis, plus de belle:
C'est par-là qu'au Temps un vieillard
Tire quelques plumes de l'aile,
Et tient Hippocrate à l'écart.

Les rides, qui font peur aux Grâces,
Sillonnent le front, non le cœur;
Et l'Hiver même, sous ses glaces,
A l'Amitié garde une fleur.

Amis, pour retremper mon âme,
Je viens avec vous boire encor :
Réchauffez-moi de votre flamme,
Rajeunissez votre Nestor.
Pauvre estomac, voix affaiblie,
De vous en vain m'ont écarté;
Je sens que l'élixir de vie
Se verse ici par la Gaîté.

Permettez que cette visite
Vous fasse souvenir de moi :
L'Amitié, charmant parasite,
En venant chez vous vient chez soi.
Quand pour punir mes gentillesses,
Mon docteur au lit me tiendra,
A vos santés, à vos maîtresses,
Ma tisane encor se boira.

M. Ph. de Lamadelaine.

LES CAMÉLÉONS.

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames.
(N°. 242 de la *Clé du Caveau.*)

Venez voir un animal rare,
Que n'a pas bien décrit Buffon
Il est fantasque, il est bizarre,
Il est sérieux et bouffon.
A chaque instant sa couleur change.....
—Est-ce un bipède ? est-ce un poisson ?
—Messieurs, cet animal étrange
Se nomme le *caméléon.*

Vraiment, en France il est facile
De rencontrer cet animal.
On le trouve aux champs, à la ville,
Au Marais, au Palais-Royal.
Auprès d'un grand ou d'une belle,
Il rampe, et parle sur leur ton.
—C'est un courtisan, dit Adèle ?
—Non : mais c'est un *caméléon.*

Celui-ci, craignant le scandale,
Recherche un plaisir clandestin,

Et, prêchant tout haut la morale,
Professe tout bas l'Arétin.
En vain l'innocence l'évite;
Il sait la prendre à l'hameçon.
— Est-ce un fripon, un hypocrite?
Eh! non : c'est un *caméléon.*

Cet autre se pique d'écrire,
Et toujours d'un style nouveau;
Car, aujourd'hui, ce qu'il déchire
Lui paraissait, hier, fort beau.
Zoïle ou plat panégyriste,
Il loue et blâme sans raison.
Vous le croiriez un journaliste?...
C'est encore un *caméléon.*

Pour endosser un uniforme,
Jule avait quitté le rabat;
Puis, changeant de goût et de forme,
Dans la robe il veut un état.
Tantôt flatteur, tantôt caustique,
Il fait le brave et le plongeon.
Il se croit savant politique,
Et n'est qu'un sot *caméléon.*

Vive le Roi! vive la ligue!
Est la devise de Mondor;
Dans les camps, au Louvre il intrigue
Pour des rubans et pour de l'or.

Changeant de livrée et de maître,
Selon le temps et la saison.
— On pourrait bien l'appeler traître?
— Je le nomme *caméléon.*

Faisons la paix.... faisons la guerre.
Fermons nos ports et commerçons.
Beaucoup d'impôts.... rien d'arbitraire.
Dictons des lois.... obéissons,
Suivons tous le char consulaire....
Ah! prenons Henri pour patron.
Voilà le langage ordinaire,
Du grand peuple *caméléon.*

On donne tout à l'apparence
Dans ce monde frivole et vain :
L'intrigant est dans l'opulence,
Le talent modeste est sans pain.
La bassesse, autant que l'audace,
Conduit un fat au Panthéon :
On laisse la vertu sans place,
Et l'on paye un *caméléon.*

M. C. L. C.

MON DERNIER VOEU.

AIR : Il prit l'habit d'un charpentier (de *Pierre-le-Grand*).

QU'ENTENDS-JE ? au sein d'un gai repas
La foudre gronde sur ma tête !
Grand Jupiter, est-ce de mon trépas
Le fatal moment qui s'apprête ?
Je suis à table, et n'en veux point sortir....
Frappe ! c'est là qu'un buveur doit mourir.

A Comus, de ces mets divins
Nous avons fait une hécatombe ;
Nos gosiers secs ont tari tous les vins.
Mais avant que ta foudre tombe...
Le dessert monte, ah ! laisse-le servir ;
C'est là, c'est là qu'un gourmand doit mourir.

Qu'ai-je dit ? Ah ! d'un seul instant
Prolonge encor mon existence :
Myrthé m'appelle, et, d'un baiser brûlant,
Va payer enfin ma constance.
Dans son boudoir permets-moi de courir ;
C'est là, c'est là qu'un amant doit mourir.

Dieu d'amour! mes vœux sont comblés,
Et de fleurs Myrthé me couronne.
Quel nouveau bruit! et dans les airs troublés
N'entends-je pas crier Bellone?
Sous ses drapeaux, ah! laisse-moi servir;
C'est là, c'est là qu'un Français doit mourir.

S'il faut, à mes plus doux souhaits,
Que la bonté des dieux souscrive,
Sage Minerve, à nos lauriers, permets
Que nous mêlions enfin l'olive!
Je vois mes fils sur mes pas accourir;
C'est dans leurs bras qu'un père doit mourir.

Pour naviguer sur l'Achéron,
Loin de me mettre à fond de cale,
Permets, Bacchus, que le rameur Caron
Conduise ma barque à Cancale;
Qu'en m'y voyant, les buveurs à venir
Disent: C'est là qu'il sut vivre et mourir.

M. Moreau.

A-PROPOS GRIVOIS.

AIR : du vaudeville de la *Partie-Carrée*,
ou : Ces postillons sont d'une maladresse.

Après vingt ans de superbes victoires
Quoiqu' nous ayons perdu l' dernier procès,
Il est prouvé qu' la plus bell' des histoires
S'ra toujours cell' du peup' français.
Mais tous les jours être sur le qui-vive !
Au bivouac attendre l' bonheur ;
S' bat' cont' tout l' mond' jusqu'à c' que mort s'ensuive,
N'est-c' pas assez d'honneur ?

Ah ! n'allons plus fair' de si grands voyages
Pour tuer des gens qui nous tendent les bras !
Ne cherchons plus sur de lointains rivages
La faim, la gloire et le trépas !
Des héros morts, en respectant les mânes,
Chantons avec plus d'un conscrit :
Au nom de Mars, ne soyons pas si crânes,
Et mourons dans not' lit !

A not' commerc' ne mettons plus d'entraves ;
Ach'tons toujours c' qu'est bon chez nos voisins.

De chicorée et de jus de bett'raves
N'emplissons plus nos magasins.
Quand nous aurons bu rasad' sur rasades,
Quand chaq' flacon s'ra décoiffé,
Après l' dîner, aux dépens d' nos salades
N' sucrons pas not' café !

Dans not' Paris, où l'on voit par centaines
Des monumens qui flatt' plus d'un vainqueur,
Il en faut un qui, mieux qu' nos p'tit' fontaines,
Des bons Français charm'rait le cœur.
Puisque chacun doit reprendre sa place,
Et que l' terrain est resté veuf,
Souscrivons tous, afin que l'on replace
Henri quat' sur l' Pont-Neuf !

L' bruit d' nos débats et celui d' nos merveilles
A trop long-temps manqué d'nous rendre sourds :
Les bruits de paix, ceux des verr', des bouteilles,
Voilà les bruits qui plais' toujours.
Au r'pos du monde, à not' métamorphose,
Portons un tôst bien soutenu ;
Et convenons qu' la guerre est un' bell' chose,
Quand on en est r'venu !

M. Antignac.

LE MIEUX EST L'ENNEMI DU BIEN.

AIR : Je loge au quatrième étage,
ou : Aux soins que je prends de ma gloire.

Chacun, dans sa modeste sphère,
A ses plaisirs et ses ennuis;
Je ne vois rien de mieux à faire
Que de rester comme je suis;
Qui veut s'élever perd sa place;
Qui veut s'enrichir perd son bien;
Portons chacun notre besace :
Le mieux est l'ennemi du bien.

J'avais une petite aisance,
Je savais borner mes désirs;
Mais tout à coup de l'opulence
Je veux savourer les plaisirs;
Le jeu, les tontines, la banque
Semblent m'en offrir le moyen;
Je risque tout, et tout me manque.
Le mieux est l'ennemi du bien.

Voisin, parent, ami, maîtresse,
Jusqu'à ma servante Babet,

Tout me quitta dans ma détresse,
Tout, hormis un pauvre barbet.
J'avais cru trouver dans le monde
Un meilleur ami que mon chien;
Chacun me trahit à la ronde.
Le mieux est l'ennemi du bien.

Fillette plus tendre que sage
Charmait et mon cœur et mes yeux;
Mais je crus que le mariage
Me rendrait encor plus heureux:
Avec femme vive et jolie
Je formai le plus doux lien,
Et Dieu sait comme je m'ennuie!....
Le mieux est l'ennemi du bien.

Quoique d'une faible structure,
Faisant bien mes quatre repas,
Je reprochais à la nature
De ne m'avoir pas fait plus gras;
Pour m'arrondir comme tant d'autres,
J'appelai certain Gallien,
Qui manqua m'envoyer aux peautres......
Le mieux est l'ennemi du bien.

Le gousset plein, la panse ronde,
Je me forge encor des soucis;
Je veux partir pour l'autre monde,
J'espère aller en paradis.

Mais près de finir ma carrière,
Comme je suis un franc vaurien,
De Satan je vois la chaudière....
Le mieux est l'ennemi du bien.

M. Francis.

LA NUIT.

Air : La bonne chose que le vin.

Consolatrice de nos maux,
Du Temps fille discrète et sombre,
Mère du plaisir, du repos,
O Nuit! je vais chanter ton ombre.
Chaque jour plus d'un détracteur
Sur ton compte médit et glose;
Moi, je te dois tant de bonheur, }
Qu'ici je veux plaider ta cause. } *bis.*

Quand la nuit, de son crêpe noir,
Couvre l'un ou l'autre hémisphère,
Le calme naît, par son pouvoir,
Dans le château, dans la chaumière;
Le pauvre craint le jour qui luit
Et dans ses chagrins le replonge,
Mais par un bienfait de la nuit,
Il voit le bonheur dans un songe.

Lorsque vous attaquez le cœur
D'une fille tendre et novice,
Trop de lumière lui fait peur,
Et lui montre le précipice;
Elle dit non quand le jour luit,
Et révèle sa résistance;
Elle se tait dès que la nuit
Force la nature au silence.

C'est la nuit que, seul avec lui,
Le savant médite sa gloire,
Du malheur le modeste appui
Recherche la nuit la plus noire;
Des fiers guerriers que Mars conduit,
Lorsque nos plaines sont couvertes,
Le jour les dépeuple, et la nuit
Travaille à réparer nos pertes.

Le jour on promet un baiser,
La nuit on acquitte sa dette;
Le jour souvent vient diviser,
La nuit souvent la paix est faite:
Les derniers feux du jour qui fuit,
Du berger ramènent l'étoile,
Et c'est le manteau de la nuit
Qui des amours devient le voile.

La nuit endort le médecin
Dont le malade se ranime;
Elle endort l'huissier assassin.
Pour le repos de sa victime;

La nuit au silence réduit
Journal qui mord, femme qui gronde,
N'est-ce pas du sein de la nuit
Qu'un jour on vit sortir le monde ?

La nuit, point de sermon verbeux,
Point de visiteur famélique,
Point de plaidoyer ennuyeux,
Point de séance académique.
Or, savez-vous ce qui s'ensuit ?
C'est qu'à mes principes fidèle,
Je me déclare pour la nuit,
Mais non pour la *nuit éternelle*.

M. GENTIL.

MON DIEU! QU'LES..... SONT HEUREUX!

Chanson composée en sortant d'une représentation du *Cocu imaginaire* de Molière.

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

MON dieu, q' les..... sont heureux !
Quand donc le d'viendrai-je comme eux ?

CHOEUR OBLIGÉ.

Mon dieu, qu' les..... sont heureux !
Quand donc le d'viendrai-je comme eux ?

C'est ainsi qu' la tristess' dans l'âme,
Pierrot chantait d'un air chagrin,
En voyant l'humeur de sa femme
Et le bonheur de son voisin!...

Mon dieu, qu' les..... sont heureux! etc.

Au logis aucun d'eux ne reste;
Près d'ell's au lieu d' les enchaîner,
Dès qu'un bout d'soleil paraît.... zeste,
Leux femm's vous les envoi'nt prom'ner!

Mon dieu, qu' les..... sont heureux! etc.

Loin d' chez eux passant la journée,
Ils s' livrent à d' joyeux ébats;
Ils ne r'viendraient qu'au bout d' l'année,
Que leurs femm's ne s'en plaindraient pas.

Mon dieu, q' les..... sont heureux! etc.

Dans un' société d'importance,
Qu'avec leurs femm's ils soient admis,
C'est à qui f'ra leur connaissance!
C'est à qui s'ra de leux amis!

Mon dieu, q' les..... sont heureux! etc.

Tout's les bourses leur sont ouvertes;
C'est à qui leur voudra du bien!

Faut voir comm' leux femm's sont couvertes?
Sans q'ça leur coût' presq' jamais rien

Mon dieu, q'les..... sont heureux! etc.

Ils ont raison, même en justice,
Leur droit est toujours le plus clair:
Dès qu'il s'agit d' leur rend' service,
Autour d'eux tout l' monde est en l'air.

Mon dieu, q' les..... sont heureux! etc.

Faut-il à leur petite rente
Joindre un petit émolument?
Dès qu'un' p'tite place est vacante,
Leux p'tit's femm's sont en mouvement.

Mon dieu, q' les..... sont heureux! etc.

Tout leux arrive comm' de cire;
En ménage las d'êtr' garçons,
Veul'nt-ils êtr' pèr's, ils n'ont qu'à l' dire,
Ils ont d's enfans d'tout's les façons!

Mon dieu, q' les..... sont heureux! etc.

On est aux p'tits soins pour leur plaire:
Pour peu qu'ils n'arriv'nt pas trop tôt,
Le soir ils trouv'nt pour l'ordinaire
L' souper tout prêt, le lit tout chaud.

Mon dieu, q'les..... sont heureux! etc.

Enfin, pendant leur existence
Leurs femm's ont l'air d' les adorer,
Et ne r'gard'nt point z'à la dépense
Quand vient l' moment d' les enterrer!

CHOEUR.

Mon dieu, q' les..... sont heureux!
Quand donc le d'viendrai-je comme eux?

B. DE ROUGEMONT.

LES COMPENSATIONS DE M. AZAÏS.

AIR : Tout le long de la rivière.

O vous, qu'un rien vient tourmenter,
Cessez donc de vous lamenter;
Monsieur *Azaïs*, dans son livre,
Veut qu'à l'espérance on se livre,
Et prouve, d'un ton doctoral,
Que le bien n'est pas loin du mal;
Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous verrez, Messieurs, comme tout se compense,
Vous verrez comme tout se compense.

Depuis qu'il a cent mille écus,
Le pauvre Orgon n'existe plus!
Hélas! pour lui rien n'a de charmes,
Il veille au milieu des alarmes...
Moi, je n'ai pas un sou comptant...
Mais je dors et je vis content.
Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, Messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.

Époux d'une jeune beauté,
Damis craint la paternité;
Aussi va-t-il à la sourdine
Faire un poupon chez la voisine,
Pendant qu'un garçon, sans pitié,
Fait deux jumeaux à sa moitié.
Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, Messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.

Un huissier, par trop exigeant,
Reçoit des coups et de l'argent;
Mon drôle dit : « Je tiens ma somme,
» Peu m'importe que l'on m'assomme;
» Car on aurait pu me rosser,
» Et ne jamais me rembourser. »

Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, Messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.

Folliculus, toujours vénal,
Répand le fiel dans son journal;
Tantôt il déchire Voltaire,
Tantôt il dénigre Molière;
Mais il dit un bien infini
Des animaux de Franconi!...
Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, Messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.

Cléon, curieux s'il en fut,
Me mène hier à l'*Institut;*
En bâillemens, là, je m'épanche;
Mais voulant avoir ma revanche,
Crac, sous mon bras je prends Cléon
Et je le mène à l'*Odéon.*
Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, Messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.

Pour la santé, l'on ne doit pas
Faire toujours de grands repas;

Aussi, je change de cuisine,
Et, pour me bien porter, je dîne
Un jour, chez un gros financier,
Le lendemain, chez un rentier...
Or, ici bas, malgré tout ce qu'on pense,
Vous voyez, Messieurs, comme tout se compense,
Vous voyez comme tout se compense.

M. Brazier.

MON ALMANACH.

Air : Suzon sortait de son village.
(N°. 550 *de la Clé du Caveau.*)

La presse n'y peut plus suffire.
Chez nous j'entends, à chaque pas,
Colporteurs, libraires, me dire :
« Ah! prenez de mes Almanachs. »
Recueils galans,
Recueils chantans,
Recueils naissans,
Recueils de soixante ans;
Les *Ménestrels*,
Les Immortels,

Jusqu'à *Bobèche* et messieurs tels et tels ;
Chacun adopte ce système.
Quant à moi, sans me mettre en frais,
Au lieu d'en acheter, je fais
Un Almanach moi-même (*ter*).

D'une façon des plus nouvelles
J'arrange mes quatre saisons ;
J'ôte à chacun l'une d'entr'elles,
Non sans d'excellentes raisons :
Pour les mamans
Plus de printemps.
Pauvres époux,
Jamais d'été pour vous.
Auteurs brillans,
Pour vos talens
Jamais d'hiver, malgré vos cheveux blancs.
Maint petit rimeur monotone,
Qui nous glace par ses ardeurs,
N'aime, ne chante que les fleurs,
Il n'aura pas d'automne.

Du zodiaque les vieux signes,
Quoique connus du monde entier,
Amis, ne me semblent pas dignes
D'entrer dans mon calendrier.
Un érudit
En vain nous dit

Qu'on leur doit tout, ses goûts et son esprit;
Que celui d'eux
Qui règne aux cieux
Quand nous naissons,
Nous rend méchans ou bons:
Malgré ce préjugé bizarre,
Je n'en veux adopter aucun.
Le Capricorne est trop commun,
Et la Vierge est trop rare.

Indiquez, cela vous regarde,
L'*Epacte*, astronomes savans;
En vrai gourmand, moi je n'ai garde
D'inscrire ici les *quatre-temps*.
Bacchus, Momus,
Phébus, Comus,
Voilà des saints bien connus,
Bien venus.
J'y joins Vénus;
Et ces élus
De mes lecteurs recevront les tributs.
Tout le long de l'an qu'on s'apprête
A chanter ces saints pleins d'appas.
Je veux que, dans mes almanachs,
Ce soit tous les jours fête.

Comme mes confrères je compte
Faire la pluie et le beau temps;

Et, sans risquer aucun mécompte,
Hardiment je prédis aux gens,
Neige, verglas,
Glaces, frimas,
Quand l'Athénée ouvrira ses états;
Brillant soleil,
Jours sans pareil,
Quand du bon goût on verra le réveil;
Dans le pays de l'hyménée,
Temps nébuleux, brouillard trompeur;
Et chez nous, grâce à maint auteur,
Grand vent toute l'année.

Vers le ciel braquez vos lunettes,
Docteurs; pour moi, qui n'y vois rien,
Des conjonctions des planètes
Je ne parle ni mal ni bien.
La lune peut,
Comme elle veut,
De son premier
A son dernier
Quartier
Toujours passer :
Sans l'annoncer,
Je consens même à la voir s'éclipser;
Mais, sans des calculs bien pénibles,
Au lecteur j'annonce en tout temps
Beaucoup d'éclipses de bon sens,
A Paris très-visibles.

Enfin, par excès de science,
Plus d'un Almanach très-malin
Des jours indique la croissance,
Et fait suivre aussi leur déclin.
Ah ! d'un tel soin
Qu'est-il besoin ?
Chacun de nous peut, sans chercher bien loin,
Les mesurer,
Et s'assurer
Si le temps vole ou s'il doit lui durer.
Epoux, qu'un même toit rassemble,
Vous trouvez longs les nuits, les jours;
Les jours les plus longs sont trop courts
Quand nous buvons ensemble.

M. Ourry.

LA CHANDELLE ÉTEINTE,

OU

VICTOR ET THÉRÈSE.

Scène nocturne entre deux voisins de chambre à coucher.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages.
(N°. 241 *de la Clé du Caveau.*)

THÉRÈSE

PENDANT la nuit, quand tout sommeille,
A ma porte qui frappe ainsi?

VICTOR.

C'est le voisin qui vous réveille;
C'est Victor... Je suis tout transi.
Le vent a soufflé ma chandelle,
Souffrez que chez vous j'entre un peu,
Bonne Thérèse, une étincelle
Suffit pour *allumer mon feu.*

THÉRÈSE.

Cher voisin, j'en suis bien fâchée,
Un vain espoir vous a séduit,

Depuis long-temps je suis couchée ;
Songez qu'il est plus de minuit.
A cette heure ouvrir ma cellule,
C'est imprudent.

VICTOR.

J'en fais l'aveu ;
Mais il fait bien froid, et je brûle
De me *chauffer à votre feu.*

THÉRÈSE.

Pauvre garçon ! il m'intéresse.
Que de courage il faut avoir!
Allons, voisin, plus de tristesse,
Tenez tout prêt votre bougeoir ;
Du lit je consens à descendre.....
Oui, je puis remplir votre vœu;
Par bonheur, pour vous, sous la cendre
J'ai grand soin de *cacher mon feu.*

VICTOR.

Qu'entends-je? au tourment que j'endure
Vous daignez enfin compatir.

THÉRÈSE (*ouvrant la porte*).

Victor, ah ! je vous en conjure,
Ne faites qu'entrer et sortir !

VICTOR.

Eh quoi, si promptement, Thérèse,
Faudrait-il donc vous dire adieu ?

Non, non ; d'abord, ne vous déplaise,
Je m'empare du *coin du feu.*

THÉRÈSE.

Mais quelle est votre audace extrême ?

VICTOR (*l'embrassant.*)

Je rends hommage à vos appas :
Ce baiser dit que je vous aime.

THÉRÈSE.

Vraiment, je ne vous entends pas.

VICTOR.

Parler d'amour à jeune veuve,
Est-ce donc lui parler hébreu ?
Du mien, tenez, voici la preuve
(*Autre baiser.*)

THÉRÈSE.

O ciel ! *comme vous prenez feu !*

VICTOR.

Pour une innocente caresse,
Faut-il tant se mettre en courroux ?

THÉRÈSE.

Oui, votre procédé me blesse ;
Allons, vite retirez-vous.

VICTOR.

Encore un instant, je vous prie !

THÉRÈSE.

Non, non, monstre; plus de milieu;
Si vous ne quittez la partie.
Je vais.... je vais *crier au feu.*

VICTOR.

Admirez mon obéissance,
Vous l'ordonnez et je m'enfuis.

THÉRÈSE.

Quoi! déjà? surcroît d'insolence!
Victor! dans le trouble où je suis!
Restez.... Il fuit d'un pas rapide;
Son amour n'était donc qu'un jeu.
Ah! qu'une autre fois le perfide
Vienne se chauffer à mon feu!

M. TOURNAY.

LES RÉCLAMATIONS.

AIR : Qu'un poëte (*de Bancelin*).

(N°. 501 *de la Clé du Caveau.*)

Je réclame,
Je réclame
Couplet, drame, mélodrame;
Je réclame,

Je réclame,
Dit en chœur
Le peuple auteur.

Oui, c'est là le cri commun :
On voit sur la même liste
Et l'artisan et l'artiste,
Qui bien souvent n'en font qu'un.
Faisant preuve d'énergie,
L'un réclame sans effet
Pour un plan de comédie,
L'autre pour un faux toupet.

Je réclame, etc.

Plus d'un écrivain connu
Par des succès à la course,
Réclame comme ressource
L'honneur du premier venu.
Ces messieurs fort à leur aise
Traitent le même sujet,
L'un pour la scène française,
Et l'autre pour Nicolet.

Je réclame, etc.

Les morts seuls dont le trépas
A glacé la voix trahie,
Ne réclament que la vie
Que le sort ne leur rend pas.

Sans quoi nous verrions, j'espère,
Réclamer avec raison
Hésiode contre Homère,
Homère contre Maron.

Je réclame, etc.

C'est à qui réclamera ;
On réclame, on se dispute,
Les uns pour un parachute,
D'autres pour un opéra.
Cette foule intéressée
Réclamera quelque jour
Le projet d'une pensée
Ou le plan d'un calambour.

Je réclame, etc.

Mais les réclamans, je croi,
Contre lesquels je réclame,
Etonnés que je les blâme,
Vont réclamer contre moi.
Morbleu! je les en défie!
Et si quelque chansonnier
Fronde après moi leur manie,
Je saurai bien m'écrier :
Je réclame,
Je réclame
Priorité d'épigramme;
Je réclame,

Je réclame
Le dessein
D'être malin.

M. ***.

L'ESPOIR TROMPÉ,

OU

VOILA LE MONDE.

AIR : Il a fait un voyage.

ou : Air du vaudeville d'Amour et Mystère.

(N°. 214 *de la Clé du Caveau.*)

Lorsque j'étais petit garçon,
Je questionnais à la ronde.
« Avec le temps, me disait-on,
» Mon cher, tu connaîtras le monde. »
Vainement je l'ai vu,
Vainement j'ai couru,
Jusqu'ici je l'ignore.
Depuis assez long-temps
J'attends;
Faut-il attendre encore? (*ter.*)

On me disait que je verrais
Les hommes bons, francs et sincères,
Et qu'en peu de temps j'apprendrais
A bien juger leurs caractères;
Qu'enfin de leur portrait
Un jour disparaîtrait
Tout l'art qui le décore.
Depuis assez long-temps
J'attends;
Faut-il attendre encore?

J'espérais voir aux derniers rangs
Les hommes d'une mince étoffe,
Et trouver toujours tolérans
Le dévot et le philosophe,
Le savant sans fierté,
Le sot sans vanité,
Quoiqu'un plus sot l'adore.
Depuis assez long-temps
J'attends;
Faut-il attendre encore?

J'espérais voir chez nos seigneurs
La Vérité parfois admise;
Chez nos Crésus, chez nos auteurs,
La Modestie et la Franchise;
Mise au rang des vertus,
L'Amitié n'être plus

Un mot qu'on déshonore ;
Depuis assez long-temps
J'attends ;
Faut-il attendre encore ?

A MES AMIS DU CAVEAU.

Suis-je avec vous quelques momens,
Une heureuse métamorphose
Me fait voir les hommes charmans
Et l'avenir couleur de rose ;
Je n'ai plus dans l'esprit
Tous les maux que vomit
La boîte de Pandore ;
Et si depuis long-temps
J'attends,
Je veux attendre encore.

M. Capelle.

QU'ALLONS-NOUS DIRE?

Questions à mes confrères du Caveau moderne, pour l'année 1814.

AIR de la Baronne, *ou* : Bouton de rose, *ou* de la Chaumière.

QU'ALLONS-NOUS DIRE?
Voilà tous les procès finis;
Chacun obtient ce qu'il désire,
Tous les humains sont bien unis....
Qu'allons-nous dire?

EN CHORUS.

Tous les humains sont bien unis,
Qu'allons-nous dire?

Qu'allons-nous dire?
Aucunes femmes à Paris,
Pour posséder un cachemire,
Ne tromperaient plus leurs maris....
Qu'allons-nous dire?

Qu'allons-nous dire?
Disent nos chansonniers fleuris;

L'hiver a repris son empire,
Plus d'œillets, de roses, de lis !....
Qu'allons-nous dire ?

Qu'allons-nous dire ?
On ne bâille plus aux concerts ;
A l'Athénée on va pour rire ;
Tous les auteurs font de bons vers....
Qu'allons-nous dire ?

Qu'allons-nous dire ?
Le mélodrame s'ennoblit;
L'*Odéon* nous plait, nous attire ;
Tous les Gascons ont du crédit....
Qu'allons-nous dire ?

Qu'allons-nous dire ?
Est le refrain de maint acteur;
Et tel *artiste*, pauvre sire,
A chaque instant *dit* au souffleur :
Qu'allons-nous dire ?

Qu'allons-nous dire ?
Les critiques sont indulgens;
Sans recourir à la satire,
Tous nos Journaux sont amusans....
Qu'allons-nous dire ?

Qu'allons-nous dire ?
Par Thémis on est bien jugé;

A ses lois on aime à souscrire;
Au palais on n'est plus grugé....
Qu'allons-nous dire ?

Qu'allons-nous dire ?
Nos financiers sont généreux;
Le sexe ne sait plus médire;
Chacun est franc et vertueux....
Qu'allons-nous dire ?

Qu'allons-nous dire ?
Ah ! pourquoi s'agiter l'esprit?
Depuis qu'on connaît l'art d'écrire,
S'il est vrai que l'on ait tout *dit*,
Qu'allons-nous dire ?

M. Coupart.

VOYAGE AU PAYS DE COCAGNE.

Air : L'ombre s'évapore.
ou : Non, rien ne m'échappe (du *Poëte satirique*).

Ah ! vers une rive
Où sans peine on vive,
Qui m'aime me suive !
Voyageons gaîment.

Ivre de Champagne,
Je bats la campagne,
Et vois de Cocagne
Le pays charmant.

Terre chérie,
Sois ma patrie;
Qu'ici je rie
Du sort inconstant.
Pour moi tout change.
Bonheur étrange!
Je bois et mange
Sans un sou comptant.

Mon appétit s'ouvre,
Et mon œil découvre
Les portes d'un Louvre
En tourte arrondi.
J'y vois de gros gardes
Cuirassés de bardes,
Portant hallebardes
De sucre candi.

Bon dieu, que j'aime
Ce doux système!
Les canons même
De sucre sont faits.
Belles sculptures,

Riches peintures
En confitures,
Ornent les buffets.

Pierrots et Paillasses,
Beaux esprits cocasses,
Charment sur les places
Le peup.e ébahi,
Pour qui cent fontaines,
Au lieu d'eaux malsaines,
Versent, toujours pleines,
Le Beaune et l'Aï.

Des gens enfournent,
D'autres défournent;
Aux broches tournent
Veau, bœuf et mouton.
Des lois de table
L'ordre équitable,
De tout coupable
Fait un marmiton.

Dans un palais j'entre,
Et je m'assieds entre
Des grands dont le ventre
Se porte un défi :
Je trouve en ce monde,
Où la graisse abonde,

Vénus toute ronde,
Et l'Amour bouffi.

Nul front sinistre;
Propos de cuistre,
Airs de ministre
N'y sont point permis.
La table est mise,
La chère exquise :
Que l'on se grise!
Trinquons, mes amis!

Mais parlons d'affaires.
Beautés peu sévères,
Qu'au doux bruit des verres
D'un dessert friand,
On chante et l'on dise
Quelque gaillardise
Qui nous scandalise
En nous égayant.

Quand le vin tape
L'époux qu'on drape,
Que sur la nappe
Il s'endort à point!
De femme aimable,
Mère intraitable,
Ah! sous la table
Ne regardez point.

Folle et tendre orgie !
La face rougie
La panse élargie,
Là, chacun est roi;
Et quand l'heure invite
A gagner son gîte,
L'on rentre bien vîte
Ailleurs que chez soi.

Que de goguettes!
Que d'amourettes!
Jamais de dettes,
Point de nœuds constans.
Entre l'ivresse
Et la paresse,
Notre jeunesse
Va jusqu'à cent ans.

Oui, dans ton empire,
Cocagne, on respire...
Mais qui vient détruire
Ce rêve enchanteur?
Amis, j'en ai honte,
C'est quelqu'un qui monte
Apporter le compte
Du restaurateur.

M. P. J. De Béranger.

PRIÈRE

D'UN VIEILLARD A LA PARQUE.

AIR : Verse encor.

FILE encor, encor, encor, encor,
Lachésis, file encor
La trame de ma vie :
File encor, encor, encor, encor:
Le seul bien que j'envie
Est l'âge de Nestor.

Sans un sou comptant,
Sans revenu ni rente,
Je vivais content,
Car j'étais bien portant :
Voilà qu'en partant
Une vieille parente
Me laisse contrats,
Maisons, terres, ducats.
File encor, etc.

Quoiqu'en cheveux blancs,
Je chéris une belle;
Près d'elle je sens

Me sens

Comme à seize ans.
Mes soins complaisans
Ont fléchi la rebelle ;
C'est demain, grands dieux,
Que je dois être heureux !
File encor, etc.

Dans un grand caveau
J'ai placé mes richesses :
L'aspect d'un tonneau
Rajeunit mon cerveau.
D'un vieux vin sans eau
J'ai bien quatre cents pièces ;
Avant mon trépas
Je veux les mettre à bas.
File encor, etc.

J'ai tracé le plan
D'un opéra comique,
Depuis plus d'un an
Je médite un roman ;
Dans un noble élan
Je m'élève au tragique
Thalie *aux Français*
Me promet des succès.
File encor, etc.

J'ai, grâce à l'hymen,
Quatre filles gentilles ;

Sans plus d'examen,
Marions-les demain.
Leur cœur et leur main
Seront pour de bons drilles;
Vingt petits-enfans
Charmeront mes vieux ans.
File encor, etc.

Ciel! que m'a-t-on dit!
Un ami de l'enfance
Déplore et maudit
Le sort qui le poursuit.
Comment! il languit
Au sein de l'indigence!
Avant de mourir
Je veux le secourir.

File encor, encor, encor, encor,
Lachésis, file encor
La trame de ma vie.
File encor, encor, encor, encor:
Le seul bien que j'envie
Est l'âge de Nestor.

M. J. A Jacquelin.

DIALOGUE

Entre le Président du Caveau et un nouvel Elu.

CHANSON DE RÉCEPTION.

AIR des Sabots.

LE PRÉSIDENT.

FRÈRE, à nos banquets si joyeux,
Quand l'indulgence vous amène,
Est-ce l'ennui qui dans vos yeux
Met tant de tristesse et de gêne?

L'ÉLU.

Ah! ah! ah! ah!
Ce n'est pas cela, (*bis.*)
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Avec nous voulant, dès ce soir,
D'Epicure chanter l'antienne,
Craignez-vous de ne point avoir
Une âme assez épicurienne?

L'ÉLU.

Ah ! ah ! ah ! ah !
Ce n'est pas cela, (*bis.*)
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Il faut, pour être Epicurien,
Comme nous, toute la semaine,
Savoir ne s'affliger de rien,
Et fermer son cœur à la haine.

L'ÉLU.

Ah ! ah ! ah ! ah !
Ce n'est pas cela, (*bis.*)
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Comme Pannard, Collé, Piron,
Dont l'exemple, ici, nous entraîne,
Il faut aimer jeune tendron,
Au moins.... pendant une quinzaine.

L'ÉLU.

Ah ! ah ! ah ! ah !
Ce n'est pas cela, (*bis.*)
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Il faut attacher des grelots
Jusqu'au poignard de Melpomène,

Et, pour faire la guerre aux sots,
Se faire siffler sur la scène.

L'ÉLU.

Ah! ah! ah! ah!
Ce n'est pas cela, (*bis.*)
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi donc nous montrer à tous
Du chagrin la marque certaine?
Frère indigne, douteriez-vous
De la science de Balaine?

L'ÉLU.

Ah! ah! ah! ah!
Ce n'est pas cela, (*bis.*)
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

En voyant les nombreux flacons
Epars sur cette douce arène,
Penseriez-vous que nous buvons
Du vin de Brie ou de Surène?

L'ÉLU.

Ah! ah! ah! ah!
Ce n'est pas cela, (*bis.*)
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

N'ayant, dans les meilleurs repas
Qu'une soif toujours incertaine,
Craignez-vous de ne savoir pas
Comme nous, boire à tasse pleine ?

L'ÉLU.

Ah ! ah ! ah ! ah !
Ce n'est pas cela, (*bis.*)
Cela qui me met en peine.

LE PRÉSIDENT.

Croyez-vous ne pouvoir jamais
Puiser aux sources d'Hippocrène
Les malins et charmans couplets
Que l'on chante, ici, par douzaine ?

L'ÉLU.

Ah ! ah ! ah ! ah !
Frères, c'est cela, (*bis.*)
Cela qui me met en peine.

M. THÉAULON.

QUELQUES JEUX DE MOTS.

AIR du vaudeville du Rémouleur.
(N°. 733 *de la Clé du Caveau.*)

PASSONS, des œuvres de Brantome,
Aux opuscules de Pannard ;
J'en prends le quatrième tome,
Et je vais l'ouvrir au hasard.
Pannard dit que la Providence
N'eut jamais d'égard pour le rang,
Et met dans la même balance
Le grand Pierre et Pierre-le-Grand.

Si donc Pannard, notre modèle,
Nonobstant clameur de grimauds,
Fut au bon goût presque infidèle,
Et calcula des jeux de mots,
Amis! je vous prie à mains jointes
De me laisser faire le fou :
Ce soir, si je vous fais des pointes,
N'allez pas me river mon clou.

Messieurs, vous êtes en extase,
Et ce n'est pas trop sans raison,

De ce que monsieur de la Caze
Tient un grand état de maison.
Votre surprise aura ses bornes ;
Voilà sa femme, la voilà !
Où croît abondance de cornes,
La corne d'abondance est là.

Eclaire-toi de ma lanterne,
Me dit un sophiste effronté,
Afin qu'au fond de sa citerne
Tu puisses voir la Vérité.
Non, non, je ne suis pas ton homme,
Dis-je à ce charlatan nouveau ;
De puits en puits, je sais bien comme
Tu me tiendrais le bec dans l'eau.

O différence incalculable !
L'homme civilisé pâlit
S'il faut qu'il cède à son semblable,
Gratis, *la moitié de son lit :*
Et nous voyons l'homme sauvage,
Sans intérêt, et par pitié,
Offrir son rôti, son breuvage,
Et jusqu'au lit de sa moitié.

Vive Domarceau, l'architecte,
Pour la bonne chère, et pourtant
Sa probité n'est point suspecte,
Son travail seul est important.

En or il sait changer la pierre,
Le stuc, l'albâtre et le granit;
Il fournit gaîment sa carrière,
Tant que la carrière fournit.

Nous avons tous connu, sans doute,
Monsieur Desgrais sur le pavé;
Mais une entreprise de route
Subitement l'a relevé.
Aussi pour toutes patenôtres,
Dit-il à Dieu, sa toise en main :
En faisant le chemin des autres,
Fais que je fasse mon chemin.

En porte-feuille on sait qu'Eugène
A cent couplets, tant courts que longs,
Dont il habille pour la scène
Des anecdotes de salons;
Mais ses amis et ses maîtresses
Ont beau claquer avec transport,
Mince est le rapport de ses pièces,
Faites des pièces de rapport.

Nos graves médecins, en France,
Sont ce qu'ils ont toujours été,
Un corps fameux par la science,
Et qu'on nomme *la Faculté;*
Mais de certaine bagatelle,
Près d'eux je voudrais m'enquérir :

Leur faculté possède-t-elle
La faculté de nous guérir?

Il n'était bruit, de caisse en caisse,
Que du célèbre Floridor;
A la hausse ainsi qu'à la baisse,
Il avait gagné des monts d'or:
Mais voici tout à coup qu'il manque,
Et chacun dit dans le quartier,
Que le plus fin routier de banque,
N'est souvent qu'un banqueroutier.

Rose, la perle des actrices,
Dit à ses amans tour-à-tour:
Je ne me permets de caprices
Qu'à tant par an, par mois, par jour:
Mes beaux messieurs, dans les coulisses
Vous pouvez me faire la cour;
Mais sans l'amour des sacrifices,
Point de sacrifice à l'amour.

M. le chev. DE PIIS.

LA VIE D'UN TROUBADOUR.

Qu'elle était douce l'existence
D'un jeune et galant troubadour,
Qui, sous le ciel de la Provence,
Consacrait sa vie à l'amour !
Le sistre, ou la harpe, ou la lyre,
Donnait une âme à ses concerts :
Beau troubadour, sans savoir lire,
Faisait toujours de jolis vers.

Bravant la chaleur, la froidure,
Et le cœur prompt à s'enflammer,
Il voyageait à l'aventure,
Ne cherchant qu'à se faire aimer.
Près de grisette ou de princesse,
Tâchant de se mettre en crédit,
Beau troubadour avait sans cesse
Cœur bien tendre et bon appétit.

Une secrète providence
Ne le laissait manquer de rien ;
Il n'était pas dans l'abondance,
Mais beaucoup d'or est-il un bien ?

Sur la mousse, auprès des fontaines,
S'il lui plaisait de sommeiller,
Beau troubadour, exempt de peines,
Dormait sans songer au loyer.

Chantant son amoureuse flamme,
Quelquefois au pied d'un rempart
Il allait, d'une grande dame,
Quêter la faveur d'un regard;
Et quand on l'avait trouvé digne
De recevoir un doux avis,
Beau troubadour, au moindre signe,
Faisait tomber le pont-levis.

Il prenait pour simple devise:
Amitié vive, Amour discret.
S'y conformant avec franchise,
Il savait garder un secret.
Pour avoir eu l'art de se taire,
Si sa belle l'indemnisait,
Beau troubadour, avec mystère,
Aux échos seuls le redisait.

Sans rivaux, comme sans envie,
Il arrivait au dernier jour,
Et n'avait eu, pendant sa vie,
D'autre mal que le mal d'amour.
L'aspect de la nuit éternelle
Ne pouvant le déconcerter,

Beau troubadour chantait sa belle,
Puis finissait par déchanter.

M. Antignac.

L'ÉPICURIEN ENTRE DEUX AGES.

AIR: Tonton, tonton, tontaine, tonton.

C'en est donc fait! j'ai des folies
Passé la trop courte saison,
A moi (*bis*), carafe et raison!
Mais je veux, aux femmes jolies,
Boire au moins un dernier flacon,
A moi, bouteille et chanson!

L'âge m'arrachant aux grisettes,
M'unit à dame du grand ton,
A moi (*bis*), carafe et raison!
Mais j'étais prisonnier pour dettes,
L'hymen a payé ma rançon,
A moi, bouteille et chanson!

Voilà que ma petite Adèle,
Vient me répéter sa leçon,
A moi (*bis*), carafe et raison!
J'entends sa mère qui l'appelle,

Je vois entrer un bon garçon,
 A moi, bouteille et chanson!

—

Une place des plus flatteuses
Me vaut des ennuis à foison,
 A moi (*bis*), carafe et raison!
Mais d'aimables solliciteuses
Le matin cernent ma maison,
 A moi, bouteille et chanson!

Hai! hai! hai! la goutte ennemie
Vient m'ordonner l'eau pour boisson,
 A moi (*bis*), carafe et raison!
La voilà, je crois, endormie...
Adieu tisane; adieu, poison;
 A moi, bouteille et chanson!

L'heure à mon poste me rappelle,
Il faut regagner ma prison,
 A moi (*bis*), carafe et raison!
Mais, en route, un ami fidèle
M'invite à monter chez Grignon,
 A moi, bouteille et chanson!

Sur moi pourtant prompt à descendre,
L'hiver déjà me rend grison,
 A moi (*bis*), carafe et raison!
Que dis-je? Ah! plutôt pour défendre

Mes sens de son triste frisson,
 A moi, bouteille et chanson!

Gilbert fut vieux dans sa jeunesse,
Pour avoir dit, nouveau Caton:
 A moi (*bis*), carafe et raison!
Laujon fut jeune en sa vieillesse,
Pour avoir dit, nouveau Piron:
 A moi, bouteille et chanson!

Tristes pédans que rien n'enivre,
Chantez d'un débile poumon:
 A moi (*bis*), carafe et raison!
Moi, je chante, ne pouvant vivre
Sans un glouglou, sans un flonflon:
 A moi, bouteille et chanson!

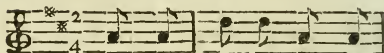
A quatre-vingt-dix ans, peut-être,
J'entonnerai cette oraison:
 A moi (*bis*), carafe et raison!
Jusques là, Bacchus, sois mon maître,
Et toi, Momus, mon échansou...
 A moi, bouteille et chanson!

M. Désaugiers.

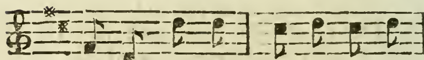
LES CLOCHES DE BON CONSEIL,

OU

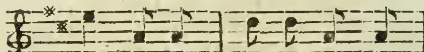
LES DIN, DON.



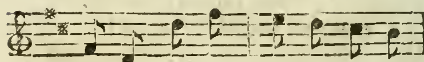
Les clo — ches du mo - nas -



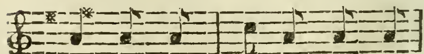
tè - re où j'ai pris le ca - pu —



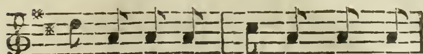
chon, ne son — nent ja - mais sans



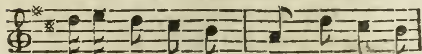
fai - re au genre hu-main la le —



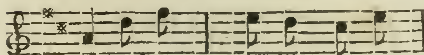
çon, et de crain-te de mé —



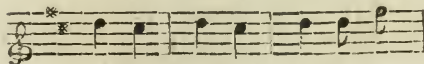
pri - se, el - les ont pris pour de —



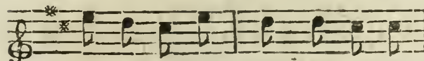
vi-se : din-don, din — don, din-don, din-



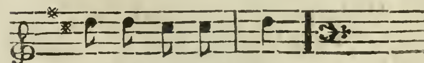
don, mor-tels, é - cou - tez - les



donc, din - don, din — don, mor-tels



é - cou - tez - les donc, din-don, din -



don, din-don, din - don.

Voyez-vous ce riche avare
Qui jeûna sur son argent,
Dont le trépas le sépare?

Il mourut en enrageant;
A peine il est dans l'enceinte,
Qu'aussitôt la cloche tinte :
Din, don, din, don, (*bis.*)
Que ne jouissais-tu donc!
Din, don, din, don,
Que ne jouissais-tu donc!
Din, don, din, don, etc.

Au fond d'une simple bière,
Voyez ce prodigue fou,
Qui, trois fois millionnaire,
Vécut vingt ans sans un sou;
A sa suite il n'a personne,
Et la cloche déjà sonne :
Din, don, din, don, (*bis.*)
Que ne ménageais-tu donc!
Din, don, din, don,
Que ne ménageais-tu donc!
Din, don, din, don, etc.

Quel est ce convoi modeste?
Celui d'un Gascon bavard,
Qui, pour un propos trop leste,
Hier fut mis à l'écart;
A peine il comptait par trente...
Et notre cloche lui chante
Din, don, din, don, (*bis.*)

Que ne te taisais-tu donc!
    Din, don, din, don,
Que ne te taisais-tu donc!
    Din, don, din, don, etc.

Que vois-je? C'est le gros Pierre,
Qui, dans le nœud qu'il serra,
N'ayant pu se rendre père,
De regret en expira;
A mesure qu'il approche,
On entend dire à la cloche:
    Din, don, din, don, (*bis.*)
Que ne voyageais-tu donc!
    Din, don, din, don,
Que ne voyageais-tu donc!
    Din, don, din, don, etc.

Regardez ce pauvre hère,
Que sa diablesse moitié,
Par son affreux caractère,
Mit au tombeau sans pitié;
Notre cloche qui raisonne,
En le voyant, carillonne:
    Din, don, din, don, (*bis.*)
Que ne la quittais-tu donc!
    Din, don, din, don,
Que ne la quittais-tu donc!
    Din, don, din, don, etc.

Victime d'une mort prompte,
Voyez ce défunt nouveau ;
Chaque héritier déjà compte
Tous les vins de son caveau ;
A les boire l'on s'invite,
Et la cloche dit bien vite :
Din, don, din, don, (*bis.*)
Que ne les buvais-tu donc !
Din, don, din, don,
Que ne les buvais-tu donc !
Din, don, din, don, etc.

Cet autre de race obscure,
Dont on chante l'oraison,
Pour une vérité dure,
Vécut, mourut en prison.
Des grands il fit la satire...
J'entends la cloche lui dire :
Din, don, din, don, (*bis.*)
Que ne les flattais-tu donc !
Din, don, din, don,
Que ne les flattais-tu donc !
Din, don, din, don, etc.

O vous qui de cette vie
Avec nous suivez le cours,
Et qui trouvez, je parie,
Que les momens en sont courts,

Gardez bien que la clochette,
Certain jour ne vous répete :
Din, don, din, don, (*bis.*)
Que n'en profitiez-vous donc!
Din, don, din, don,
Que n'en profitiez-vous donc!
Din, don, din, don,
Din, don, din, don, din, don, din, don.

M. Gentil.

LE CHANSONNIER PRUDENT,

OU

CONSEILS A MES CAMARADES.

AIR : Mon p'tit cœur, vous n' m'aimez guère.
ou : Hélas ne tremblons pas (*de la Soirée villageoise*).

(N°. 331 *de la Clé du Caveau.*)

Chansonniers, mes bons amis,
Qui dès long-temps, sans scrupules,
Croyez qu'il vous est permis
De fronder les ridicules,
Quand sur nos joyeux ébats

Maint sot crie
Et se récrie,
A moins d'en parler tout bas,
Hélas!
N'en parlons pas.

Nous raillons les courtisans,
Sans égard pour leur mérite;
Soudain fiers et suffisans,
Contre nous chacun s'irrite.....
Puisque tous les potentats
Les maintiennent
Et les soutiennent,
A moins de railler tout bas,
Hélas!
Ne raillons pas.

Nous croyons que, sans danger,
Les modernes Démocrites
Gaîment peuvent se venger
Des turbulens hypocrites.....
Sur notre rire aux éclats
La morale
Crie au scandale.
A moins d'en rire tout bas,
Hélas!
N'en rions pas.

Quand hautement dans Paris
Nous louons les douces flammes,

La constance des maris,
La fidélité des femmes,
Combien les cœurs sont ingrats,
Chaque sexe
Rit et nous vexe.
A moins de louer tout bas,
Hélas!
Ne louons pas.

Quand du joyeux galoubet,
Compagnon du Vaudeville,
Près de l'objet qui nous plaît
Tout haut nous jouons en ville,
Un vieux jaloux, sur nos pas,
Nous harcèle
Et nous décèle.
A moins d'en jouer tout bas,
Hélas!
N'en jouons pas.

A table, quand nous chantons
Des plaisirs la douce ivresse,
On nous dit que nos chansons
Effarouchent la sagesse....
Ne chantant dans un repas
D'air mystiques
Ni de cantiques,
A moins de chanter tout bas,
Hélas!
Ne chantons pas.

Si l'on nous entend crier
Contre une injuste critique,
Pour nous réconcilier
Aussitôt maint satirique,
S'immisçant dans les débats,
Nous déchire,
Et c'est bien pire....
A moins de crier tout bas,
Hélas!
Ne crions pas.

M. Capelle.

NÉANT A LA REQUÊTE.

CHANSONNETTE.

AIR : On parle de philosophie.

Accusant le siècle où nous sommes,
Et rêvant l'immortalité,
Un auteur, le plus vain des hommes,
Invoque la postérité;
Sa demande excite une enquête,
On s'assemble au sacré vallon,
Et voici l'arrêt d'Apollon :
Néant à la requête!

Vient-il à vaquer une place,
Vite, c'est à qui l'obtiendra ;
Nicaise intrigue avec audace :
C'est un sot, il l'emportera.
Tout intimide, tout arrête
L'homme à talent, l'homme d'esprit;
Sur son placet je vois écrit :
  Néant à la requête !

— Belle Laïs, à ma tendresse
Peux-tu bien résister encor?
Mon amour, voilà ma richesse ;
N'est-ce pas le plus doux trésor?
— Vous pourriez faire ma conquête,
Si vous étiez moins indigent;
Mais chez moi vient-on sans argent,
  Néant à la requête !

Et de cruelle et de sauvage,
Lise trouvant les noms flatteurs,
A quinze ans rejeta l'hommage
De mille et mille adorateurs;
A quarante ans elle est en quête
De jeunes soupirans d'amour ;
Chacun d'eux lui dit à son tour
  Néant à la requête!

Au terme, hélas ! de sa carrière,
Ce vieillard, tremblant pour ses jours,

Adresse aux Parques la prière
De ne pas en trancher le cours;
Pendant que Lachésis s'apprête
A tourner encor son fuseau,
Sa sœur met, d'un coup de ciseau,
Néant à la requête!

M. J. A. Jacquelin.

MONSIEUR BONASSE.

Air : Le saint, craignant de pécher.

Il est dans cette cité
Certain personnage
Que l'on peut, de tout côté,
Voir sur son passage.
Auprès de ce charlatan,
Quel est cet homme achetant
Le baume excellent,
Où l'homme à talent
Met du sien,
Que pour rien
Il nous vend par grâce?...
C'est monsieur Bonasse.

Au boulevart quand, lassés
De leur promenade

Les amateurs entassés
  Vont voir la parade,
Si quelque honnête bourgeois,
Entr'eux élevant la voix,
  Dans son désespoir
  Réclame un mouchoir
    Pris durant
    Qu'en riant
  Il lorgnait Paillasse,
  C'est monsieur Bonasse.

Lorsque certain directeur,
  En ruses très-riche,
Commande à son imprimeur
  Une immense affiche;
En lettres d'un demi-pié,
Comme il n'a pas oublié
  D'offrir à nos yeux
  Un drame ennuyeux,
    Qui donc court
    Soudain pour
  Retenir sa place?
  C'est monsieur Bonasse.

Un soir le Gascon *Sandis*,
  Que le punch échauffe,
Fait au front d'un sien *pays*
  Certaine apostrophe.

Au rendez-vous adopté
Dès que le jour a pointé,
Pour les séparer,
Pour tout réparer,
Attendant
Vainement,
Quel mortel se lasse?...
C'est monsieur Bonasse.

Eglé, qui prit dans ses rêts
Maint amant volage,
Aujourd'hui tend ses filets
Pour le mariage.
En eau trouble pour pêcher,
La belle a soin d'afficher
Vertu sans déclin;
Et gobant soudain
L'hameçon,
Quel poisson
Entre dans sa nasse?...
C'est monsieur Bonasse.

Dans certains grands jours d'apprêt,
Quand l'Académie
Doit offrir sans intérêt
Un prix au génie,
Pour s'y rendre, en son chemin,
Mal instruit par un malin,
Quel est ce passant
Qui s'en va cherchant

Son vrai but,
L'Institut,
Près du *Mont-Parnasse ?...*
C'est monsieur Bonasse.

J'ai peint, sous des traits divers,
Ce mortel habile.
J'en citerais dans mes vers
Encor plus de mille.
Si quelqu'un croit aux vertus,
Aux docteurs, aux prospectus,
Aux avis
D'amis,
Aux sermens
D'amans,
Aux journaux,
Aux bravos,
A mainte préface,
C'est monsieur Bonasse.

M. Ourry.

LES OISEAUX SONT DÉNICHÉS.

Air : Eh! ma mère, est-c'. que j' sais ça?

En plaisir comme en affaire
Fuyons les sentiers connus :
Il n'est de récolte à faire
Que pour les premiers venus.

D'un but où chacun aspire;
Si trop tard vous approchez,
Vain espoir ! vous pouvez dire:
Les oiseaux sont dénichés.

Elise et sa sœur cadette
Conservaient pour des maris
Deux oiseaux qu'à la brochette
Leur maman avait nourris.
Mais un soir, dieux! quel dommage!
Des serins effarouchés
Deux cousins ouvrent la cage;
Les oiseaux sont dénichés.

D'un trésor Damis hérite,
Avis à ses créanciers;
Tous vont lui rendre visite,
Tous vont être les premiers.
Mais un tendron le captive,
La nuit, *doublons* sont touchés;
Et lorsqu'Abraham arrive
Les oiseaux sont dénichés.

Aux aguets dans les coulisses,
Voyez ces vieux amateurs,
De nos fillettes novices
Convoiter les jeunes cœurs.
Dès l'enfance la plus tendre,
En joue ils les ont couchés;

Mais quand ils vont pour les prendre,
Les oiseaux sont dénichés.

A Romainville Isabelle
S'égare avec un amant;
Le pauvre époux les appelle,
Et les cherche vainement.
Il voit la feuille légère
Dont l'ombre les a cachés;
Il voit le lit de fougère...
Les oiseaux sont dénichés.

Heureux qui sait au Parnasse
Cueillir de nouvelles fleurs;
A Cythère, heureux qui passe
Pour devancer les chasseurs!
Quant à moi, glaneur modeste,
Sur la route où vous marchez,
Aucune fleur ne me reste;
Les oiseaux sont dénichés.

M. Tournay.

L'HOMME FACILE A VIVRE.

AIR du vaudeville des Deux Edmon.

Lorsqu'un ami m'offre à sa table,
Rôti, dessert et vin potable,
De quoi dîner tout mon comptant,
J'en suis content. (*bis*).
A table, pour chanter sa fête,
Si plus d'un financier bien bête,
Par bonheur, ne m'a pas cherché,
Je n'en suis pas fâché. (*bis*.)

Au plaisir loin d'être contraire,
Qu'un joli tendron m'ait su plaire,
M'accepte-t-il au même instant,
J'en suis content.
Si mon objet, craignant la gêne,
Le lendemain, las de sa chaîne,
D'un autre amant s'est entiché,
Je n'en suis pas fâché.

Lorsque certain auteur d'élite,
Modeste, malgré son mérite,
Obtient un succès éclatant!...
J'en suis content.

Bouffi d'orgueil et d'ignorance,
Lorsqu'un écolier qui se lance
Par les sifflets est accroché,
Je n'en suis pas fâché.

Quand je soulage sa misère,
Et qu'un ami me dit : Mon frère,
Pour vous j'en ferais bien autant,
J'en suis content.
Mais s'il arrive le contraire,
Heureux du bien que j'ai pu faire,
Quoique dupe de mon marché,
Je n'en suis pas fâché.

Des rimeurs grossissant la liste,
Quand par hasard un journaliste
Me fait un petit compliment,
J'en suis content.
Mais dans un accès de colère,
Si par un censeur plus sévère
Un trait piquant m'est décoché,
Je n'en suis pas fâché.

Toujours en main tenant mon verre,
Comme je vis sur cette terre,
Leste, dispos et bien portant,
J'en suis content.
Mais après cent ans d'existence,
S'il me faut partir sans souffrance,

Je dirai, n'ayant point bronché :
Je n'en suis pas fâché.

M. Brazier.

ÇA DUR'RA TANT QU' ÇA POURRA.

Air : Sans mentir, ça fait moins d' mal que d' plaisir.
(*des Habitans des Landes.*)

Un censeur froid et caustique
Vous dit, d'une triste voix :
« Fruits d'un délire bachique,
» Vos couplets sont trop grivois. »
En guise de pénitence,
Vous prenez un arrêté
En faveur de la romance,
Et pour bannir la gaîté...
Ça dur'ra, (bis.) } *chœur.*
Ça dur'ra tant qu'ça pourra. }

Trop long-temps je fus volage
Et partisan du tonneau ;
Je veux enfin être sage,
Et ne boire que de l'eau.
Que m'importent les cruelles ?
Pour vivre tranquillement,

Je fais mes adieux aux belles ;
Et je tiendrai mon serment...
Ça dur'ra , (bis.)
Ça dur'ra tant qu'ça pourra.

Je connais une coquette
Dont l'époux est très-jaloux ;
Au mépris de l'étiquette ,
Un rien les met en courroux.
Cependant, chose certaine ,
Tous les deux s'aiment bien fort,
Et, depuis une semaine ,
Ces bons époux sont d'accord...
Ça dur'ra , (bis.)
Ça dur'ra tant qu'ça pourra.

A dix-huit ans jeune fille
Plaît au plus indifférent ;
Chacun, la trouvant gentille ,
Vante son air innocent.
Mais un peu de patience ,
Attendez quelques instans ,
Appas, candeur, innocence,
Objets rares en ce temps ,
Ça dur'ra, (bis.)
Ça dur'ra tant qu'ça pourra.

De cent mille francs de rentes
Hérite un dissipateur ;
Il a maîtresses charmantes ,

Et, de plus, il est joueur.
Beaucoup d'*amis* qu'il régale
S'empressent de l'amuser;
Sa fortune colossale
Ne paraît pas s'épuiser...
Ça dur'ra, (bis.)
Ça dur'ra tant qu'ça pourra.

A ce repas tout abonde,
Tous les mets en sont divins;
L'on ne pourrait, à la ronde,
Déguster de meilleurs vins.
Amis, quel aspect aimable
Offrent ces flacons nombreux!
Mais restons encore à table
Seulement une heure ou deux,
Ça dur'ra, (bis.)
Ça dur'ra tant qu'ça pourra.

Le Temps jamais ne recule,
Il marche à pas de géans;
La raison nous dit: Calcule,
Ménage bien tes instans.
Ma foi, vogue la galère!
Quand on veut se bien porter,
Il faut faire bonne chère,
Aimer et boire et chanter.
Ça dur'ra, (bis.)
Ça dur'ra tant qu'ça pourra.

M. Coupart.

ROGER BONTEMPS.

AIR à faire.
ou : Si vous aimez la danse.

Aux gens atrabilaires,
Pour exemple donné,
En un temps de misères
Roger Bontemps est né.
Vivre obscur à sa guise,
Narguer les mécontens,
Eh gai ! c'est la devise
Du gros Roger Bontemps.

Du chapeau de son père,
Coiffé dans les grands jours,
De roses ou de lierre
Le rajeunir toujours ;
Mettre un manteau de bure,
Vieil ami de vingt ans,
Eh gai ! c'est la parure
Du gros Roger Bontemps.

Posséder, dans sa hutte,
Une table, un vieux lit,
Des cartes, une flûte,
Un broc que Dieu remplit,

Un portrait de maîtresse,
Un coffre et rien dedans,
Eh gai! c'est la richesse
Du gros Roger Bontemps.

Aux enfans de la ville
Montrer de petits jeux;
Être un faiseur habile
De contes graveleux;
Ne parler que de danse
Et d'almanachs chantans;
Eh gai! c'est la science
Du gros Roger Bontemps.

Faute de vins d'élite,
Sabler ceux du canton;
Préférer Marguerite
Aux dames du grand ton;
De joie et de tendresse
Remplir tous ses instans,
Eh gai! c'est la sagesse
Du gros Roger Bontemps.

Dire au ciel: je me fie,
Mon père, à ta bonté;
De ma philosophie
Pardonne la gaîté.
Que ma saison dernière
Soit encore un printemps

Eh gai ! c'est la prière
Du gros Roger Bontemps.

Vous, pauvres pleins d'envie ;
Vous, riches désireux ;
Vous, dont le char dévie
Après un cours heureux ;
Vous, qui perdrez peut-être
Des titres éclatans,
Eh gai ! prenez pour maître
Le gros Roger Bontemps !

M. P. J. De Béranger.

L'ÉLOGE DES BELLES ÉPAULES.

A MADAME J***,

Le jour de Sainte-Suzanne, sa patronne.

AIR : Puisque tout le monde s'en mêle.

Troubadour et chevalier,
Je crois, sans que personne en gronde,
Avoir droit au grand collier
De l'ordre de la Table ronde.
Je me crois au temps jadis,
Vers l'an huit ou neuf cent dix ;

Je me crois presqu'un Amadis,
Né pour courir les Gaules
En chantant les belles épaules.

Permettez, dame du lieu,
Permettez que je vous contemple
Comme eût fait l'abbé Chaulieu,
Comme eût fait le prieur du Temple,
Comme eussent fait les vieillards
Complimenteurs et gaillards,
Qui croyaient de deux égrillards
Pouvoir remplir les rôles
Près Suzanne aux belles épaules.

Quand Syrinx au fond des eaux
Se baignait par un clair de lune,
Elle avait près des roseaux
Fait choix d'un place opportune,
Si bien que son beau corps nu
D'aucun satyre cornu
Ne pouvait être reconnu;
Mais Pan, du haut des saules,
Admirait ses belles épaules !....

Les Humboldt, les Levaillant,
Jusqu'au bout du monde, en droiture,
S'en allaient en détaillant
Les merveilles de la nature.
Moi, j'irais aussi tout droit,

N'importe dans quel endroit,
Sans craindre le chaud ni le froid,
Jusqu'à l'un des deux pôles,
Pour voir d'aussi belles épaules.

Maint époux voit tout en noir,
Et suivant son humeur jalouse,
D'un grand schall, d'un gros mouchoir,
Caparaçonne son épouse.
Notre ami, moins indiscret,
Sait trop qu'il mériterait
D'être mis lui-même au secret
Dans les plus sombres geôles,
S'il cachait de telles épaules!

Écolier, j'étais farceur.
Un jour, dans mon joyeux vertige,
Je dis à mon professeur :
Qu'est-ce que *Vénus Callypige?*
Il me répondit avec
Un ton doctoral et sec :
Callypige est un terme grec
Traduit sur mes contrôles
Par *Vénus aux belles épaules.*

Quelquefois je vais rêvant
Au bonheur d'un sylphe sensible :
Je voudrais, comme le vent,
Être aussi malin qu'invisible.

Zéphyr, puisque ton destin
Est d'être un peu libertin,
Combien le soir et le matin
Tu jouis quand tu fraules
Quelque femme aux belles épaules !

A Suzon, d'un grain d'encens
Quand chacun de nous fait l'hommage,
Mieux qu'un autre, ami, tu sens
Qu'on ne te porte point dommage.
Au lieu d'en être ombrageux,
Tu dis, d'un ton courageux :
Leurs amours, leurs ris et leurs jeux
Sont tous de petits drôles
Qu'elle porte sur les épaules.

Au surplus, lit conjugal
A certaine heure est un asile
Qu'il serait fort peu légal
De troubler par un vaudeville;
Et les imprudens badauds
Qui tireraient vos rideaux,
Ne vous verraient point dos à dos.
On sait que tu l'*engeôles*
Ta Suzette aux belles épaules.

M. le chev. De Piis.

LA DEMOISELLE BIEN ÉLEVÉE,

OU LA LEÇON.

AIR : Tout le long, le long de la rivière.

PERSONNE ici bas n'est parfait;
Faisons ce que tout autre a fait.
Pour l'ordinaire l'on méprise
Quiconque se singularise,
Et chacun aime à se moquer
De qui se fait trop remarquer....
Du vieux Gercour tel était le langage;
Sa fille aussitôt avec serment s'engage
A n'avoir pour règle que l'*usage*.

Bientôt, voulant la marier,
Il dit: Garde-toi d'oublier
La leçon que te donne un sage?
Femme, dit-il, en son ménage
Doit obéir à son époux,
Ou des dieux craindre le courroux....

LA FILLE (*d'un air résigné.*)

De ce conseil je sens tout l'avantage;
A m'y conformer de bon cœur je m'engage
Mais j'attendrai que ce soit l'*usage*.

LE PÈRE.

Il faut qu'une femme de bien,
Toujours modeste en son maintien,
Laisse à la trompeuse coquette
L'éclat d'une grande toilette ;
Il faut que son cœur soit discret,
Et sache garder un secret.

LA FILLE.

De ce conseil je sens tout l'avantage;
A m'y conformer de bon cœur je m'engage,
Mais j'attendrai que ce soit l'*usage*.

LE PÈRE.

Aux amis de la vérité
Réponds avec sincérité ;
Mais si l'on te conte une histoire,
Examine avant de rien croire ;
Fuis le grand monde, fuis le jeu,
Observe tout, et parle peu....

LA FILLE.

De ce conseil je sens tout l'avantage;
A m'y conformer de bon cœur je m'engage,
Mais j'attendrai que ce soit l'*usage*.

LE PÈRE.

Ton époux a-t-il un défaut?
Sache le cacher.... il le faut;

Et pour couronner sa tendresse,
A lui plaire songe sans cesse:
Crois, s'il te serre entre ses bras,
Qu'il est le seul homme ici bas....

LA FILLE.

De ce conseil je sens tout l'avantage ;
A m'y conformer de bon cœur je m'engage,
Mais j'attendrai que ce soit l'*usage*.

LE PÈRE.

Tu ne liras point de romans,
Et toujours près de tes enfans,
Soignant ta petite famille,
Paisible et maniant l'aiguille ;
En leur parlant de leur devoir,
Tu resteras matin et soir....

LA FILLE.

De ce conseil je sens tout l'avantage,
A m'y conformer de bon cœur je m'engage ;
Mais j'attendrai que ce soit l'*usage*.

LE PÈRE.

Au bal évite un rendez-vous,
Ne danse qu'avec ton époux;
Si quelqu'un te conte fleurette
Baisse les yeux, reste muette;
Ou ne lui répond que tout bas
Monsieur ! je ne vous comprends pas....

LA FILLE.

De ce conseil je sens tout l'avantage ;
A m'y conformer de bon cœur je m'engage,
Mais j'attendrai que ce soit l'*usage*.

Agir en pleine liberté,
Faire en tout point sa volonté,
Aimer tout ce qui sait nous plaire,
Comme la mode être légère,
Écouter ses moindres désirs,
Et ne penser qu'à ses plaisirs;
Voilà nos mœurs, j'en goûte l'avantage;
A les abjurer de bon cœur je m'engage
Sitôt que l'on changera l'*usage*.

M. C. L. C.

N'Y A PAS D'AFFRONT,

VAUDEVILLE.

AIR du Premier pas.

N'y a pas d'affront! ce refrain populaire;
D'un merveilleux ferait rougir le front.
Mais dans ses jeux ma muse n'est pas fière ;
Quand de Vadé l'on saisit la manière,
N'y a pas d'affront. (bis.)

Lâche anonyme, Eraste me maltraite
Dans un pamphlet que tous les sots liront.
Pour l'en punir, lorsque je le soufflète,
En s'excusant le faquin me répète :
N'y a pas d'affront.

De les compter je défîrais *Barème*,
Si l'on rangeait tous les cocus de front.
Mais, grâce aux lois du plus heureux système,
Quand on en fait souvent on l'est soi-même :
N'y a pas d'affront.

Hier, soulevant le fichu d'une belle,
Ma main hardie a fait rougir son front.
Excusez-moi... mais leur blancheur est telle,
Que je n'ai pu me défendre... Ah! dit-elle,
N'y a pas d'affront.

Contre un censeur tu te mets en colère
Pour quelques traits dont les malins riront.
Si tu m'en crois, Paul, il vaut mieux te taire;
Il t'a traité comme il traite Voltaire :
N'y a pas d'affront.

Quand, pour un mot, des amis se provoquent,
D'un pareil tort il se repentiront.
C'est toi, Bacchus, que les lurons invoquent
Et comme ici les verres seuls se choquent,
N'y a pas d'affront.

M. Moreau.

JE N'AI RIEN TROUVÉ.

AIR : J'arrive à pied de province.

Je croyais trouver sans peine
Un sujet heureux,
Qui fît sortir de ma veine
Des couplets nombreux;
Mais, collé sur mon pupitre,
En vain j'ai rêvé;
Amis, excepté mon titre,
Je n'ai rien trouvé.

Sous l'épais fichu de Rose,
Maint galant rimeur
Prétend qu'une double rose
Est dans sa primeur.
Ah! qu'un tel sujet inspire,
De près observé!...
Mais, hélas! faut-il le dire?
Je n'ai rien trouvé.

« Si Gercour, disait Sophie,
» Est prôné partout;
» Dans plus d'une académie
» S'il tient le haut bout

» Ce n'est pas pour moi que brille
» Son genre élevé;
» Chez lui, foi d'honnête fille,
» *Je n'ai rien trouvé.* »

» Frappé d'un triste délire
» Par un mal subit,
» Clitandre, vient-on nous dire,
» A perdu l'esprit;
» Il a perdu son génie,
» Son goût achevé. »
Mondor s'éveille et s'écrie :
Je n'ai rien trouvé.

L'autre jour, Lise, distraite
Par un tendre amant,
A perdu sous la coudrette
Un bijou charmant.
Si quelqu'une de nos belles
L'avait enlevé ?...
Mais non.... chez ces demoiselles
Je n'ai rien trouvé.

Pour s'armer de toutes pièces
Contre les acteurs,
Dorimon pille les pièces
De tous nos auteurs.
Heureux si de son suffrage
Vous êtes privé,

S'il vous dit : « Dans votre ouvrage
» Je n'ai rien trouvé. »

Malgré les aveux sincères
Que d'abord j'ai faits,
J'ai dans ce refrain, confrères,
Trouvé sept couplets.
Mais, mal servi par ma lyre,
Pour être approuvé,
Peut-être dois-je encor dire :
» Je n'ai rien trouvé. »

M. Ourry.

PENSÉES MORALES

D'EUSTACHE L'ASTICOT,

Sur les inconvéniens du mariage.

AIR : Ton humeur est, Catherine.

Comme pêcheux d' la Guernouillère,
Moi qui sais l' fin du métier,
L' mariag' me semble un' rivière
Où c' que j' craignons de m' noyer.
D' prudence en vain z'on redouble,
Drès qu'on y jette l'am'çon ;

Z'un chacun pêch' dans c't' eau trouble,
Plus d' fretin que d' bon poisson.

En dépit de la consigne,
Et du garde-marinier,
Suis-j' malheureux à la ligne,
J' donnons un coup d'épervier.
Mais quand on s' met en ménage,
Le guignon vous suit partout;
Gn'y a d' ressourc', dans l' mariage,
Que les filets de Saint-Cloud.

N'est-il pas vrai qu' chaque fille
Vous a l' z'allur' d'un poisson?
L'un' frétill' comme une anguille,
L'aut' rougit comme un saumon:
C't'ell'-ci comme un' carpe s' pâme;
Comme un brochet c't' aut' gob' tout;
Si ben que s' choisir un' femme,
C' n'est que pêcher à son goût.

Pour moi, quand l' poisson qu' j'amorce
N' me paraît ni bon ni beau,
Sans procès et sans divorce
J' le r'jetons ben vite à l'eau.
C' que l'hymen prend dans sa nasse,
Qu'on l' trouve mauvais ou bon,
Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse,
Y faut avaler l' goujon.

Quand je m' connaîtrai z'en f'melle
Comme en poisson je m' connais,
Pour la pêch' d'un' demoiselle
Mes outils s' ront bentôt prêts.
Mais d'amorcer un' fillette,
J' sommes encor tout effrayé;
J' craignons d' prendr' pour un' carpette
Un poisson qu'ait d'jà frayé.

Et puis quand un' fille sage
Se prendrait dans mes filets,
L' plaisant vivier que l' mariage,
Pour garder d' pareils objets!
Faut z'un' sourc' vive et courante
Pour mieux les affrioler;
L'hymen n'a qu'une eau dormante
Que chacun aime à troubler.

M. Francis.

LE FRANC VAURIEN.

HISTORIETTE.

AIR : Pon, pon, pon, p'tit patapon.
ou : Il était un p'tit moine.

Je vins jadis au monde,
En carnaval,
Après un bal,
La face rubiconde,
Comme un verre de vin
Tout plein, } *bis.*
Comme un verre de vin.

A boire! à boire! à boire!
Fut aussitôt
Mon premier mot;
Et d'un vase d'ivoire,
Avec transport, je bus
Le jus,
Avec transport je bus.

Mais le lait, un peu fade,
Me pâlissant

Et me glaçant,
On rendit le malade,
Avec du Clos-Vougeot
Rougeot,
Avec du Clos-Vougeot.

Je fus par ma famille
Choyé, fêté,
Flatté, gâté;
Et Vert-Vert, sous la grille,
Jurait bien moins que moi,
Ma foi,
Jurait bien moins que moi.

Quand j'avais dans l'armoire
Volé biscuits,
Bonbons ou fruits,
Après cette victoire,
Qu'il était triomphant,
Fanfan!
Qu'il était triomphant!

Bien loin de me réduire,
Instituteurs,
Pédans, rhéteurs,
Perdirent à m'instruire
Leur latin et leur grec
Avec,
Leur latin et leur grec.

J'avais dix ans à peine,
Que de Babet,
Qui nous servait,
Ma main, déjà mondaine,
Fit sauter le mouchoir
Pour voir....
Fit sauter le mouchoir.

Sur la machine ronde
Libre à quinze ans,
Et sans parens,
Je fis le tour du monde,
Et toujours en chantant,
Sautant,
Et toujours en chantant.

Sans avoir dans ma caisse
Un sou comptant,
J'étais content,
Et je riais sans cesse
De mon besoin urgent
D'argent,
De mon besoin urgent.

Aux femmes sûr de plaire,
Tant j'avais bien
L'air d'un vaurien,
J'ai souvent su leur faire

Oublier leurs maris
Chéris,
Oublier leurs maris.

Une vieille duchesse
De moi s'éprit;
Elle me prit,
Appuyant sa tendresse
De trois cent mille francs
Bien francs,
De trois cent mille francs.

Mais ayant plus l'usage
De dépenser
Que de penser,
La fortune volage
S'échappa de ma main
Grand train,
S'échappa de ma main.

La roulette maudite
Sembla d'abord
Changer mon sort,
Puis me renvoya vite
Comme j'étais venu,
Tout nu,
Comme j'étais venu.

Alors commis, corsaire,
Soldat, abbé

Auteur tombé,
Je me mis à tout faire,
Et ne fis jamais rien
De bien,
Et ne fis jamais rien.

Malgré ma quarantaine,
Encor courant,
Sans cesse errant,
De ma vie incertaine
J'attends le dénoûment
Gaîment,
J'attends le dénoûment.

Mais toujours, quoiqu'on fronde,
Je chanterai,
Rirai, boirai,
Tout prêt à dire au monde,
Demain, s'il plaît à Dieu,
Adieu,
Demain, s'il plaît à Dieu.

M. Désaugiers.

LA RIEUSE ÉTERNELLE.

A MON AMI DÉSAUGIERS.

AIR : Et puis ils prirent le cochon de ce bon saint Antoine.

(N°. 681 *de la Clé du Caveau.*)

J'AVAIS dix-huit ans et demi;
Je revenais de Tarbe;
Dans la diligence endormi,
Je n'avais pas vu Barbe.
Tout à coup ce joyeux tendron
Me dit : Riez donc.
—Oui-dà, ma dondon?
Rire est mon plaisir favori.
Or, j'ai ri,
Mais pas autant que Barbe a ri,
Mon ami.

Voyant que la belle avait ri
Avec autant de grâces,
De notre conducteur Henri
Je pris les cartes grasses.
Je dis à mon joyeux tendron :
Barbe, jouons donc,

Jouons, ma dondon!
Pendant tout notre biribi,
Que j'ai ri!
Mais pas autant que Barbe a ri,
Mon ami.

Et puis après, j'ai de bon vin
Demandé deux bouteilles:
Présumant que ce jus divin
Pourrait faire merveilles,
J'ai dit à mon joyeux tendron:
Barbe, buvons donc,
Buvons, ma dondon!
En sablant Pomard et Chabli,
Que j'ai ri!
Mais pas autant que Barbe a ri,
Mon ami.

C'était le cas de répéter
Une chanson nouvelle;
Mais je ne pus qu'en marmotter
La seule ritournelle.
Je dis à mon joyeux tendron:
Barbe, chantons donc,
Chantons, ma dondon!
En chantant tous deux *fa ré mi*,
Que j'ai ri!
Mais pas autant que Barbe a ri,
Mon ami.

Le sommeil gagna tour-à-tour
  Nos compagnons de route.
J'espérais, vu la fin du jour,
  En faire autant sans doute.
Mais j'eus beau dire à mon tendron :
    Barbe, dormons donc!
    Dormons, ma dondon!
Jasant de cela, de ceci,
      Que j'ai ri!
Mais pas autant que Barbe a ri,
      Mon ami.

M. le chev. De Piis.

LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE.

AIR : Ermite, bon ermite.

Lisette, dont l'empire
S'étend jusqu'à mon vin,
J'éprouve le martyre
D'en demander en vain.
Pour souffrir qu'à mon âge
Les coups me soient comptés,
Ai-je compté, volage,
Tes infidélités?

Lisette, ma Lisette,
Tu m'as trompé toujours:
Mais vive la grisette!
  Je veux, Lisette,
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,
Met ta ruse en défaut;
Il te parle à voix basse,
Il soupire tout haut.
Du tendre espoir qu'il fonde
Il m'instruisit d'abord.
De peur que je n'en gronde,
Verse au moins jusqu'au bord.
Lisette, etc.

Avec l'heureux Clitandre
Lorsque je te surpris,
Vous comptiez d'un air tendre
Les baisers qu'il t'a pris.
Ton humeur, peu sévère,
En comptant les doubla.
Remplis encor mon verre
Pour tous ces baisers-là.
Lisette, etc.

Mondor, qui toujours donne
Et rubans et bijoux,

Devant moi te chiffonne
Sans te mettre en courroux.
J'ai vu sa main hardie
S'égarer sur ton sein.
Verse jusqu'à la lie
Pour un si grand larcin.
Lisette, etc.

Certain soir je pénètre
Dans ta chambre, et sans bruit,
Je vois par la fenêtre
Un voleur qui s'enfuit.
Je l'avais, dès la veille,
Fait fuir de ton boudoir.
Ah! qu'une autre bouteille
M'empêche de tout voir!
Lisette, etc.

Tous comblés de tes grâces,
Mes amis sont les tiens,
Et ceux dont tu te lasses,
C'est moi qui les soutiens.
Qu'avec ceux-là, traîtresse,
Le vin me soit permis :
Sois toujours ma maîtresse,
Et gardons nos amis.
Lisette; etc.

M. P. J. de Béranger.

APPEL

A L'ERMITE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN.

AIR : Ermite, bon ermite.

Rival heureux de Sterne,
Émule d'Adisson,
Vrai *Socrate moderne* (1),
Que j'aime ta leçon !
Au sein de ta retraite,
Joyeux peintre des mœurs,
Tu charges ta palette
De riantes couleurs.
Ermite, bon ermite,
Allons, prends tes pinceaux;
C'est le goût qui t'invite
A peindre vite
Les fripons et les sots.

Peint ce folliculaire,
Corruptible animal,

(1) Le *Spectateur anglais*, par Adisson, Steele, etc. a pour second titre : *Le Socrate moderne*.

Qui, suivant le salaire,
Dit du bien ou du mal.
Peins l'auteur bon apôtre
Qui s'est imaginé
Que le succès d'un autre
Lui rogne son dîné.
Ermite, bon ermite, etc.

Le siècle te seconde;
Peins l'homme à sentimens,
Chérissant tout le monde,
Excepté ses enfans.
Peins cette grande dame
Au cœur tendre, à l'œil doux,
Qui pleure au mélodrame
Et qui bat son époux.
Ermite, bon ermite, etc.

Peins, nouveau *La Bruyère*,
Cet impudent pied-plat
Qui crie au plagiaire,
Et vit de plagiat.
Attrape sur ta route
Ce Crésus tant fêté
Qui fait sa banqueroute
Avec *moralité* (1).
Ermite, bon ermite, etc.

---

(1) Mot nouvellement francisé et fort à la mode.

Peins du goût *magnétique*
Ces nouveaux partisans
Qu'en deux mots on explique :
Dupes ou charlatans.
Ce vrai chasseur dans l'âme
Mérite son portrait :
Il a troqué sa femme
Contre un beau chien d'arrêt (1).
Ermite, bon ermite, etc.

Peins-nous cette Bretonne
Indocile à nos lois,
Qui déclame et qui tonne
Contre nos plus beaux droits (2).
Esquisse à ta manière
Ces têtes à l'envers,
Réservant à Molière
L'outrage de leurs vers (3).
Ermite, bon ermite,
Allons, prends tes pinceaux;
C'est le goût qui t'invite
A peindre vite
Les sottes et les sots.

M. J. A. Jacquelin.

---

(1) C'est un fait récent et très-connu.

(2) Lisez la *Tyrannomanie* de mademoiselle Raoul.

(3) Allez entendre à l'Odéon l'*Avare* et le *Bourgeois Gentilhomme* en vers.

LES ENDORMIS,

OU

C'EST ÇA QUI RÉVEILLE.

AIR du vaudeville d'Arlequin Cruello.

(N°. 771 *de la Clé du Caveau.*)

CHACUN a ses goûts favoris :
  Lamentin veut des drames ;
Paul fait des bouquets à Cloris ;
  Cléon, des épigrammes ;
La prose à celui-ci plaît fort,
Et tel parvenu qui s'endort
  Aux vers du grand Corneille,
Est aux anges quand il pense à
L'appétit de Sancho-Pança ;
    C'est ça, (*bis.*)
  C'est ça qui le réveille.

D'amour ignorant les ennuis,
  Lise, jeune rosière,
Profondément toutes les nuits
  Dormait près de sa mère ;

Mais, hélas! quel trouble subit
S'est emparé de son esprit?
Le mal vient de la veille :
Un regard que Lubin lança,
Jusqu'à son petit cœur perça :
C'est ça, (*bis.*)
C'est ça qui la réveille.

En relisant son feuilleton,
Un trop fameux critique
S'était endormi, nous dit-on,
D'un sommeil léthargique,
Quand certaine actrice, un matin,
Vint, d'un son de voix argentin,
Lui parler à l'oreille;
A l'instant le sommeil cessa,
Et les plaisans dirent : C'est ça,
C'est ça, (*bis.*)
C'est ça qui le réveille.

A la fois avare et jaloux,
L'époux de dame Ursule
Est, depuis certain rendez-vous,
Devenu somnambule.
De son lit il sort chaque nuit,
Rêvant qu'un amant introduit
Vient, pendant qu'il sommeille,
Piller tout l'or qu'il amassa;
Naguère au front il se blessa...

C'est ça, (*bis.*)
C'est ça qui le réveille.

Certains ronfleurs qu'on trouvera
Toujours aux mêmes places,
Rivalisent à l'Opéra
Avec les contre-basses.
Pour eux, au milieu du fracas,
Qu'hier Morphée avait d'appas!
Adam faisait merveille.
Mais sur Gosselin qui dansa,
A la fin leur œil se fixa...
C'est ça, (*bis.*)
C'est ça qui les réveille.

Observez bien d'Anacréon
Ce disciple fidèle,
Qui prend pour refrain de chanson
Et le vin et sa belle;
La lyre en main, nous l'avons vu,
Fêtant le nectar qu'il a bu,
S'endormir sous la treille.
En songe Bacchus le berça....
Puis l'amour survient, et c'est ça,
C'est ça, (*bis.*)
C'est ça qui le réveille.

M. Tournay.

VIVE BOURBON!

AIR : Un soldat par un coup funeste.

QUAND chez nous un Roi légitime
Remonte au rang de ses aïeux,
Français, qu'un seul vœu nous anime,
Et qu'un seul cri frappe les cieux :
Que de notre ivresse
Exprimant l'heureux abandon,
Ce cri du cœur soit répété sans cesse :
Vive *Bourbon!* vive *Bourbon!*

Ce prince auguste vient en France,
Ramenant un Français de plus,
Régner par la double puissance
De la naissance et des vertus.
Partout on publie,
Qu'image d'un dieu juste et bon,
Dès qu'il paraît, il pardonne, il oublie;
Vive *Bourbon!* vive *Bourbon!*

Soldats, qu'un excès de vaillance
Trahit dans les champs de l'honneur,

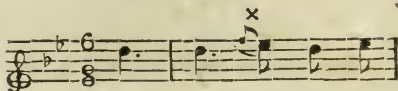
Qui gémissez loin de la France
Dans l'esclavage et la douleur,
A sa voix chérie
L'Anglais ouvre votre prison,
Et votre roi vous rend à la patrie;
Vive *Bourbon!* vive *Bourbon!*

Grâce à *Bourbon*, le nom de père
N'est plus un brevet de malheur,
Et le titre si doux de mère
N'est plus un titre de douleur.
Dans chaque famille
Nous verrons grandir le garçon;
L'amour, l'hymen souriront à la fille;
Vive *Bourbon!* vive *Bourbon!*

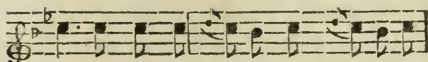
L'Europe a cessé d'être en guerre,
Pour le bonheur de nos enfans,
Et, quittant l'arme meurtrière,
Le laboureur revient aux champs.
Il reprend courage;
Le bled couvre enfin le sillon,
Et j'entends dire aux échos du village:
Vive la *paix!* vive *Bourbon!*

M. De Rougemont.

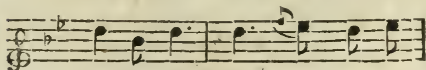
ON EST BIEN EMBARRASSÉ.



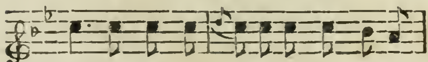
Oui, oui, oui, c'est en



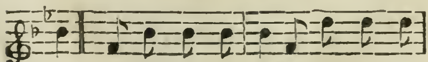
vain qu'à tout le monde on veut plaire à la



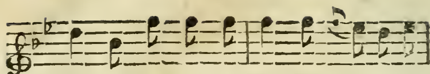
ron-de; oui, oui, oui, c'est en —



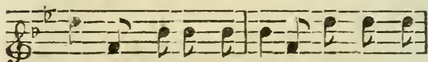
vain; le plus ma-lin y per-drait son la-



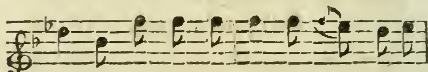
tin. Qu'un joyeux lu ron par-le sans fa-



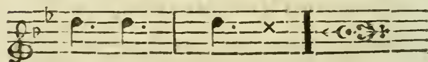
çon, on va sans é – gard l'ap-pe-ler ba-



vard; qu'un au-tre plus loin res- te dans son



coin, sans souffler un mot, on dit : c'est un



sot. Oui, oui,

Quand femme vous plaît,
Allez droit au fait,
Elle vous dira :
« Monsieur, halte-là. »
Filez plus d'un jour
Le parfait amour,
Elle dit : « C'est bon ;
» Monsieur, allez donc ! »

Oui, oui, etc.

De Roch un journal
Dit beaucoup de mal;
Mais un autre écrit
Qu'il est plein d'esprit.
Enfin, qui croira
Que ces messieurs-là
Sur Voltaire encor
Ne sont pas d'accord!
Oui, oui, etc.

Qu'on donne aux Français
Tartuffe ou le *Legs*,
Paul dit: J'aime mieux
Le ton sérieux.
Donne-t-on *Ninus*,
Un olibrius
Dit: L'on m'y verra
Quand on y rira.
Oui, oui, etc.

Buvez sobrement
De l'eau seulement;
Eh! mais, dira-t-on,
Il fait le Caton.
Buvez de Mâcon
Un simple flacon,
Vous voilà soudain
Un vrai sac à vin.
Oui, oui, etc.

Lorsque tel ou tel
Vous offre un cartel,
Répondre que non,
C'est être un poltron.
Allez-vous *au bois*
Trois ou quatre fois,
« Bah!... dit un railleur,
» C'est un ferrailleur. »
Oui, oui, etc.

Soyons par trop bons,
On nous dit moutons;
Soyons par trop francs,
On nous dit méchans;
Montrons-nous sensés,
On nous dit glacés;
Puis épicuriens,
On nous dit vauriens.
Oui, oui, etc.

Offrez du Rota
Et du Malaga,
On veut du Chablis
Et du vin de Nuits;
Offrez du Mulseaux,
On veut du Bordeaux;
Offrez du Volnay,
On veut du Tokai.
Oui, oui, etc.

Puisqu'il est prouvé
Qu'on n'a pas trouvé
Le moyen commun
De plaire à chacun ;
Ma foi, des jaloux,
Ici, moquons-nous,
Et, le verre en main,
Chantons ce refrain :

Oui, oui, oui, c'est en vain
  Qu'à tout le monde
On veut plaire à la ronde,
Oui, oui, oui, c'est en vain ;
  Le plus malin
Y perdrait son latin.

M. BRAZIER.

L'AMITIÉ.

RONDE ÉPICURIENNE.

Même air.

CHOEUR.

GAI ! gai ! c'est l'amitié
Qui de nos jours rend la chaîne légère ;
  Gai ! gai ! c'est l'amitié
Qui toujours est avec nous de moitié.

Eloigné des bras
D'une tendre mère,
Quand l'homme, ici bas,
Risque un premier pas,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui le soutient en prenant la lisière;
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui des faux pas lui sauve la moitié.

Un *pensum* maudit,
Plus tard, au collége,
Presque sans délit,
Nous est-il prescrit?
Gai, gai, c'est l'amitié
Par qui, bientôt, notre peine s'allége;
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui du *pensum* griffonne la moitié.

Lorsque les fleurons
Qu'au travail on donne,
Au bruit des clairons,
Décorent nos fronts,
Gai, gai, c'est l'amitié
A qui nos mains remettent la couronne;
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui nous la double en en prenant moitié.

Que, n'aimant qu'un jour,
Maîtresse trop chère

Change tour-à-tour
De lit ou d'amour,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui nous console en nous armant d'un verre;
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui de son vin nous verse la moitié.

Si, dans son courroux,
Le destin contraire,
Du besoin, sur nous,
Fait peser les coups,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui vient nous tendre une main tutélaire;
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui de son or nous offre la moitié.

Que, dans ses loisirs,
Femme un peu taquine,
Vienne, sans désirs,
Troubler nos plaisirs,
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui sait entrer dans ce qui nous chagrine;
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui du fardeau vient prendre la moitié.

Sur nous exerçant
Son triste ravage,
Qu'un feu terrassant
Brûle notre sang,

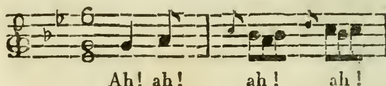
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui sait, pour nous, adoucir le breuvage;
Gai, gai, c'est l'amitié
Qui de nos maux nous ôte la moitié.

Quand, venant à moi,
La parque sévère
Dira : c'est à toi
A suivre ma loi!
Gai, gai, si l'amitié
Est encor là pour fermer ma paupière,
Oui, grâce à l'amitié,
De moi, la mort n'aura que la moitié.

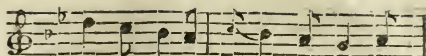
M. Gentil.

LE BAILLEUR ÉTERNEL.

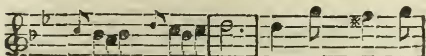
(*Le refrain de chaque couplet doit se chanter en étendant les bras et en bâillant.*)



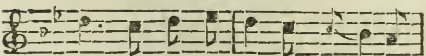




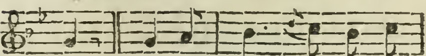
ser sur cet-te ter - re, ah ! ah !



ah ! ah ! ah ! comment faire, hé-



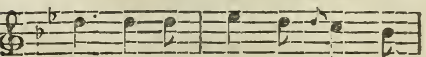
las ! pour ne point bâil-ler i — ci



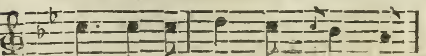
bas. Des mor — tels quel est le



rô - le? tra-vail — ler, man-ger, cou-

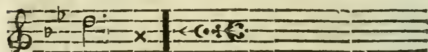


rir, in - tri — guer, vieil - lir, mou-



rir, ce - la n'est - il pas bien





Du soleil l'éclat ne touche
Ni mon âme ni mes sens ;
Voilà déjà si long-temps
Qu'il se lève et qu'il se couche !....

Ah, ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Dans leur course monotone
On voit, depuis cinq mille ans,
L'été suivre le printemps,
Et l'hiver suivre l'automne.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

De ma montre qui m'abuse
L'aiguille, en son long circuit,
Me dit comment le temps fuit,
Jamais comment on l'amuse.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

J'ai couru tout l'émisphère
Pour voir où l'on s'amusait,
Et partout on ne faisait
Que ce que j'avais vu faire.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Dans mon ennui détestable,
Voulant tâter des grandeurs,
J'ai dîné chez des seigneurs,
Et j'ai dit sortant de table :
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Voulant voir si lorsqu'on aime,
La vie offre plus d'appas,
J'ai fait l'amour; mais, hélas !
On le fait partout de même.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Voyant qu'à la fleur de l'âge
De tout j'étais fatigué,
Dans l'espoir d'être plus gai,
Je me suis mis en ménage....
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

Dans le faubourg que j'habite,
Séduit par l'occasion,
L'Institut et l'Odéon
Chaque jour ont ma visite....
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! etc.

J'avais cru, vaille que vaille,
M'égayer par ces couplets;
En les faisant, je bâillais;
En vous les chantant, je bâille.

Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Helas!
Pour s'amuser sur cette terre?
Ah! ah! ah! ah! ah! comment faire,
Hélas!
Pour ne point bâiller ici-bas?

M. Désaugiers.

JE NE SAIS QU'EST-CE

ET JE NE SAIS QUOI.

AIR : Dans la vigne à Claudine;
ou : Dans les Gardes Françaises.

Souvent, lorsque ma lyre
Ne peut bien s'acquitter,
Il m'arrive de dire :
Je ne sais que chanter.
Excusant ma paresse,
Ici, tous avec moi,

Chantez *je ne sais qu'est-ce*,
Chantez *je ne sais quoi*.

Exempt de toute affaire,
Cherchant des plaisirs vrais,
Quand *je ne sais* que faire,
Au spectacle je vais.
Je dors à chaque pièce,
Et je dis à part moi :
Je vois *je ne sais qu'est-ce*,
Je vois *je ne sais quoi*.

Je fus toujours des belles
Amoureux comme un fou ;
Pour charmer l'une d'elles,
J'irais *je ne sais où* ;
Et lorsqu'à ma maîtresse
Je veux peindre ma foi,
Je dis *je ne sais qu'est-ce*,
Je dis *je ne sais quoi*.

Ma belle pour séduire
A des appas nombreux ;
Mais *je ne sais* qu'en dire,
Tant j'en suis amoureux.
Pour exciter l'ivresse,
(J'en puis juger par moi)
Elle a *je ne sais qu'est-ce*,
Elle a *je ne sais quoi*.

Ce ci-devant jeune homme,
Singe des jeunes gens,
Dit qu'il *sait* plaire comme
Il plaisait à vingt ans.
Près des femmes, sans cesse,
Il reste; mais, ma foi,
Ce vieux *je ne sais qu'est-ce*
Leur fait.... *je ne sais quoi.*

Plaignez, plaignez ma peine,
Nous dit monsieur *Orcan*;
Le dieu d'hymen m'enchaîne
Je ne sais depuis quand.
Il faut qu'à tout j'acquiesce;
Ma femme fait la loi :
Je suis.... *je ne sais qu'est-ce*.
Je suis.... *je ne sais quoi.*

Lorsqu'à l'Académie
On reçoit un *savant*,
Toujours sa modestie
Affaiblit son talent.
Il dit : « Je le confesse,
» Et c'est de bonne foi,
» Je sais *je ne sais qu'est-ce*,
» Je sais *je ne sais quoi.* »

Voyez ce sot en place
Rouler dans son wiski :

Chacun dit, quand il passe :
C'est un *je ne sais qui.*
Ah ! pour remplir sa caisse,
Loin d'être resté coi,
En vrai *je ne sais qu'est-ce*,
Il fit *je ne sais quoi.*

Le jour d'une bataille,
Tout bon soldat français,
Malgré boulets, mitraille,
Ne *sut* trembler jamais.
Lorsqu'il entend la caisse,
Il dit, aimant son roi :
Je sens *je ne sais qu'est-ce*,
Je sens *je ne sais quoi.*

Je ne sais pas encore
Quand doit venir ma fin :
Qu'importe que j'ignore
A présent mon destin.
Un mort, après la messe
Qu'on chante à son convoi,
Devient *je ne sais qu'est-ce*,
Devient *je ne sais quoi.*

M. Coupart.

LE ROI D'YVETOT.

AIR : Quand un tendron vient en ces lieux.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton,
Dit-on.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là ! } *bis.*
La la !

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple, et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La la !

Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La la!

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père;
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer quatre fois l'an
Au blanc.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La la!

Il n'agrandit point ses Etats,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira,
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.

Oh ! oh! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La la !

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince ;
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province.
Les jours de fête, bien souvent
La foule s'écrie en buvant
Devant :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La la !

M. P. J. De Béranger.

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS.

AIR : Eh ! ma mère, est-c' que j' sais ça ?

De la façon la plus verte,
Messieurs, dût-on me tancer;
Dût-on, sur une couverte,
Jusqu'au plafond me lancer;
Dût-on me donner la cale,
Fidèle au but où je tends,

J'oserai faire à Cancale
Et la pluie et le beau temps.

Près des quatre Évangélistes,
On a peint en faction
Un séraphin des plus tristes,
Un bœuf, un aigle, un lion.
De l'exemple je m'appuie;
Près de moi comme assistans,
Les crapauds chantent la pluie,
Et les coucous le beau temps.

Des journaux et des gazettes,
Trop rigides rédacteurs,
Qui si souvent de mazettes
Traitez les pauvres auteurs,
Ah! puissent vos estafettes,
Que tous les matins j'attends,
M'annoncer que vous me faites
Sans pluie, un peu de beau temps!

J'entends dire à nos libraires
Que de Liége à Kœnisberg,
C'est par milliers d'exemplaires
Que l'on vend Mathieu Lansberg.
Si son livre a plus de vogue
Que nos almanachs chantans,
Ma foi, c'est qu'un astrologue
Fait la pluie et le beau temps.

Au café quand le vieux Charle,
Crachant partout sans y voir,
Dit : A l'heure où je vous parle,
Je crois bien qu'il va pleuvoir.
On répond : Tel temps qu'il fasse,
Monsieur, depuis dix-huit ans,
Vous nous faites, face à face,
La pluie, et non le beau temps.

Qu'un essaim de géans grimpe
Au ciel d'astres parsemé,
Le monarque de l'Olympe
Leur dit, de sa foudre armé :
Ou rentrez dans votre sphère,
Ou périssez, fiers Titans ;
Seul chez moi j'ai droit de faire
Et la pluie et le beau temps.

J'ai vu dans toute leur gloire
Mesmer et Cagliostro ;
Contre leur docte mémoire
Aujourd'hui l'on crie haro.
Tour-à-tour en médecine
Que d'illustres charlatans,
Par leur nouvelle doctrine,
Font la pluie et le beau temps !

J'avais chargé cette année
Le fumiste Ventouzard.

D'arranger ma cheminée
Suivant les lois de son art.
Autrefois, les jours de brume,
Elle fumait par instans,
Et maintenant elle fume
Par la pluie et le beau temps.

Pour vous trois, voici trois palmes....
Vernet, Delille et Grétry!
Vos tempêtes et vos calmes
M'ont également souri.
Quels effets doux et sublimes
Des zéphyrs et des autans
Vos couleurs, vos airs, vos rimes,
Font la pluie et le beau temps.

Jupiter, taureau terrible,
Effraya Pasiphaé;
Jupiter, métal sensible,
Plut de suite à Danaé.
Qu'il est peu de cœurs rebelles
Aux manières des traitans!
L'or, chez la plupart des belles,
Fait la pluie et le beau temps.

Voulez-vous un baromètre
D'un mérite singulier?
Je vais vous faire une lettre
Pour mon ami *Chevalier* (1).

(1) Ingénieur-opticien.

Seriez-vous donc son apôtre ?
Et pourquoi non? je prétends
Que cet homme, mieux qu'un autre,
Fait la pluie et le beau temps.

A l'Opéra (moi je tranche),
Point de succès éclatans,
Si l'on n'a pas dans sa manche
Acteurs, danseurs, concertans,
Machinistes, coëffeurs, peintres,
Et jusqu'aux gens importans
Qui, sans être vus, des cintres
Font la pluie et le beau temps.

Quand Pline de la nature
Veut dénombrer les trésors,
C'est à travers la serrure
Qu'il les observe en dehors.
Sans beaucoup de tentatives,
Buffon sait à deux battans
Se faire ouvrir les archives
De la pluie et du beau temps.

Figeac me dit : Jé fréquente
Madame et moussu Damis ;
Mon cher, toutéfois et quante
Qué chez eux jé suis admis,
On mé choye, on mé ménage.
— Ah ! cadédis ! je t'entends ;

C'est toi qui, dans lé ménage,
Fait la pluie et lé beau temps.

Grande querelle s'élève
L'autre jour à Vaugirard :
Vive sainte Geneviève !
Non, non, vive saint Médard !
Le Maire accourt.... il s'essuie,
Et dit : Soyez tous contens :
Votre saint fera la pluie,
Votre sainte le beau temps.

Cher Momus, dieu des trouvères,
Aujourd'hui nous t'encensons,
Afin que tu persévères
A nous dicter nos chansons.
Toi, près des beautés sévères,
Amour, rends-nous bien portans ;
Et toi, Bacchus, dans nos verres
Fais la pluie et le beau temps.

Le chev. De Piis.

LES ESCOBARDERIES.

DIALOGUE

Entre maître Escobard, habitant de Falaise, et un Parisien.

AIR de la Treille de sincérité (de M. DÉSAUGIERS.)

La Normandie
Est sa patrie;
Faut-il un oui, faut-il un non,
Escobard mérite son nom.

—Bonjour, habitant de Falaise.
—Bonjour, habitant de Paris.
—Vous m'avez l'air d'être bien aise.
—Tout comme un autre, moi je ris. (*bis.*)
—De bons fruits l'automne où nous sommes
Remplira-t-elle vos greniers?
—Mon cher monsieur, en fait de pommes
J'en aurai plus que de pommiers.
La Normandie, etc.

—Comme moi vous savez sans doute
Qu'à Paris, dans tous les journaux,

On se dispute sur la goutte,
Et que l'on flotte entre deux eaux.
Sur la goutte et sur son remède,
Quand maint docteur perd son latin,
Êtes-vous pour l'eau froide ou tiède?
—Moi, monsieur, je suis pour le vin.

La Normandie, etc.

Pour juger les trois immortelles,
Un berger, sur le mont Ida,
Se vit dans des transes mortelles,
Et pour Vénus se décida.
Entre ces belles qu'on renomme,
Vous qui n'êtes pas des plus sots,
Qu'auriez-vous fait?—Moi, de la pomme
J'aurais vite fait trois morceaux.

La Normandie, etc.

—Corneille prit pour son domaine
La fierté du peuple vainqueur.
Plus tendre, aux pieds de Melpomène,
Racine parle à notre cœur.
Le sceptre du théâtre en France
Appartient de droit à l'un d'eux;
Qui mérite la préférence?
—Moi je la donne... à tous les deux.

La Normandie, etc.

Puisqu'il faut que la *Filandière*
Pour nous cesse un jour de filer,
Chez les morts de quelle manière
Aimez-vous mieux vous en aller?
Est-ce dans les bras de la gloire
Que le trépas vous fait plaisir?
Est-ce à force d'aimer, de boire?...
—J'aimerais mieux ne pas mourir.

La Normandie
Est sa patrie;
Faut-il un oui, faut-il un non,
Escorbard mérite son nom.

M. J. A. JACQUELIN.

MON HOROSCOPE,

OU

LES PRÉDICTIONS DU MAGICIEN DE TIVOLI.

AIR : Ça n' se peut pas.

S'IL faut en croire la science
Du grand sorcier de Tivoli,
Un beau jour, d'un trésor immense
Je dois voir mon coffre rempli.

J'accepte cet heureux augure,
Et je m'écrie à chaque instant :
Arrivez donc, bonne aventure, } *bis.*
On vous attend, on vous attend.

Il m'a promis que douce amie
Très-novice, aux jeux des amours,
Jetant des roses sur ma vie,
A moi s'unirait pour toujours;
Que ma tête serait exempte
De ce que tout mari craint tant :
Arrivez donc, belle innocente,
On vous attend, on vous attend.

Il m'a prédit que de Thalie
Je deviendrais l'enfant gâté,
Et qu'un beau plan de comédie
Tout à coup serait enfanté;
Que l'œuvre, digne de Molière,
Aurait un succès éclatant...
Arrivez donc, scène première,
On vous attend, on vous attend.

Il m'a prédit, qu'admis d'emblée
A l'académique sénat,
Je saurais, devant l'assemblée,
Parler en digne lauréat;
Que pour moi tout soporifique
Perdrait son effet attristant.

Arrivez donc, fauteuil unique,
On vous attend, on vous attend.

Il m'a prédit que, bientôt maître
D'un riche et fertile coteau,
Voisin du Clos-Vougeot, peut-être,
J'aurais un fort joli château
Où tous les jours, la nape mise,
Nous verrait buvant et chantant.
Arrivez donc, terre promise,
On vous attend, on vous attend.

Il m'a prédit que la vieillesse,
Au triste et pénible fardeau,
De moi s'éloignerait sans cesse,
Grâce aux soins d'un docteur nouveau.
Il sait d'un printemps qui s'échappe
Arrêter le vol inconstant.
Arrivez donc, jeune Esculape,
On vous attend, on vous attend.

Il m'a prédit que chez Balaine,
Rêvant à mon bonheur futur,
J'irais d'abord à tasse pleine
Savourer un vin frais et pur.
Pour assurer mon sort prospère,
Je dois être ivre en vous quittant.
Arrivez donc, Bordeaux, Madère,
On vous attend, on vous attend.

M. Tournay.

LE RÉFORMÉ

CONTENT DE L'ÊTRE.

AIR : J'ons un curé patriote.

Béni soit le prince auguste
Qui nous est enfin rendu !
Béni soit le règne juste
Par lequel j'ai tout perdu.
Prisonnier comme un perclus,
Je ne m'appartenais plus....
Tout va bien, (*bis.*)
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

Par un caprice incroyable,
Dont j'enrageais chaque jour,
Le sort, ou plutôt le diable,
M'avait fait homme de cour.
Comme je m'y régalais !
Ah ! que d'encens j'avalais !....
Tout va bien; (*bis.*) etc.

A Pâques (non par ma faute)
Je fus baron brèveté;

Ministre à la Pentecôte,
Et prince à la Trinité;
A la Saint-Martin, ma foi,
J'aurais peut-être été roi....
Tout va bien, (*bis.*) etc.

Tous mes amis de collége,
Qui n'étaient point parvenus,
Par un bon ton sacrilége,
Me devaient être inconnus.
Maintenant, mes vieux amis,
Chez moi vous serez admis....
Tout va bien, (*bis.*) etc.

Qu'un autre donne audience
A tous nos solliciteurs;
Qu'un autre prenne séance
Parmi nos législateurs.
Honneurs si brillans, si doux,
Je n'étais pas fait pour vous....
Tout va bien, (*bis.*) etc.

O ma voiture coupée,
Combien vous m'assoupissiez!
O mon innocente épée,
Combien vous m'embarrassiez !..
Plumets, manteau de velours,
Bon dieu ! que vous étiez lourds !..
Tout va bien, (*bis.*) etc.

Plus de grands, plus de contrainte;
Plus d'honneurs, plus d'embarras;
Je puis remuer sans crainte
Et mes jambes et mes bras;
Je puis dîner chez Lison,
Je puis souper chez Suzon....
    Tout va bien, (*bis.*) etc.

Réduit à mon nécessaire,
Ah! quel heureux avenir!
Sans médecin ni notaire,
Je me verrai donc finir!
Et lorsqu'on m'enterrera,
Aucun parent ne rira....
    Tout va bien, (*bis.*) etc.

Francs amis de la goguette,
Je redeviens votre égal;
Ma chambre est une guinguette,
Où je tiens festin et bal....
Qu'avec vous le peu que j'ai,
Désormais soit partagé....
    Tout va bien, (*bis.*)
Grâce au ciel, je n'ai plus rien,
Je n'ai plus rien, je n'ai plus rien.

M. Désaugiers.

TU L'AS VOULU, GEORGES DANDIN.

VAUDEVILLE MORAL.

Air de la ronde de la Ferme et le Château.

Dans les proverbes dont Molière
Nous enrichit à pleine main,
Il en est un que je préfère;
C'est l'histoire du genre humain. (*bis.*)
Le Franc avec un Gascon traite;
Simplet épouse une coquette;
Crédule appelle un médecin;
Et quand chaque sottise est faite,
On leur chante à tous ce refrain:
Tu l'as voulu, Georges Dandin.

Fier du bonheur qui l'accompagne,
Ce grand joueur prend son essor;
Il fait des châteaux en Espagne,
Et croit avoir fixé le sort.
Quand bientôt sa veine décline,
Bien loin de prévoir sa ruine,
Jurant de ramener son gain,
A jouer son reste il s'obstine.
Un va-tout le décave enfin...
Tu l'as voulu, Georges Dandin.

Au lieu d'exploiter le domaine
Où Molière illustra son nom,
Damis, tu reproduis en scène
De Marivaux le froid jargon.
Aussi, de cette pâle esquisse,
Le sifflet vengeur fait justice;
Et Molière te dit soudain :
« Pour éviter le précipice,
» Que ne prenais-tu mon chemin ?...
» *Tu l'as voulu, Georges Dandin.* »

Aimé de la charmante Ismène,
Orgon conduit imprudemment,
Pour admirer ce phénomène,
Près de sa femme un jeune amant.
Plein d'une confiance extrême,
A la belle il apprend lui-même
L'amour qu'elle inspire à Valsain;
Et, grâce à cet heureux système,
Notre époux est un beau matin....
Tu l'as voulu, Georges Dandin.

Tandis qu'on pend sur cette place
Un gueux qui vola deux écus,
Dans son char voilà qu'il y passe
Certain favori de Plutus.
Lors, quelqu'un dit au pauvre diable :
« Votre morale était semblable;

» Mais voler en grand son prochain
» Ne fut jamais un cas pendable,
» C'est bon pour un faible larcin.
» *Tu l'as voulu, Georges Dandin.* ».

Peuple léger, dupe sans cesse
Des charlatans, de leurs projets,
Fais enfin régner la sagesse,
Les lis, le bonheur et la paix.
Si l'on t'a vu comblé naguère
De tous les bienfaits de la guerre,
Pillé vingt ans par maint coquin,
Trompé par maint folliculaire,
Éclaboussé par maint faquin,
Tu l'as voulu, Georges Dandin.

M. Ourry.

LE RÊVE D'UN SOLLICITEUR.

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Et je disais, à chaque pas :
Grands dieux ! ne me réveillez pas ! } *bis.*
Lorsque je tenais ce langage,
Je rêvais (à présent j'en ris)

Que dans un brillant équipage
On me promenait dans Paris.
Et je disais, à chaque pas : } *bis.*
Grands dieux ! ne me réveillez pas ! }

On me donnait un ministère ;
En y courant je calculais
Où j'acheterais une terre,
Et combien j'aurais de valets.
Et je disais, etc.

Près d'acheter cette campagne
Du produit de riches cadeaux,
J'hésitais entre la Champagne
Et les environs de Bordeaux.
Et je disais, etc.

Ma livrée était amaranthe ;
J'avais un concierge, un huissier ;
Avec cent mille écus de rente
Je n'avais pas un créancier.
Et je disais, etc.

Ma table était toujours garnie
Et de perdrix et d'ortolans ;
Vous veniez, sans cérémonie,
Y trouver mes vins excellens.
Et je disais, etc.

Déjà, ma grandeur familière
Donnait aux femmes de Paris
L'*audience particulière*,
Si favorable à leurs maris.
Et je disais, etc.

J'épousais une belle dame,
Joignant, pour ma félicité,
Bien peu d'esprit et beaucoup d'âme
A beaucoup de fidélité.
Et je disais, etc.

Mais, laissant là toute autre affaire,
Et voulant m'entendre bénir,
Par le bien que je pouvais faire
J'embellissais mon avenir.
Et je disais, etc.

Les commis, toute la journée,
Travaillant à discrétion,
Touchaient à la fin de l'année
Une gratification.
Et je disais, etc.

Vainement le sot s'en irrite,
Plus de ces passe-droits fréquens;
Les vertus et le seul mérite
Obtenaient les emplois vacans.
Et je disais, etc.

Sans avoir jamais à l'envie
Inspiré des mots outrageans,
Enfin je terminais ma vie
Regretté des honnêtes gens.

Et je disais, etc.

Madame me pleurait ; ensuite,
Tandis que le curé chantait,
Avec une pompeuse suite,
Au panthéon l'on me portoit.
Et je disais, à chaque pas,
Grands dieux ! ne me réveillez pas !

M. Théaulon.

A MES CAMARADES

DE LA GARDE NATIONALE.

Air : D'un magistrat irréprochable,
ou : Un page aimait la jeune Adèle.

Des temps de la chevalerie,
Amis, souvenons-nous toujours ;
Prenons pour devise chérie,
Dieu, la patrie et les amours.
Dignes soutiens de la couronne,
De nos rois jurons le bonheur,

Et faisons du lis qu'on nous donne,
Le symbole de notre cœur.

Ici que chacun de nous chante
Les vertus d'un prince loyal,
Et bénissons la main puissante
Qui l'a fait notre général.
Les cœurs français sont sa conquête,
L'honneur est son mot favori,
Et je vois flotter sur sa tête
Le panache du bon Henri.

C'est lui qui, bravant les orages,
Traça de ses heureuses mains
Les lois aussi douces que sages
Qui préludaient à nos destins;
Et dans sa prudence parfaite;
Louis ne pouvait, en honneur,
Trouver un plus sûr interprète
Pour parler la langue du cœur.

Long-temps dans les champs de la gloire
La France a conduit ses héros;
Long-temps son hymne de victoire
Du monde a frappé les échos.
Un jour plus doux à nos yeux brille;
Amis, de notre souverain
Célébrons l'auguste famille,
L'olivier et le verre en main.

Dans le zèle qui nous anime,
Inscrivons sur nos étendards :
Amour au trône légitime,
Respect aux lois, honneur aux arts.
Dignes soutiens de la couronne,
De nos rois jurons le bonheur,
Et faisons du lis qu'on nous donne
Le symbole de notre cœur.

M. GENTIL, *officier des chasseurs de la 10e légion.*

LES REVENANT-BONS.

AIR : Hé ma mère, est-c' que j' sais ça, *ou* de Claudine.

CROYANT un tel moyen sage,
Ma mère, en mon jeune temps,
Pour éprouver mon courage,
Me fit peur des *revenans.*
De frayeur aujourd'hui même,
Ils me donnent des frissons :
Les seuls *revenans* que j'aime, } *bis.*
Ce sont les *revenant-bons.*

L'âge vient, l'hymen nous lie,
Que de biens nous sont promis !

Une compagne jolie
Nous vaut de nombreux amis.
On reçoit à la journée
Et jeunes gens et barbons,
Et voilà de l'hymenée
Quels sont les *revenant-bons.*

La roulette, si trompeuse,
Offre un attrait séduisant;
Parfois une chance heureuse
Nous fait gagner de l'argent.
Bientôt le bonheur s'arrête,
Toujours alors nous perdons;
Et voilà de la roulette
Quels sont les *revenant-bons.*

Un huissier est chose utile;
Quand un tel homme est adroit,
Daus un bourg, comme à la ville,
De bien du monde il reçoit.
Oui, d'un huissier, d'ordinaire,
Coups de poing, coups de bâtons,
Coups de pied dans le derrière,
Voilà les *revenant-bons.*

Dès qu'un sot trouve une rime,
Croyant pouvoir être auteur,
Comme un Molière il s'estime,
Et rêve gloire et bonheur.

Imprudemment il s'élance;
Sifflets, critique, lardons,
Lorsqu'au théâtre il se lance,
Voilà ses *revenant-bons.*

En France, quittant naguère
Tout état pour le fusil,
Nous disions à chaque guerre :
Le bon temps reviendra-t-il?
Chacun rempli d'espérance,
En revoyant les Bourbons,
S'est écrié dans la France :
Ce sont des *revenant-bons.*

M. Coupart.

MADAME GRÉGOIRE.

Air : C'est le gros Thomas.

C'était de mon temps
Que brillait madame Grégoire :
J'allais, à vingt ans,
Dans son cabaret rire et boire;
Elle attirait les gens
Par des airs engageans;

Plus d'un brun à large poitrine,
Avait là crédit sur la mine.
Ah ! comme on entrait
Boire à son cabaret !

D'un certain époux,
Bien qu'elle pleurât la mémoire,
Personne de nous
N'avait connu défunt Grégoire;
Mais à le remplacer,
Qui n'eût voulu penser ?
Heureux l'écot où la commère
Apportait sa pinte et son verre !
Ah ! etc.

Je crois voir encor
Son gros rire aller jusqu'aux larmes,
Et, sous sa croix d'or,
L'ampleur de ses pudiques charmes.
Sur tous ses agrémens
Consultez ses amans :
Au comptoir, la sensible brune ,
Leur rendait deux pièces pour une.
Ah! etc.

Des buveurs grivois,
Les femmes lui cherchaient querelle ;
Que j'ai vu de fois
Des galans se battre pour elle !

La garde et les amours
Se chamaillant toujours,
Elle, en femme des plus capables,
Dans son lit cachait les coupables.
Ah! etc.

Quand ce fut mon tour
D'être en tout le maître chez elle,
C'était, chaque jour,
Pour mes amis, fête nouvelle.
Je ne suis point jaloux :
Nous nous arrangions tous.
L'hôtesse, poussant à la vente,
Nous livrait jusqu'à la servante.
Ah! etc.

Tout est bien changé.
N'ayant plus rien à mettre en perce,
Elle prit congé
Et des plaisirs et du commerce.
Que je regrette, hélas !
Sa cave et ses appas!
Long-temps encor chaque pratique
S'écrîra devant la boutique :
Ah! comme on entrait
Boire à son cabaret !

M. P. J. De Béranger.

FERA MIEUX QUI POURRA.

CHANSONNETTE.

Air de la ronde du Camp de Grand-Pré;
ou : Dans la vigne à Claudine;
ou : Il pleut, il pleut, bergère.

QUAND Dieu créa le monde,
Sans prendre aucun conseil,
Il fit la terre et l'onde,
La lune et le soleil.
Il fit l'homme et la femme
Et puis il s'écria :
« Ma foi, si l'on me blâme,
» Fera mieux qui pourra. »

N'ayons pas trop d'envie,
Cela ne mène à rien;
Le mieux, dans cette vie,
Est l'ennemi du bien.
En amour, en affaire,
Quand on s'escrimera,
Qu'on tâche de bien faire;
Fera mieux qui pourra.

Cinquante demoiselles
D'Alcide ont eu le cœur ;
Il fut de ces donzelles
Cinquante fois vainqueur.
Craignant leurs vives flammes,
Zeste, il s'en sépara,
En leur disant: « Mesdames,
» Fera mieux qui pourra. »

Si Molière, en Europe,
Se fit un grand renom,
C'est par le *Misanthrope*,
Tartuffe, *Amphytrion*,
Par le *Festin de Pierre*....
Mais arrêtons-nous là :
Puisqu'on refait Molière,
Fera mieux qui pourra.

Lorsque Comus me range
A quelques grands festins,
De tous les plats je mange,
Je bois de tous les vins ;
Liqueurs, punch, café, glace,
Sorbet, *et cætera*....
A rien je ne fais grâce ;
Fera mieux qui pourra.

Faisons, aux plus sévères,
Pratiquer nos leçons ;

Faisons, au bruit des verres,
Répéter nos chansons :
Ne faisons qu'une fête
Du temps qui coulera;
Et, notre course faite,
Fera mieux qui pourra.

M. Brazier.

LE BON PÈLERIN,

DIALOGUE ENTRE LA FARE ET GACON.

AIR : La farira dondaine gué, la farira dondé.

Gacon, *d'un ton mystérieux.*

Sachez qu'Apollon
Prépare, en dieu sage,
Au sacré vallon
Un pèlerinage.

La Fare, *d'un ton résigné.*

Bon!
La Fare ira d'un air fort gai,
Sans être fatigué.

Gacon, *d'un ton caustique.*

Les auteurs devront
S'armer de courage,

Car ils porteront
Chacun leur ouvrage.

LA FARE, *d'un ton décidé.*

Bon?
La Fare ira d'un air fort gai,
Sans être fatigué.

GACON, *d'un ton dédaigneux.*

Jusqu'au double mont,
(Tout me le présage)
Faible de poumon,
Vous serez en nage!

LA FARE, *gaîment.*

Bon!
La Fare ira d'un air fort gai,
Sans être fatigué.

GACON, *d'un ton pédantesque.*

Marquis, de Caton
Prenez le visage,
Et d'Anacréon
Quittez le langage.

LA FARE, *haussant les épaules.*

Bon!
La Fare ira d'un air fort gai,
Sans être fatigué.

GACON, *d'un ton officieux.*

Mais si Cupidon
Est votre seul page,
De plus d'un lardon
Redoutez l'outrage.

LA FARE, *riant.*

Bon!
La Fare ira d'un air fort gai,
Sans être fatigué.

GACON, *à l'oreille de La Fare.*

De l'eau d'Hélicon
Vous ferez usage?

LA FARE, *à l'oreille de Gacon.*

Muni d'un flacon
De vieux Hermitage,
Bon!
La Fare ira d'un air fort gai,
Sans être fatigué.

GACON, *sévèrement.*

Auriez-vous le front
D'être encor volage?

LA FARE.

Bons pèlerins sont
Galans à tout âge.

GACON, *faisant l'étonné.*

Bon!

LA FARE.

La Fare ira d'un air fort gai,
Sans être fatigué.

GACON, *radouci.*

Joignez un bourdon
A votre équipage.

LA FARE.

Un thyrse, Gacon,
Me plaît davantage.

GACON.

Bon!

LA FARE.

La Fare ira d'un air fort gai,
Sans être fatigué.

GACON.

Ceignez un cordon....

LA FARE.

C'est Vénus, je gage,
Qui m'en fera don,
Et d'un coquillage,
Bon!
La Fare ira d'un air fort gai,
Sans être fatigué.

GACON, *offrant son bras à La Fare.*

Comme compaguon
Prenez moi....

LA FARE, *à part.*

J'enrage!...

(*A Gacon.*)

Chaulieu, mon garçon,
Sera du voyage....

GACON *confus.*

Bon?

LA FARE, *courant au-devant de son ami Chaulieu.*

La Fare ira d'un air fort gai,
Sans être fatigué.

M. *le chev.* DE PIIS.

CONSEIL AUX ÉPOUX.

AIR du Verre. (Air nouveau.)
ou : Adieu, je vous fuis, bois charmans.
(N°. 8 *de la Clé du Caveau.*)

POUR peu que l'on soit marié,
On l'est beaucoup, a dit un sage;
Et, du moment qu'on est lié,
Chacun doit céder à l'usage;

La femme, se prêter en paix
A tous les soins qu'hymen réclame ;
Et le mari sans dire : *mais*,
Passer quelque chose à sa femme.

A tort l'époux jase et s'étend
Sur les caprices de sa femme ;
Ce moyen, toujours imprudent,
Ne fait rien au cœur de la dame.
Au lieu de parler en sournois
Des intrigues de son ménage,
A sa femme un mari, je crois,
Devrait en passer davantage.

Orgon, prudent et généreux,
Afin d'éviter les querelles,
Sur sa femme fermant les yeux,
Lui passait quelques bagatelles ;
Mais il est traité sans pitié,
Et de lui chacun rit et glose,
Depuis qu'Orgon, à sa moitié,
Ne passe plus la moindre chose.

Ninette, et Faublas son époux,
Soupçonnaient jadis leur constance ;
Mais aujourd'hui nos deux jaloux
Vivent en bonne intelligence.
Cela s'explique en peu de mots :
Elle est fine, lui bon apôtre ;

Et, loin de blâmer leurs défauts,
Ils s'en sont passé l'un et l'autre.

Pour qu'ici bas tout aille bien
Dans les liens du mariage,
Chacun y doit mettre du sien
Avec indulgence et courage.
Or, devant tous nous y prêter,
Femmes, à l'homme faites grâce;
Car il vous faut le supporter,
Si vous voulez qu'il vous en passe.

M. Capelle.

LES PETITES CAUSES
ET LES GRANDS EFFETS.

Air : Tout le long, le long de la rivière.

La-haut, dit-on, notre destin
Est écrit sur un vieux bouquin.
Le vélin dont il se compose
Est noir ou gris, ou blanc ou rose :
Ici bas, tout ce qui se fait
Dépend des couleurs du feuillet.
Et de là vient qu'une petite cause
Opère souvent grande métamorphose,
Opère grande métamorphose.

Aux plaisirs, aux jeux, aux amours
Laure avait consacré ses jours.
Un seul amant resté fidèle,
Tout à coup la quitte, et la belle,
En voyant l'ingrat qui s'enfuit,
Se fait dévote de dépit.
Or, voilà comme une petite cause
Opère souvent, etc.

Robin, pauvre petit commis,
Était humble, rampant, soumis.
A force de soins et d'intrigue,
Il obtient la place qu'il brigue;
Le voilà riche devenu;
Il a l'orgueil d'un parvenu.
Et voilà comme une petite cause
Opère souvent, etc.

Aux quatre vents sur les trottoirs,
Lise s'exposait tous les soirs.
Mais depuis que, par aventure,
Un lord la prit dans sa voiture,
Sujette aux attaques de nerfs,
Elle craint d'être entre deux airs.
Et voilà comme une petite cause
Opère souvent, etc.

Chez le juge ayant peu d'accès,
Paul allait perdre son procès.

Sa femme y court, et de la cause
Avec tant de grâce elle cause,
Que bientôt le juge attendri
Épouse les droits du mari.
Et voilà comme une petite cause
Opère souvent, etc.

Derlac avec orgueil montrait
Ses épaulettes, son plumet.
D'un soufflet sa joue est frappée :
Derlac, n'osant tirer l'épée,
Cache sous un bonnet carré
Sa honte et son front tonsuré.
Et voilà comme une petite cause
Opère souvent, etc.

Que de maux ont causé parfois
Deux jolis yeux, un fin minois!
N'avons-nous pas vu Roxelane,
D'esclave devenir sultane;
tout l'état bouleversé
Pour un petit nez retroussé?
Tant il est vrai qu'une petite cause
Opère souvent grande métamorphose,
Opère grande métamorphose.

M. Tournay.

LE THÉATRE DE SOCIÉTÉ.

Air de la contredanse de la Rosière.

De chaque théâtre
Sérieux, folâtre,
Je suis idolâtre,
Comme un villageois.
Quel plaisir m'y porte !
Lorsque l'on m'apporte
Un billet qui porte :
Théâtre bourgeois.

On amalgame
Parade, drame
Et mélodrame
Avec l'opéra;
La comédie,
La tragédie,
La parodie,
Tout s'y trouvera.

Faisons tous silence :
Armé d'une lance,
Un Romain s'élance;
Dieux! quel sombre aspect!

Le remords l'assiége,
Dans son âme il siége.....
Il meurt sur un siége
De velours d'Utrecht.

Ce *père noble*
Assez ignoble
Dans un vignoble
S'est trop promené;
Blesser la rime
N'est pas un crime,
Pour ce vieux *grime*
Qui parle du né.

Je vois un jeune homme
Qu'un créancier somme
D'acquitter sa somme,
Ah! pauvre amateur!
Son juif entre en scène,
Et changeant la scène,
Fait un autre scène
A son débiteur.

Ma cuisinière,
Ma cordonnière
Ma charbonnière,
Pour menus plaisirs,
Tous les dimanches,
Les mains plus blanches,

Vont sur les planches
Débiter des cuirs.

Parlant en commère,
Une grosse mère
De *jeune première*
Veut tenir l'emploi;
Et ce petit-maître
Pas plus haut qu'un mètre,
Ne peut se démettre
Du rôle de roi.

C'est une *duègne*
Dont le cœur saigne
De voir son règne
S'éclipser, hélas!
Qui, sous les armes,
Toute en alarmes
Pour ses vieux charmes,
Ne *se grime pas.*

Un vieillard fort maigre,
Point du tout alègre,
Dont l'organe est aigre,
Joue un paysan;
Laissant sa manique,
Cordonnier tragique,
Dutranchet se pique
De faire un tyran.

Une coquette
Fait la *soubrette*,
Et la poulette
N'a que soixante ans;
Cette ingénue
A moitié nue
M'est fort connue,
Elle a dix enfans.

Une mise exquise
Est surtout requise :
Un fat se *marquise*
En frac, en Titus;
La gène lui pèse,
Il joue à son aise,
En botte à l'anglaise;
Le Cid et Brutus.

Il porte un casque
D'un goût fantasque,
Qui d'un vrai masque
Lui donne bien l'air;
Il se démène,
L'énergumène!
C'est Melpomène
Qui nous braille un air.

Quant à la mémoire,
C'est une autre histoire :

Devant l'auditoire
L'un, tout interdit,
Hésite et s'arrête;
L'autre perd la tête,
Et comme une bête
Ne sait ce qu'il dit.

Celui qui souffle
En vain s'essouffle;
Un gros marouffle
Crie : A bas le bruit !
« Tiens, je t'attrape;
» Vilain Satrape! »
Et de sa trape
Le souffleur s'enfuit.

Tous parlent ensemble,
Qu'on juge l'ensemble....
Au public il semble
Qu'il est reporté
Vers nos Démosthènes,
Criant par centaines,
Dans une autre Athènes
Pour la liberté.

D'une musique
Diabolique
Ce bruit scénique
Est encor nourri;

L'archet résonne,
Trompette sonne,
L'acteur frissonne
Du charivari.

A minuit on soupe;
Pendant qu'on découpe,
La modeste troupe
Se fait compliment.
Je n'ai, ma parole,
Vu rien de plus drôle....
Chacun, dans son rôle,
Eut de l'*agrément!*

M. J. A. Jacquelin.

CADET BUTEUX

A la première représentation de la *Psyché* du Vaudeville.

Air : J'arrive à pied de province.

L'aut' jour, aux quat' coins d'la ville,
J' voyons affiché
Sur l'affiche du Vaud'ville,
Le nom de Psyché;

Et quoiqu' ça fût la première
Représentation,
Crainte qu' ça n' fut la dernière,
J'entr' par précaution.

AIR : Je vous comprendrai toujours bien.

A mon voisin, d'un air poli,
J' dis : Monsieur, vous savez peut-être
Si c'est queuqu' chose de joli
Que c'te Psyché qui va paraître ?
—Quoi ! m' répond-il, vous n' savez pas?...
— Du tout. — C'est difficile à croire....
Vous êtes le seul, en ce cas,
Qui n' connaisse pas (*ter*) son histoire.

AIR de Marcelin.

Apprenez donc, m' dit-il, que l' vent,
Un beau jour emporta c'te belle
Dans un palais qu'auparavant
On avait fait meubler pour elle.
C'était par l'ordre de l'Amour,
Qui, fou de c'te bell' criature,
La perça d'un trait à son tour....
Vous allez voir; v'là l'ouverture. (*bis.*)

AIR : V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.

J'voyons, au lever du rideau,
L'Amour et Psyché f'sant dodo;

Mais tout à coup, r'marquant que l'monde
Dans la salle abonde,
Il quitte sa blonde,
Et du lit bien vite il descend;
V'là c' que c'est qu' d'être décent.

AIR : Une fille est un oiseau.

Mais à peine est-il sur pié,
Qu'il nous apprend qu'il n' s'échappe
Que d' peur que l' grand jour n' l'attrappe
Dans les bras de sa moitié.
Il n' veut pas êtr' vu d' sa belle,
Et quand, l' soir, il rentr' chez elle,
Faut qu'elle éteign' sa chandelle,
Et ça pour son intérêt....
Sur'ment qu' si, par aventure,
Elle voyait sa figure,
La fill' de joie en mourrait.

AIR : Que d'établissemens nouveaux.

L'Amour a c'tapendant sur l' dos
Deux chos' qui, pour peu qu'elle y touche,
La nuit même, et sous les rideaux,
Doïv' lui dire avec qui qu'ell couche;
Ou ben, faut qu' lorsqu'il est couché,
Notr' petit coureur de ruelles
Se place d' façon que Psyché
N' puiss' pas mettr' la main sur ses ailes.

AIR : Je suis né natif de Férare.

Mais v'là qu'il arrive un' grand' dame,...
Ça fait tout d' même un biau brin d' femme;
Jamais artiste n' vous troussa
Un' statue aussi belle qu' ça. (*bis.*)
J' viens, lui dit-ell', vous fair' des r'proches,
Mon fi, j' connais tout' vos bamboches....
Et sur c' mot d' fi, moi, dans l' moment,
J' m'ai douté qu' c'était sa maman.

AIR : Gai, gai, gai.

Ah ! fi ! fi, fi, libertin, fi!
J' n' suis plus votre mère;
Ah ! fi ! fi ! fi ! libertin, fi!
Vous n'êtes plus mon fi.
Dieux ! une mortelle ose....
Crains de t'en repentir.
— Maman, c'est une rose....
— Je n' peux pas la sentir.
Ah ! fi ! fi ! fi ! libertin, fi !
Je n' suis plus votre mère....
Ah ! fi ! fi ! fi ! libertin, fi !
Vous n'êtes plus mon fi.

AIR : Aussitôt que la lumière.

All' s'en va, roulant dans l'âme
Queuqu' bon moyen de s' venger;

L'autr', de peur d'êtr' vu d' sa femme,
N' tarde pas à déloger.
En s'en allant, il soupire,
Disant : Qu' c'est doux d'être aimé!...
Et sa mine a l'air de dire :
J' m'en vas prendre un consommé.

AIR : Lison dormait dans un bocage.

Psyché, sitôt qu'ell' se voit seule,
Ouvre les yeux premièrement,
Puis, comme ell' n'était pas bégueule,
Vite, elle appelle son amant.
Voyant qu'il r'fusait de l'entendre,
La pauvre petite étala
L' bras droit de ci, l' bras gauche d' là,
Puis elle finit par étendre
L' pied gauch' par-ci, l' pied droit par-là,
Les mit à terre, et puis parla.

AIR : Jeunes filles, jeunes garçons.

« L' drol' d'époux que mon époux fait!
La nuit, il ne veut pas de lampe. (*bis.*)
» Et dès que l' jour vient, il décampe,
Comme si l' diable l'emportait.
» Jamais il ne déjeûne....
» Et je ne sais s'il est
» Blanc, noir, blond, brun, beau, laid;
Tout c' que j' puis croire, c'est....
» Qu'il est jeune. » (*bis.*)

AIR du ballet des Pierrots.

On voit, sur l' peu qu' dit la princesse,
Que c'est un' fille d' condition,
Uniqu' pour l'esprit, la tendresse,
La douceur et la discrétion;
Uniqu' surtout pour la franchise,
Pour la décence et pour les mœurs;
Mais, à c't' heure, il faut que j' vous dise
Que c'te fille unique a deux sœurs.

AIR : Servantes, quittez vos paniers.

Ell's arrivont dans son hôtel,
Avec un' rage extrême
D' voir qu' ce soit un si rich' mortel
Qui l'ait prise et qui l'aime.
« D'où vient, dis'nt-elles, c' bonheur-là?
» Et qu'a-t-ell' donc fait pour cela?
» Car, entre nous, tout ce qu'elle a,
» J' croyons l'avoir de même. »

AIR d'Exaudet.

Au surplus,
V'là Vénus
En sorcière,
Qui croit qu'on devin'ra pas
Son nom et ses appas
Sous un' robe grossière....
Faut, jarni!

N'avoir ni
Tact ni vue,
Si, rien qu' sur son air fardé,
On n' voit pas qu'on l'a dé-
jà vue.
J' sais ben qu' plus on est jolie,
Plus on a peur d'êtr' vieillie;
Mais j' suis franc....
Etre blanc
De chev'lure,
Et montrer c'te fraîcheur-là,
Ça n'est pas trop dans la
Nature;
Et, d' bonne foi,
Je crois, moi,
Qu' si personne,
En voyant les traits d' Vénus,
Ne les a reconnus,
a raison en est bonne;
C'est qu'avant
Le moment
De paraître,
Elle avait fait promettre à
Chaque acteur de n' pas la
R'connaître.

AIR : Un mouvement de curiosité.

Psyché raconte à not' sorcièr' nouvelle
L' rêv' d'un poignard, qui n'manque pas d' gaîté.

Puis all' s'en va, puis aux deux sœurs d' la belle
V oulant l's am'ner à c' qu'elle a projeté,
Vénus dit qu'faut, pour êtr' aussi rich' qu'elle,
Queuqu' mouvement de curiosité.

AIR : Ma tante Urlurette.

« Ah ! dis'nt-ell's, entendant ça :
» S'il n' faut que d' ces mouv'mens-là,
» Dès c' moment, j' nous voyons riches,
» Et très-riches,
» Oui, très-riches,
» Car j' n'en somm' pas chiches. »

AIR : Lise aimait le beau Gernance.

Psyché r'vient en grand' tenue,
Comm' qui dirait moitié nue;
Ses sœurs l'admir'nt; après ça,
Lui demand' comment ça va.
— Comm' vous voyez, répond-elle.
— Et ton homm' ? tu n' m'en dis rien.
— Eh ! mais, leur répond la belle,
C' matin, il s' portait fort bien.

AIR : Toujours seule, disait Nina.

« Fais-nous son portrait, car jamais
» J' n'avons vu not' beau-frère.
—» Mon dieu ! je l' voudrions ben, mais
» Je n' pouvons pas vous l' faire.

—» Pourquoi donc ? —C'est que, voyez-vous,
» D'puis un mois qu'il est mon époux,
» J' causons, j' chantons,
» J' rions, j' sautons,
» Et tout ça, sans le pouvoir
» Voir. »

AIR : Nous nous marirons dimanche.

— » Il est donc ben p'tit?
— » C'est qu'il n' vient qu' la nuit,
Dit not' soit-disant sorcière,
» Attendu qu'il est
» Si mal fait, si laid,
» Qu'il a peur de n' plus lui plaire. »
— » Qui ? lui, vilain ?
» Avec un' main
» Si douce ! »
— » C'est un' laideur,
» C'est une horreur
» Qui r'pousse. »
L' fait est que l' mari
Avait queuqu' chos' qui
R'pousait les quat' doigts et l' pouce. *

AIR : Tous les bourgeois de Chartres.

Vénus, qui n'est pas bête,
L's asticotant exprès,

---

* Le rôle de l'Amour est joué par mademoiselle *Betzy*.

Leur met à tout's en tête
De voir le monstre d' près.
« Et ben ! oui, dit Psyché ; là-d'sus faut que j' m'éclaire ;
» Mais v'là le jour qui disparaît ;
» Et pour mieux m'éclairer, faudrait
» Avoir de la lumière. »

AIR : Eh quoi ? déjà je vois le jour.

All' s'en vont, et v'là qu'il r'fait nuit.
« Bon ! dis-j' tout haut : faut que j' m'abuse;
» J'arriv', quand à peine l' jour luit ;
» Zeste, au bout d'une heure il s'enfuit. »
- Paix là, m' dit-on, n' fait' pas tant d' bruit.
— » Pardon, messieurs, j' vous d' mande » excuse :
» C'est pourtant vrai, v'là qu'il r'fait nuit...
» Qu' les jours sont courts, lorsqu'on » s'amuse ! »

AIR : Sur l' port avec Manon un jour.

L'Amour s'en revient tout fâché
D' voir qu'on n' veut pas qu'il ait Psyché....
Aisément cela se peut croire.
Qu'on m'ôt', dit-il, cell' que j' chéris,
Et si, dans l' ciel, tous les maris
N' sont point maris comm' les maris d'Paris,
J' veux qu'on m' cass' la gueule et la mâchoire.

AIR : Encore un quart'ron, Claudine.

Il s' couche, et tout' joyeuse
D' voir enfin son époux,
Avec une veilleuse
Psyché rentre à pas d' loups....
Prenez garde à vous,
Curieuse,
Prenez garde à vous.

AIR des Fleurettes.

Elle approche en silence,
Et l'vant, baissant les yeux ;
Puis vers le lit ell' lance
Un r'gard qu'en vaut ben deux....
Puis ell' n'os' plus, puis elle ose....
Comm' fait toute fille, j' crois,
Qui, pour la première fois,
Va voir un' chose.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse.

« Ah ! qu'il est beau, dit la curieuse ;
» Ce monstre-là me plaît beaucoup. »
Chaqu' sœur en devient plus envieuse ;
Mais l' tonnerr' gronde, et v'là sur l' coup
Vénus rajeunie,
L'Amour envolé,
Psyché ben punie,
Et moi, désolé !...

AIR : Que le sultan Saladin.

Psyché sait bientôt comm' quoi
(Je n' sais trop d'après qu'ell' loi)
Son mari d'vait disparaître
Dès qu'elle aurait pu l' connaître,
Et qu'ell' n' le r'verra jamais....
Oui, mais (*bis.*)
Sur c' mot-là, queuqu' chos' d'épais
Par derrière v'nant à son aide,
J' dis : Y a du r'mède. (*bis.*)

AIR de la Baronne.

C'était un nuage
Qui descendait droit comme un I;
L'Amour en sort, fier comme un page,
Et tout l' chagrin qu' j'avions r'senti
C'était un nuage.

AIR : Sous le nom de l'amitié.

« En peu d' temps, on fait du ch'min
» Quand on vole à tir' d'aile,
Dit l'Amour à sa belle :
» Le maître du genre humain
» Vient de t' faire immortelle,
» Et voilà notre hymen
» De sa main (*bis.*)
» Paraphé sur parchemin. »

AIR : Dans la chambre où naquit Molière.

Là-d'sus les deux partis s'écrient :
« Ah ! quel plaisir ! — Ah ! quel affront ! »
Et v'là ceux qui pleuriont, qui rient,
Et v'là ceux qui riaient, qui pleuront.
La maman dit : « Le coup est rude ;
» Jupiter sait ben comme on m' prend.... »
Tant y a qu'enfin Vénus se rend,
Pour n'en pas perdre l'habitude.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Faut êtr' curieux, pas trop ne l' faut ; } *bis.*
L'excès en tout est un défaut. }
V'là tout' la morale d' la pièce ;
Et moi, qu'avais d' mon boursicot
Bâillé jusqu'à la dernièr' pièce,
J' sortis, chantant, comme eux, tout haut :
Faut êtr' curieux, pas trop ne l' faut ; } *bis.*
L'excès en tout est un défaut. }

M. Désaugiers.

MES GOUTS.

AIR : Tontaine, tonton.

Dans un froid dîner d'étiquette,
Cents plats qui se livrent assaut,
Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;
Mais dans un grivois tête à tête,
Simple repas et cœur bien chaud,
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Cette chasse où, tout hors d'haleine,
On court après cerf ou levraut,
Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;
Mais celle où l'on abat sans peine
Gibier d'amour au premier saut,
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Ce discoureur d'académie,
Bien long, bien plat, bien froid, bien sot,
Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;
Ce gai chanteur, de la Folie
Sans cesse agitant le grelot,
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Cette niaise de village,
A taille épaisse, à l'air nigaud,

Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;
Mais la grisette au fin corsage,
Dont l'œil semble dire : « A tantôt! »
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Ce petit homme presque femme,
Pincé, musqué du bas en haut,
Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;
Ce luron, franc au fond de l'âme,
Qui paie en gaîté son écot,
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Le puissant dont, à tour de rôle,
Chaque promesse est un *fagot*,
Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;
L'homme obligeant, dont la parole
Est et sera le dernier mot,
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Ce noir usurier qui calcule
Combien, par heure, un écu vaut,
Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;
L'honnête homme dont le cœur brûle
D'obliger *gratis*, et bientôt,
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Ce monarque, enfant du Ténare,
Par qui le sang coule à grand flot,
Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;
Ce roi, du sang humain avare,

Qui prise un homme ce qu'il vaut,
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

Ce porteur de triste nouvelle,
Qui m'effraie au nom du Très-Haut,
Non, non, (*bis*) ce n'est pas mon lot;
Ce consolateur plein de zèle,
Pieux, et point du tout cagot,
Bon, bon, c'est ce qu'il me faut.

M. Gentil.

LA PHARMACIE ÉPICURIENNE.

AIR : Verse encor.

Du bon vin,
Du vin, du vin, du vin;
Que l'art du médecin
Devant lui s'humilie!
Du bon vin,
Du vin, toujours du vin,
Toute ma pharmacie
Est dans ce jus divin.

Tel qui, jeune encor,
Dans un triste breuvage

Pour le sombre bord
Trouva son passe-port,
N'aurait que fort tard
Fait un pareil voyage,
S'il eût bu le quart
D'un flacon de Pomard.

Du bon vin, etc.

On aurait en vain
Cité, dans l'Évangile,
Du Samaritain
La bienfaisante main,
Si son baume n'eût
Été formé que d'huile;
Mais le blessé dut
Au bon vin son salut.

Du bon vin, etc.

Un trouble indiscret
Prévient Erasistrate
Que d'un feu secret
Stratonice est l'objet.
Ne balançons plus;
Il faut, dit l'Hippocrate,
Qu'à l'Amour Bacchus
Conserve Antiochus.

Du bon vin, etc.

Long-temps d'un héros
La plainte solitaire
N'eût pas de Lemnos
Attristé les échos,
Si du roc voisin
L'onde peu salutaire
Se fût en bon vin
Changée un beau matin.
Du bon vin, etc.

Aux Troyens surpris
Quand la flèche lancée
Fit gémir le fils
D'Anchise et de Cypris,
Vénus distilla
Dictame et panacée,
Puis le vin coula,
Et le mal s'envola.
Du bon vin, etc.

La mort va saisir
L'amante de Thésée :
L'ingrat vient de fuir,
Rien ne peut la guérir;
Mais le dieu du vin,
Trouvant la chose aisée,
Verse dans son sein
Son baume souverain.
Du bon vin, etc.

Lorsque de Téos
L'aimable octogénaire
S'enivre des flots
Du Chypre ou du Lesbos,
Dans ses vers il dit
Que de tout mal sur terre
Le vin garantit,
Et qu'il nous rajeunit.

Du bon vin, etc.

Malheur à qui n'a,
Quand la fièvre le presse,
Que le quinquina,
L'ipécacuanha.....
Voici la leçon
Et l'ordonnance expresse
Des docteurs Piron,
Collé, Pannard, Laujon:

Du bon vin, etc.

A quoi bon, enfin,
De cent drogues amères
Ce noir magasin?
Pour le rendre plus sain,
Sans nous mettre à dos
Tous les apothicaires,
D'Aï, de Bordeaux
Remplissons leurs bocaux.

Du bon vin,
Du vin, du vin, du vin,
Que l'art du médecin
Devant lui s'humilie !
Du bon vin,
Du vin, toujours du vin,
Toute ma pharmacie
Est dans ce jus divin.

M. Tournay.

LES DEUX DÉBUTANTES.

DIALOGUE

entre une actrice et une nouvelle mariée.

AIR : De Jean-Jacques prenons le ton ;
ou : Chantez, dansez, amusez-vous.

LA JEUNE ACTRICE.

Hier, pour la première fois,
J'osai paraître sur la scène :
J'étais tremblante, mais je vois
Que cette frayeur était vaine,
Et qu'un début est amusant
Quand le public est indulgent.

LA NOUVELLE MARIÉE.

Hier mon cœur, ivre d'amour,
Reçut les lois de l'hyménée.
Ah! combien, vers la fin du jour,
Ma chère, je fus .... étonnée!
Quoiqu'on épouse son amant,
Un début est bien alarmant.

LA JEUNE ACTRICE.

Au premier acte, franchement,
Je fus d'abord interloquée;
Mais je n'hésitai qu'un instant...
Combien après *on m'a claquée!* (1)
Un tel accueil me fit rougir
Et de surprise et de plaisir.

LA NOUVELLE MARIÉE.

Que je sentis battre mon cœur,
Quand mon mari m'ôta mon voile!
Eûtes-vous autant de frayeur
Quand vous vîtes *lever la toile?*

LA JEUNE ACTRICE.

Oui, *l'ouverture* est un tourment;
Mais il ne dure qu'un moment.

Par un savant et jeune acteur;
J'avais été fort bien montrée,

(1) Tous les mots soulignés sont techniques.

Et, grâce à ce bon professeur,
Je n'ai point *manqué mon entrée.*
Il a secondé mon talent,
Et tout le monde fut content.

LA NOUVELLE MARIÉE.

Pour me rassurer, mon époux
Mit en avant... sa rhétorique;
Il m'a parlé d'un ton si doux
Que je lui donnai *sa réplique.*
Six fois il me fit *répéter ;*
Est-ce donc si mal débuter?

LA JEUNE ACTRICE.

Jouez serré, me dit Armand,
Ou *filez la scène* à ma guise ;
Ayez un peu *d'épanchement*,
Et demain vous serez admise.

LA NOUVELLE MARIÉE.

Quoi, sitôt reçue !...

LA JEUNE ACTRICE.

Il est vrai,
Mais je ne le suis *qu'à l'essai.*

L'AUTEUR.

A la peur on paye un tribut,
Quand l'amour ou la gloire engage
A faire au théâtre un début,
Ou bien à faire un mariage;

Chacun des deux paraît charmant,
Quand on arrive au *dénoûment.*

M. C. L. C.

L'ESPRIT DE L'ÉTAT.

AIR : J'ons un curé patriote.

Afin que dans ce bas monde
Tout aille bien, selon moi,
Amis, il faut à la ronde,
Que, fidèle à son emploi,
L'artisan, le magistrat,
Le poëte, le soldat,
Ait l'esprit (*ter*) de son état.

A peine savoir écrire
Les lettres formant son nom;
Mais au juste savoir dire
Combien quatre et quatre font,
Et calculer sur-le-champ
Combien votre argent lui rend,
C'est l'esprit (*ter*) du commerçant.

En soupirant d'un air bête,
Par son penchant entraîné,

Quelquefois lever la tête,
Plus souvent baisser le né;
Devant l'objet de ses feux
Dialoguer avec les yeux,
C'est l'esprit (*ter*) des amoureux.

Sur les propos du monarque
Régler ses moindres propos,
Et pour conduire sa barque
Ne nager qu'entre deux eaux;
Etre enfin, suivant le rang,
Haut ou bas, petit ou grand,
C'est l'esprit (*ter*) d'un courtisan.

A cheval sur le digeste,
Et se faisant bien payer,
De mainte phrase indigeste,
Farcir chaque plaidoyer;
Citer Barthole et Cujas,
Qu'eux-mêmes n'entendent pas,
C'est l'esprit (*ter*) des avocats.

Renverser gaîment l'obstacle
Qu'on oppose à sa valeur;
Chaque jour faire un miracle
Pour son pays, pour l'honneur;
Terrible quand il se bat,
Humain après le combat,
C'est l'esprit (*ter*) d'un vrai soldat.

Dans l'ardeur qui le consume,
Arriver toujours fort tard ;
Tailler, retailler sa plume
Jusqu'à trois heures un quart ;
Et sur sa chaise ployé,
Rêver qu'il a travaillé,
C'est l'esprit (*ter*) d'un employé.

De Momus soldats fidèles,
Sous ses drapeaux réunis,
Trompons quelquefois les belles,
Servons toujours nos amis ;
En l'honneur de nos patrons,
Vidons nos derniers flacons,
C'est l'esprit (*ter*) des bons lurons.

M. De Rougemont.

MA GRAND'MÈRE.

AIR : En revenant de Bâle en Suisse,
ou : du Dessert.

Ma grand' mère, un soir à sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts,
Nous disait en branlant la tête :
Que d'amoureux j'eus autrefois !

Combien je regrette
Mon bras si dodu, } *bis.*
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Eh quoi, maman, vous étiez tendre ?
— Oui, si tendre, qu'à dix-sept ans
Lindor ne se fit pas attendre,
Et qu'il n'attendit pas long-temps.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Maman, Lindor savait donc plaire ?
— Oui, seul il me plut quatre mois ;
Mais bientôt j'estimai Valère ;
Et fis deux heureux à la fois.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite
Et le temps perdu !

Quoi ! maman, deux amans ensemble !
— Oui ; mais chacun d'eux me trompa.
Plus fine alors qu'il ne vous semble,
J'épousai votre grand-papa.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,

Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Maman, lui fûtes vous fidèle?
— Oh! sur cela je me tais bien.
A moins qu'à lui Dieu ne m'appelle,
Mon confesseur n'en saura rien.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Bien tard, maman, vous fûtes veuve?
— Oui: mais, grâces à ma gaîté,
Si l'église n'était plus neuve,
Le saint n'en fut pas moins fêté.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu!

Mais, maman, vous voilà bien vieille.
— Hélas ! sans doute, et c'est le mal :
Car je conserve assez d'oreille
Pour danser en mesure au bal.
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

Comme vous, maman, faut-il faire ?
— Eh ! mes petits-enfans, pourquoi,
Quand j'ai fait comme ma grand' mère,
Ne feriez-vous pas comme moi ?
Combien je regrette
Mon bras si dodu,
Ma jambe bien faite,
Et le temps perdu !

M. P. J. De Béranger.

TRÈVE A LA STRAT-ARITHMO-MÉTRIE (1)

OU

LA JOURNÉE CONTRARIANTE.

AIR : Daignez m'épargner le reste.

HIER je voulus voir un chef
Du ministère de la guerre ;
Son garçon de bureau , Joseph ,
D'une honnêteté peu vulgaire ,
Me dit : « Je n'aurai point recours
» Avec vous à la menterie ;
» Revenez , mais sous quelques jours ;
» Seul chez lui , monsieur suit un cours
» De strat-arithmo-métrie. »

(1) L'art de tirer le plan d'une armée entière sous des figures géométriques , et d'exprimer le nombre des soldats qu'elle contient (sur la figure) , de même qu'il est sur le terrain , ou proche les uns des autres, ou à quelque distance donnée. (*Harris*).

Ce mot est formé du grec *stratos*, armée; *arytmos*, nombre , et *métron* , mesure.

Dis-lui qu'il peut bien figurer
Ses corps d'armée avec des lignes ;
Les dénombrer, les mesurer,
Et les faire battre par signes ;
Mais que je trouve fort choquant
Que son auguste seigneurie
Me contraigne à lever le camp,
Parce qu'elle va pratiquant
La strat-arithmo-métrie.

Soudain je vais au Luxembourg
Me promener sur la terrasse ;
Mais le nouvelliste Fribourg
Levant sa canne avec audace :
« Et par mesure et par compas,
» Marchez, monsieur, je vous en prie,
» Ou bien plutôt n'avancez pas,
» Vous effaceriez d'un seul pas
» Ma strat-arithmo-métrie. »

Près l'Odéon, à tout hasard,
Je me sauve chez un libraire :
« Vendez-moi Bernis ou Bernard,
» J'ai grand besoin de me distraire.
—Vous me voyez enluminant
De *Maurice* une rêverie (1).
J'ai là Polybe et là Vauban....

(1) Les rêveries du maréchal de Saxe.

Donc je tiens exclusivement
La strat-arithmo-métrie.

Chez moi je rentre : Un mien neveu
M'arrivait par la diligence.
Il met sur ma table de jeu
Des soldats de tôle en présence....
« Ceci m'a tout l'air d'un complot
» Dont au reste il faut que je rie !
» Petit coquin, des bords du Lot
» Viens-tu donc pour m'offrir ton lot
» De strat-arithmo-métrie ? »

Enfin, je me suis dit le soir,
Pour me calmer un peu la fibre :
La douce paix cherche à rasseoir
L'univers dans son équilibre :
Des hommes battus et battans
Sans doute elle sera chérie,
Et tous les peuples, plus contens,
Oublîront, du moins pour un temps,
La strat-arithmo-métrie.

M. le chev. De Piis.

LE BON COTÉ.

AIR : Nous n'avons qu'un temps à vivre.

Amis, la Raison nous crie,
D'accord avec la Gaîté :
Pour être heureux dans la vie,
Il faut tout voir du bon côté.

Par les intrigues de sa femme,
Monsieur Damis, qui s'est poussé,
Croit bien, dans le fond de son âme,
Que son mérite l'a placé.
Amis, la Raison, etc.

Aux pièces de mon camarade
Quand on rit par malignité,
Le brave homme se persuade
Que l'on rit toujours par gaîté.
Amis, la Raison, etc.

Quand le sort devient infidèle,
N'allons pas jeter les hauts cris;
Car la Fortune sur son aile
Emporte aussi les faux amis.
Amis, la Raison, etc.

Pour plaire à la beauté qu'il lorgne,
Paul agit en amant subtil.
Ayant le malheur d'être borgne,
Il lui fait la cour de profil.

Amis, la Raison, etc.

Avec ma lunette d'approche
Je vois une beauté sans goût;
Mais pour la trouver sans reproche,
Je regarde de l'autre bout.

Amis, la Raison, etc.

Je ne puis pour ma chansonnette
Redouter les censeurs malins,
Car de notre aimable goguette
On répète tous les refrains.

Amis, la Raison nous crie,
D'accord avec la Gaîté :
Pour être heureux dans la vie,
Il faut tout voir du bon côté.

M. ****.

CHANSONNETTE

DE CIRCONSTANCE.

AIR : Eh! ma mère, est-c' que j' sais ça?

PENDANT la guerre éternelle,
Je faisais peu d'entrechats;
Car, dans la France nouvelle,
Il fallait aller au pas.
La plus belle circonstance
Va me faire redresser;
Je revois l'ancienne France,
Je sais sur quel pied danser.

On nous disait qu'à nos portes
Le canon, toujours brutal,
Soutenait mille cohortes
Qui nous préparaient le bal.
Fallait-il que je courusse
Pour me battre ou déchasser!.....
Mais je vois danser un Russe;
Je sais sur quel pied danser.

Si je ne suis plus ingambe,
Dit le grenadier Francœur,

Jai, pour oublier ma jambe,
Le signe de la valeur.
Pour aller toujours en guerre,
Comme on nous faisait valser!
Je n'ai plus qu'un pied à terre;
Je sais sur quel pied danser.

Sur un terrain resté vide,
Devait-on danser en rond
Autour d'une pyramide
Ou de quelque bon patron?
Mais l'image d'Henri Quatre
Va bientôt s'y replacer.
Puisqu'on ne doit plus l'abattre,
Je sais sur quel pied danser.

Quand je vois les armoiries
De nos illustres Bourbons,
Je suis sûr qu'aux Tuileries
Il sera bien fait des bonds.
Autour du vrai roi de France,
Je vois chacun se presser!
Le cœur marque la cadence,
Je sais sur quel pied danser.

M. Antignac.

METTEZ-VOUS A MA PLACE.

AIR du Pas redoublé,

ou : Vous m'ordonnez de la brûler.

On peut m'en croire avec raison,
J'ai toujours bonne envie,
Quand je compose une chanson,
De la faire jolie.
Amis, si je n'y parviens pas,
Quoi que je dise ou fasse,
Pour juger de mon embarras,
Mettez-vous à ma place.

Mon dieu, me dit mon vieux cousin,
Que je souffre dans l'âme,
Depuis que mon jeune voisin
A su plaire à ma femme!
Sitôt que je sors un instant,
Des yeux il suit ma trace;
Il est enfin mon *remplaçant....*
Mettez-vous à ma place.

Pensez-vous, créanciers maudits,
Qu'envers vous je m'acquitte?

Disait un ci-devant commis,
  Objet d'une poursuite.
Non, messieurs, je me vois forcé
  A vous demander grâce;
Et puisque l'on m'a *déplacé*,
  Mettez-vous à ma place.

Dans l'espoir de dormir en paix,
  Amateur très-fidèle,
Au spectacle je me trouvais
  A la pièce nouvelle.
J'étais *placé*, pour mon malheur,
  Dans un étroit espace,
Près d'un claqueur et d'un siffleur;
  Mettez-vous à ma place.

Lise m'écrit un billet doux :
  Épris de cette belle,
Je cours, je vole au rendez-vous,
  Et prends *place* auprès d'elle.
D'abord je me sentis brûlant;
  Puis je fus tout de glace....
Mes amis, dans un tel moment,
  Mettez-vous à ma place.

La pêche m'offrant tour-à-tour
  Plus d'une jouissance,
J'étais à pêcher l'autre jour
  Sur un canal immense.

Le vent *déplace* mon bateau,
De peur mon sang se glace;
Je culbute et tombe dans l'eau....
Mettez-vous à ma place.

Croyant bien mon danger mortel,
Près de moi l'on s'écrie :
Vous serez placé dans le ciel....
Ah! je vous remercie.
De ce que là-bas on peut voir:
Bien peu je m'embarrasse;
Et si vous voulez le savoir,
Mettez-vous à ma place.

M. Coupart.

JE NE LE FERAI PLUS.

SUJET DONNÉ POUR PÉNITENCE.

AIR du vaudeville des *Deux Edmon.*

Faut-il vider une futaille,
Au mauvais goût livrer bataille,
Ou chansonner un sot titré?
Je le ferai. (*bis.*)
Je conviens qu'au jour de leurs fêtes
J'ai quelquefois chanté des bêtes,

Mais ce fut chez un Lucullus;
Je ne le ferai plus. (*bis.*)

Luc auprès des grands s'insinue.
S'il faut faire le pied de grue,
Eh bien, dit mon homme ignoré,
Je le ferai.
J'ai sous les yeux plus d'un exemple;
Et quand Plutus, qui me contemple,
M'admettra parmi ses élus,
Je ne le ferai plus.

Dans les bureaux, disait Valère,
Qu'on me nomme surnuméraire,
A mon travail toujours livré,
Je le ferai.
Mais, comblant ma plus douce envie,
Qu'à la fin on me gratifie
D'une place de mille écus,
Je ne le ferai plus.

L'amour seul embellit la vie;
Aussi près de femme jolie,
Ma foi, tant que je le pourrai,
Je le ferai.
A ce doux plaisir tout m'invite;
Le jour, hélas! viendra trop vite
Où, formant des vœux superflus,
Je ne le ferai plus.

L'enfant qui règne dans Cythère
Est un marmot très-volontaire ;
Il dit toujours : bon gré , mal gré ,
Je le ferai.
Le dieu qu'on lui donne pour frère ,
Bien différent de caractère ,
Semble dire d'un air confus :
Je ne le ferai plus.

Puisque l'on doit pour l'autre monde
Faire son pâquet à la ronde ,
Dès long-temps j'y suis préparé ,
Je le ferai.
Il est sûr que le grand voyage
Est un peu triste , et j'en enrage ;
Quand je l'aurai fait, au surplus ,
Je ne le ferai plus.

M. Moreau.

N'EN CROYEZ PAS UN MOT.

Air du vaudeville de la *Partie carrée.*

N'écoutez point, jeune et simple Nicette
Ce vieux galant au propos familier ;
Songez qu'auprès d'une fillette
Un barbon n'est qu'un écolier.

Quand il vous dit: « Belle enfant, pour vous plaire,
» J'épuiserai chaque jour, s'il le faut,
» Du dieu d'amour tout le dictionnaire!... »
N'en croyez pas un mot. (bis.)

Hardi Gascon, Figeac fait mainte histoire
A tous les gens dont il n'est pas connu.
Chez lui, pour peu qu'on aime à croire,
On sera toujours bien venu.
Mais craignez-vous les faiseurs d'hyperbole,
Et prisez-vous un menteur ce qu'il vaut?
Lorsque Figeac vous donne sa parole,
N'en croyez pas un mot.

Le cœur épris d'une fille modeste,
Vous lui venez déclarer votre amour;
Vous vantez sa beauté céleste,
En implorant un doux retour.
« Non, » vous dit-on; ce mot vous désespère.
Pauvre amoureux, faut-il être si sot!
De la pudeur c'est le mot ordinaire;
N'en croyez pas un mot.

Mons Bavardin fit plus d'une victime
De ses récits qu'il grossit tous les jours;
C'est par tirade qu'il s'exprime,
Et ses propos sont des discours.
Si dans un coin le traître vous attire,
Vous l'entendez qui débute aussitôt:

« Je n'ai, mon cher, que deux mots à vous dire. »
N'en croyez pas un mot.

De vous aimer, nous dit plus d'une belle,
Jusqu'au tombeau je me fais une loi.
Avez-vous besoin de mon zèle,
Dit un ami, comptez sur moi.
Je songe à vous, nous dit avec emphase,
Sans s'arrêter, un protecteur bien haut.
Mais la raison ajoute à chaque phrase :
N'en croyez pas un mot.

M. Ourry.

UNE SOIRÉE DE PARIS.

Air de la contredanse de la Rosière.

En tous lieux la foule
Par torrens s'écoule ;
L'un court, l'autre roule,
Le jour baisse et fuit ;
Les affaires cessent,
Les dîneurs se pressent,
Les tables se dressent,
Il est bientôt nuit.

Là, je devine
Poularde fine
Et bécassine,
Et dindon truffé;
Ici, je hume
Salé, légume
Cuits dans l'écume
D'un bœuf réchauffé.

Le sec parasite
Flaire et trote vite
Partout où l'invite
L'odeur d'un repas;
Le surnuméraire
Pour vingt sols va faire
Une maigre chère
Qu'il ne paîra pas.

Plus loin, qu'entends-je?
Quel bruit étrange!
Et quel mélange
De tons et de voix!
Chants de tendresse,
Cris d'allégresse,
Chorus d'ivresse
Partent à la fois.

Les repas finissent,
Les teints refleurissent,

Les cafés s'emplissent,
Et, trop aviné,
Un lourd gastronome
De sa chute assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas dîné.

Le Moka fume,
Le punch s'allume,
L'air se parfume,
Et de crier tous :
« Garçons, ma glace!
» Ma demi-tasse!
» Monsieur, de grâce,
» *L'Empire après vous.* »

Les journaux se lisent,
Les liqueurs s'épuisent,
Les jeux s'organisent,
Et l'habitué,
Le nez sur sa canne,
Approuve ou chicane,
Défend ou condamne
Chaque coup joué.

La tragédie,
La comédie,
La parodie,
Les escamoteurs,

Tout, jusqu'au drame,
Et mélodrame,
Attend, réclame
L'or des amateurs.

Les quinquets fourmillent,
Les lustres scintillent
Les magasins brillent,
Et, l'air agaçant,
La jeune marchande
Provoque, affriande,
Et de l'œil commande
L'emplette au passant.

Des gens sans nombre,
D'un lieu plus sombre
Vont chercher l'ombre
Chère à leurs desseins.
L'époux convole,
Le fripon vole,
Et l'amant vole
A d'autres larcins.

Jeannot, Claude, Blaise,
Nicolas, Nicaise,
Tous cinq de Falaise
Récemment sortis,
Elevant la face,
Et cloués sur place,

Devant un paillasse ,
S'amusent gratis.

La jeune fille ,
Quittant l'aiguille ,
Rejoint son drille
Au bal de *Lucquet* , (1)
Et sa grand'mère ,
Chez la commère
Va coudre et faire
Son cent de piquet.

Dix heures sonnées ,
Des pièces données
Trois sont condamnées ,
Et se laissent cheoir ;
Les spectateurs sortent ,
Se poussent , se portent...
Heureux s'ils remportent
Et montre et mouchoir.

« Saint-Jean ! Laflèche !
» Qu'on se dépêche !...
» Notre calêche !...
» Mon cabriolet ! »

---

(1) Dénomination d'un bal public qui se tient dans un faubourg de Paris.

Et la livrée
Quoiqu'enivrée,
Plus altérée,
Sort du cabaret.

Les carosses viennent,
S'ouvrent et reprennent
Leurs maîtres qu'ils mènent,
En se succédant;
Et, d'une voix âcre,
Le cocher de fiacre
Peste, jure, sacre
En rétrogradant.

Quel tintamarre!
Quelle bagarre!
Aux cris de *gare*!
Cent fois répétés,
Vite, on traverse,
On se renverse:
On se disperse
De tous les côtés.

La sœur perd son frère;
La fille, son père;
Le garçon, sa mère,
Qui perd son mari;
Mais un galant passe,
S'avance avec grâce,

Et s'offre à la place
De l'époux chéri.

Plus loin, des belles
Fort peu rebelles,
Par ribambelles
Errant à l'écart,
Ont doux visage,
Gentil corsage....
Mais je suis sage;
D'ailleurs il est tard.

Faute de pratique,
On ferme boutique;
Quel contraste unique
Bientôt m'est offert!
Ces places courues,
Ces bruyantes rues,
Muettes et nues,
Sont un noir désert.

Une figure
De triste augure
M'approche et jure
En me regardant....
Un long *qui vive*!
De loin m'arrive,
Et je m'esquive,
De peur d'accident.

6

Par longs intervalles
Quelques lampes pâles,
Faibles, inégales,
M'éclairent encor.....
Leur feu m'abandonne,
La nuit m'environne,
Le vent seul résonne:
Silence !.... Tout dort.

M. Désaugiers.

L'INVITATION,

OU

APPEL AUX ÉPICURIENS DE PROVINCE.

AIR de la contredanse du Diable à Quatre.

Venez, mes amis,
Vivre à Paris;
Cette ville
Du bonheur est l'asile.
Venez à Paris,
Séjour des ris,
On n'est pas mieux en paradis.

Tous les hommes sont sincères
Affectueux, obligeans,

En amis et même en frères,
Traitant les honnêtes gens.

Venez, mes amis, etc.

Toujours priant dans le temple,
Secourant les indigens,
Les abbés prêchent d'exemple,
Les dévots sont indulgens.

Venez, mes amis, etc.

Jamais de bruit, de scandale;
Au théâtre on a des mœurs,
Et chaque actrice en vestale,
Reçoit ses adorateurs.

Venez, mes amis, etc.

De vertus et de sagesse,
Chacun se pique à la cour;
La marquise et la duchesse
Rougissent au mot d'amour.

Venez, mes amis, etc.

A manquer à la décence,
Quel jeune homme peut songer?
Fillettes, votre innocence
Ici ne court nul danger.

Venez, mes amis, etc.

En faisant la cour aux belles,
On n'a jamais de regret;
Les femmes sont très-fidèles,
Et tout amant est discret.

Venez, mes amis, etc.

Aimez-vous la confiance,
Un commerce franc, loyal,
De la gaîté sans licence?
Voyez le Palais-Royal.

Venez, mes amis, etc.

Pour le jeu, pour des coquettes,
Nos robins, nos officiers,
Ne contractent pas de dettes,
Ou payent leurs créanciers.

Venez, mes amis, etc.

Si, par quelques bons ouvrages,
On veut prouver ses talens,
On ne reçoit point d'outrages
Des auteurs ni des savans.

Venez, mes amis, etc.

Avant qu'on le sollicite,
L'homme en place, ami du bien,

Cherche l'homme de mérite,
Pour lui servir de soutien.
Venez, mes amis, etc.

D'une promesse frivole
On n'est pas dupe aujourd'hui;
Qu'un grand donne sa parole,
Vous pouvez compter sur lui.
Venez, mes amis, etc.

Si vous avez quelqu'affaire,
Votre défenseur est prêt;
Procureur, agent, notaire,
Agiront sans intérêt.
Venez, mes amis, etc.

Se trouve-t-on sans ressource,
Bientôt le premier venu
Accourt vous offrir sa bourse,
Et veut rester inconnu.
Venez, mes amis, etc.

Ces portraits peuvent paraître
Un peu flattés, j'y consens:
Mais dans trois mille ans peut-être
Ils seront plus ressemblans.
Venez, mes amis,
Vivre à Paris,

Cette ville
Du bonheur est l'asile.
Venez à Paris,
Séjour des ris,
On n'est pas mieux en paradis.

C. L. C.

RONDE

A l'occasion de la Paix générale.

AIR : Verse encor.

Gais lurons,
Tirons, tirons, tirons,
Tirons tous les bouchons
De nos vieilles
Bouteilles ;
Gais lurons,
Vidons, vidons, vidons
Autant de vieux flacons
Qu'on tira de canons.

Dès son premier pas
Un prince qu'on adore,
Des tristes combats
Fait cesser le fracas ;

Grâce à ses bienfaits,
Nous entendons encore
Le doux nom de paix
Redevenu français.
Gais lurons, etc.

Nous avons chanté,
De ce bon Roi de France,
L'aimable bonté,
La noble fermeté;
Qu'ici, de tout cœur,
Notre reconnaissance
Le proclame en chœur
Roi pacificateur.
Gais lurons, etc.

Pour d'autres combats,
Amis, prenant des forces,
Non moins bons soldats,
Mettons l'amour au pas;
Et, francs compagnons,
Brûlons, au lieu d'amorces,
Le cœur des tendrons
Qu'en tous lieux nous verrons.
Gais lurons, etc.

On n'entendra plus,
Dans ce gai monastère,

Les fils de Momus,
Les prêtres de Bacchus,
Craignant *un décret*,
Se dire : « Cher confrère,
» Au prochain banquet
» Serons-nous au complet ? »
Gais lurons, etc.

Plus on ne viendra
Marchander notre verve ;
Plus on ne dira :
« Chantez, on vous paîra ; »
Libre en ses écrits,
Ici chaque Minerve
Saura bien, *gratis*,
Chanter Vive Louis.
Gais lurons, etc.

Aux tristes propos
Faisant la sourde oreille,
Versons à grands flots
Le vin de nos tonneaux ;
Ce n'est, mes amis,
Que du jus de la treille
Que *nos lis chéris*
Doivent être rougis.
Gais lurons, etc.

On dit que le vin
Sait doubler les ménages,
Que, pour être en train,
L'on n'en boit pas en vain;
De Mars, de ses coups,
Pour réparer l'outrage,
En rentrant chez nous,
Confrères, chantons tous :
Gais lurons, etc.

M. Gentil.

VOUS AVEZ BIEN FAIT.

CHANSON DE RÉCEPTION.

Air : *Servantes, quittez vos paniers.*

Chez vous on aime la chanson,
Gaîment je m'en régale;
Tout Cancalien est bon garçon,
J'ai l'humeur douce, égale.
Vous voyez donc bien qu'en effet,
Votre choix, Messieurs, est parfait,
Et que vous avez très-bien fait
De m'admettre à Cancale.

Pour vous la table a des appas,
Ici, comme on avale !
Me parle-t-on d'un bon repas,
Je me sens la fringale.

Vous voyez donc bien, etc.

Vous savourez le jus divin
Que la Bourgogne étale;
Parmi des flacons de vieux vin
J'ai la soif de Tantale.

Vous voyez donc bien, etc.

L'amour ne vous fait pas maigrir
Aux genoux d'une Omphale;
Brune ou blonde sait embellir
Ma couche triomphale.

Vous voyez donc bien, etc.

Vous applaudissez les couplets
D'une muse rivale;
Moi, je crie : A bas les sifflets !
Au diable la cabale !

Vous voyez donc bien, etc.

Pour l'amitié dans le malheur
Votre âme est libérale;

Rendre service de bon cœur
  Est aussi ma morale.
Vous voyez donc bien, etc.

Vous arriverez en chantant
  Sur la rive infernale;
J'espère bien en faire autant
  A mon heure fatale.
Vous voyez donc bien qu'en effet,
Votre choix, Messieurs, est parfait,
Et que vous avez très-bien fait
  De m'admettre à Cancale.

M. J. A. Jacquelin.

MON CURÉ.

Air : Un chanoine de l'Auxerrois.

Le curé de notre hameau
S'empresse à vider son tonneau,
  Pour quand viendra l'automne.
Bénissant Dieu de ses présens,
A sa nièce, enfant de seize ans,
  Il dit parfois : Mignonne,
Cache-moi bien ce qu'on fera;
Le diable aura ce qu'il pourra.

Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Fait pour chasser les loups gloutons
Dois-je essayer sur les moutons
Si ma houlette est bonne?
Non; mais à mon troupeau je dis :
La paix est un vrai paradis
Qu'ici bas l'on se donne.
Surtout j'ai soin, tant qu'il se peut,
De ne prêcher que lorsqu'il pleut.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Les dimanches, point ne défends
La joie à ces pauvres enfans;
J'aime alors qu'on s'en donne.
Du chœur, où seul je suis souvent,
Je les entends rire en buvant
Chez la mère Simonne;
Ou j'y cours même, s'il le faut,
Les prier de chanter moins haut.
Eh ! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Sans jamais en rien publier,
Je vois s'enfler le tablier

De plus d'une friponne.
S'épouse-t-on six mois trop tard,
Faut-il baptiser un bâtard,
C'est le ciel qui l'ordonne.
Les plaintes fort peu me siéraient;
Suzon et le ciel en riraient.
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Monseigneur, un peu mécréant,
A main sermon répond néant!
Mais que Dieu lui pardonne.
Depuis qu'à sa table il m'admet,
J'ai su qu'à deux mains il semait,
Sans bruit faisant l'aumône.
Or, la grâce ne peut faillir :
Puisqu'il sème, il doit recueillir.
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

Je préside à tous les banquets;
A ma fête j'ai des bouquets,
Et l'on remplit ma tonne.
Notre évêque, triste et bigot,
Prétend que je sens le fagot;
Mais pour qu'un jour, mignonne,

J'aille où les anges font leurs nids,
Revoir tous ceux que j'ai bénis,
Eh! zon, zon, zon,
Baise-moi, Suzon,
Et ne damnons personne.

M. P. J. De Béranger.

TOUJOURS.

Air de Lantara.

Toujours!... que ce mot a de charmes!
Il éternise le désir;
Il sait dissiper les alarmes,
Et nous soumettre l'avenir. (*bis.*)
Pourquoi faut-il, quand l'Amour à Cythère
Sur son registre l'a tracé,
Que le Plaisir, de son aile légère,
Aussi souvent l'ait effacé!

Toujours.... me dit la Renommée,
Ton nom vivra dans l'avenir;
Toujours.... me dit ma bien-aimée,
Ton amour sera mon plaisir.... (*bis.*)
Et de ce mot, qu'à peine j'ose croire,
Le prestige aimable, enchanteur,

Dans mes travaux me présente la gloire,
Dans l'amour m'offre le bonheur.

Fausses Agnès, fines coquettes,
Tristes savans et lourds Midas,
Froids honneurs, sottes étiquettes,
Loin de vous je porte mes pas; (*bis.*)
Dans son malheur, que l'amitié fidèle
Vienne réclamer mon secours;
Honneur... plaisir... que votre voix m'appelle,
Et je vous répondrai : *Toujours.*

M. B. de Rougemont.

A-PROPOS

Sur le rétablissement du trône des Bourbons en France.

Air : Le magistrat irréprochable.

Cédant au désir de la France,
La Paix est enfin de retour!
Après une si longue absence,
Louis la rend à notre amour! (*bis.*)
La Fortune a trahi l'Audace;
Nous respirons en liberté....

Les malheurs que la Paix efface (*bis.*)
Semblent n'avoir point existé.

Que l'airain, jusqu'à la frontière,
Propage le cri de nos cœurs,
Et l'annonce à l'Europe entière,
Qui gémissait de nos erreurs;
En voyant le terme à nos peines,
Oublions des maux inouïs,
Et chantons, en brisant nos chaines:
Vive la Paix! vive Louis!....

Un Roi français et légitime,
Jaloux du sort de ses soldats,
Par le carnage et par le crime
N'agrandira point ses Etats;
Il sait que le maître du Monde
N'a créé les Rois si puissans,
Qu'afin que chacun lui réponde
Du bonheur de tous ses enfans.

Il connaît la maxime antique
Du bon *Henri*, si généreux:
« La véritable politique
» C'est de rendre son peuple heureux. »
Si le héros, prenant ses armes,
Par la valeur s'élève aux cieux,
Le Prince qui tarit nos larmes,
Par la bonté s'égale aux dieux.

Jurons, aux sauveurs de la France,
Amitié, paix, amour constant;
Jurons éternelle alliance;
Louis tiendra notre serment.
Laisse enfin respirer la terre,
Et tu verras, Peuple Français,
Que jamais un Empire en guerre
Ne valut un Royaume en paix!

M. Capelle.

L'HOMME-A-TOUT.

Air : *Il était un p'tit homme* (toto Carabo.)

Qu'un bon garçon me dise :
Viens faire de ce pas
Un repas.
Guidé par gourmandise,
Je le suis aussitôt;
Et s'il faut,
Auprès
D'amis vrais,
Et boire à longs traits
Et chanter des couplets,

Je suis son fait, (*bis.*)
Je remplis son objet (1).

Du spectacle idolâtre,
S'il veut après dîner
Me mener
Gratis à maint théâtre;
Et voir le même jour,
Tour-à-tour,
Feydeau, les
Français,
Puis aller de là
Dormir à
L'Opéra,
Je suis son fait, (*bis.*)
Je remplis son objet.

Ah! si l'Académie
Veut prendre dans son sein,
Dès demain,
Un homme de génie,
Un savant,
Ainsi qu'on en voit tant,
Qui fait maint sonnet,

---

(1) Ce refrain étant populaire, messieurs les puristes m'excuseront sans doute d'en avoir fait usage.

Et, notez ce trait,
Qui sait bien... l'alphabet,
Je suis son fait, (*bis.*)
Je remplis son objet.

Frappé de mon mérite,
Si quelque jour le Roi
Songe à moi,
Ah ! j'accepte au plus vite
De sa part tout emploi,
Sur ma foi.
A sa voix tout prêt,
Quand ce ne serait
Que l'emploi de... préfet,
Je suis son fait, (*bis.*)
Je remplis son objet.

Pour mieux encor me plaire,
Si quelque protecteur,
En faveur,
Me veut, dans une affaire,
Faire gagner comptant
De l'argent,
Et que pour cela
Jamais je n'aie à
Faire une panse d'a,
Je suis son fait, (*bis.*)
Je remplis son objet.

Il faut qu'amour nous lie,
Chantent jeunes et vieux,
En tous lieux;
Que fillette jolie
S'offre à mes yeux
Et dise : Je veux
Au gré de mes vœux,
Pour mon amoureux,
Galant, discret,
Bien fait,
Je suis son fait, (*bis.*)
Je remplis son objet.

Objet de sa tendresse,
Qu'un jaloux s'absentant
Et pestant,
Veuille de sa maitresse
Que je prenne grand soin
Au besoin;
Ah! s'il faut la voir
Le matin, le soir,
Même sans bruit,
La nuit,
Je suis son fait, (*bis.*
Je remplis son objet.

Il est un fait notoire;
D'ici-bas chacun part,

Tôt ou tard;
Pour passer l'onde noire,
Si Caron me promet,
En effet,
Gigot et poulet,
Vin, punch et sorbet,
Enfin, tout ce qui plaît,
Je suis son fait, (*bis.*)
Je remplis son objet.

M. Coupart.

L'ORIGINAL SANS COPIE.

Air : Bon ! bon ! mariez-vous !

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Était un singulier homme;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Était comme
On en voit peu.

Quoique maître d'un grand bien
Et de famille fort bonne,

Il faisait souvent l'aumône,
Et ne devait jamais rien.
Feu, feu, etc.

D'un habit de camelot
Il avait pris la coutume,
Prétendant que le costume
Ne prouve pas ce qu'on vaut.
Feu, feu, etc.

Au joug de l'hymen soumis,
On l'a vu, du fond de l'âme,
Toujours préférer sa femme
A celles de ses amis.
Feu, feu, etc.

Enchanté de voir grandir
Ses trois garçons et sa fille,
Il promenait sa famille
Sans bâiller et sans rougir.
Feu, feu, etc.

Il bravait avec mépris
Nos usages et nos modes;
Et c'était aux plus commodes
Que mon sot donnait le prix.
Feu, feu, etc.

On le vit, lorsque des ans
Le poids vint courber sa tête,

A la *Titus* la mieux faite
Préférer ses cheveux blancs.
Feu, feu, etc.

Il s'avisa de rimer
Des morceaux dignes d'envie,
Et notre auteur, de sa vie,
N'osa se faire imprimer.
Feu, feu, etc.

A la faveur comme au rang,
Il croyait que le mérite
Devait conduire plus vite
Que l'apostille d'un grand.
Feu, feu, etc.

Un jour on lui proposa
Un emploi considérable,
Et s'en jugeant incapable,
Sans regret il refusa.
Feu, feu, etc.

Jamais ce fou, s'il en fut,
Ne voulut faire antichambre
Pour obtenir d'être membre
Du beau corps de l'Institut.
Feu, feu, etc.

Aux honneurs il fut admis
Par je ne sais quel miracle;

Et jamais sur le pinacle,
Il n'oublia ses amis.
Feu, feu, etc.

Eh bien! on le chérissait;
Et malgré ses faux systèmes,
Il fut pleuré par ceux mêmes
Que sa mort enrichissait.

Feu, feu
Monsieur Mathieu
Était un singulier homme;
Feu, feu
Monsieur Mathieu
Etait comme
On en voit peu.

M. Désaugiers.

DIEU, MA DAME ET MON ROI,

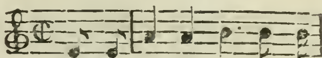
OU

LE VOEU D'UN GARDE NATIONAL,

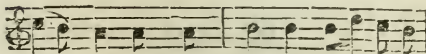
A L'OCCASION DE LA PAIX.

Air de M. le chevalier de Piis.

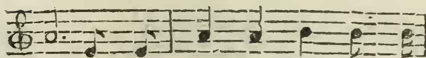
Mouvement de marche accélérée.



En a-vant! le Ciel me com-



tem — ple et D'AR - TOIS est mon co-lo-



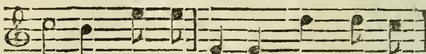
nel. Sur ses pas, je vais jus-qu'au



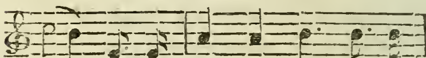
tem — ple a-do-rer d'a-bord l'E-ter-



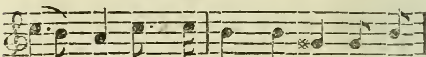
nel. Pro-vi-dence ! a - près tant d'á-



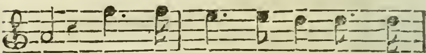
larmes, te bé-nir est ma dou-ce



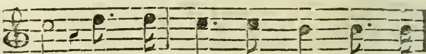
loi ; je vou-drois res - ter sous les



ar - mes pour mon dieu, ma-dame, et mon



roi, pour mon dieu, ma-dame et mon



roi, pour mon dieu, ma dame et mon



roi.

Recevez mon second hommage,
Sexe aimable, humain, courageux,
Qu'on a vu souvent le plus sage
Dans le cours des temps orageux.
Vos vertus augmentent vos charmes;
Vous chérir est ma douce loi.
Je voudrais rester sous les armes
Pour mon Dieu, ma dame et mon roi. (*ter.*)

Est-il donc un trésor qui vaille
Ce beau lis fixé sur mon cœur?
Par ce signe un jour de bataille,
O Bourbons, je serais vainqueur! (1)
Mais la paix sèche enfin nos larmes!
Vous servir est ma douce loi.
Je voudrais rester sous les armes
Pour mon Dieu, ma dame et mon roi. (*ter.*)

M. *le chev.* DE PIIS.

---

(1) *In hoc signo vinces.*

FIAT VOLUNTAS TUA,

OU L'HOMME RÉSIGNÉ.

AIR : Eh ! ma mère est-ce que j' sais ça.

Fils d'un pédant très-sévère
Qui ne parlait qu'en latin ,
Et qui sous son caractère
Voulait qu'on pliât soudain,
Bonin , d'humeur simple et bonne,
A céder s'habitua,
Et disait même à sa bonne :
Fiat voluntas tua ! (bis.)

Un jour sa main mal-adroite
A gauche voulait pousser
Un cheval qui , sur la droite,
Voulait toujours se lancer ,
Et culbuté par la bête
Qui, sans l'avertir, rua,
Il dit , tombant cul sur tête :
Fiat voluntas tua !

Le sort d'un célibataire
Est bien digne de pitié :

Il faut , lui disait sa mère,
Il faut prendre une moitié ;
Fille ou veuve, ou blonde , ou brune,
Choisis ; Bonin salua ,
Et dit : Puisqu'il m'en faut une,
Fiat voluntas tua !

On lui présente une veuve,
Puis le contrat à signer ,
A tout, sans la moindre épreuve ,
On le voit se résigner ;
Mais au dernier paragraphe ,
Sur l'acte il s'évertua
A mettre , au lieu de paraphe :
Fiat voluntas tua !

Au festin qui suit la fête ,
Il s'asseoit, mourant de faim;
A dévorer il s'apprête :
Arrêtez , dit un voisin ,
Trop manger est indigeste....
Et notre Gargantua
Dit, reboutonnant sa veste :
Fiat voluntas tua !

Le soir on prévint mon homme
Qu'il fallait quitter le bal ,
Et bientôt d'un profond somme
Il dort au lit conjugal;

Mais pour l'éveiller, sa femme
Tant et tant le remua,
Qu'à la fin il dit : Madame,
Fiat voluntas tua !

Madame, qui du ménage
Veut qu'ennui soit écarté,
Propose un petit voyage,
Fiat, il est accepté.
Qu'à l'instant le cocher vienne.
Le cocher dit : Me voilà;
Où faut-il que je vous mène?
— *Fiat voluntas tua !*

Par bonheur, de la partie
Fut mis un petit cousin,
Dont la voix fraîche et jolie
Charmait l'ennui du chemin;
Dès le soir même il propose
De chanter *sunt cornua ;*
L'époux dit : En toute chose,
Fiat voluntas tua !

Pris d'une fièvre maudite,
Bonin voit à son côté
Un notaire, qui l'invite
A dicter sa volonté :
Eh! bien, dit-il en colère,
D'un ton qui l'exténua,

Pour ma volonté dernière,
Fiat voluntas tua !

Accueillant à sa manière
Séné, rhubarbe. opiat,
Et même l'apothicaire,
A tout il disait : *Fiat!*
Et dans son dernier délire,
Au docteur qui le tua,
On l'entendait encor dire :
Fiat voluntas tua !

M. Tournay.

DESCENTE AUX ENFERS.

Air : Boira qui voudra, larirette ;
Paira qui pourra, larira.

Sur la foi de votre bonne,
Vous qui craignez Lucifer,
Aprochez, que je vous donne
Des nouvelles de l'enfer.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,

Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira! (1).

Sachez que la nuit dernière,
Sur un vieux balai rôti,
Avec certaine sorcière,
Pour l'enfer je suis parti.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira!

Ma sorcière est jeune et belle;
Et dans ces lieux inconnus,
Diablotins, par ribambelle,
Viennent baiser ses pieds nus.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira!

Quoi qu'en disent maints bélitres,
En entrant nous remarquons

---

(1) Il suffit de chanter le refrain entier au premier et au dernier couplet, et pour les autres, de reprendre en chœur:

Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira!

Un amas d'écailles d'huîtres,
Et des débris de flacons.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira!

Là, ni chaudières, ni flammes;
Et, si grands que soient leurs torts,
Aux enfers, nos pauvres âmes
Reprennent un peu de corps.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira!

Chez lui le diable est brave homme;
Aussi voyons-nous d'abord
Ixion faisant un somme,
Près de Tantale, ivre mort.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira!

Rien n'est moins épouvantable
Que l'aspect de ce démon;
Sa majesté tenait table
Entre Epicure et Ninon.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira!

Ses arrêts les plus sévères,
Qu'en mourant nous redoutons,

Sont rendus au bruit des verres,
Et de neuf cents mirlitons.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira !

Aux buveurs à rouge trogne,
Il dit : Trinquons à grands coups !
Vous n'aimiez que le Bourgogne,
De Champagne enivrez-vous.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira !

A la prude qui se gêne
Pour lorgner un jouvenceau,
Il dit : Avec Diogène,
Fais l'amour dans un tonneau.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira !

Gens dont nous fuyons les traces,
Il vous dit : Plus retenus,
Laissez Cupidon aux Grâces;
Contentez-vous de Vénus.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira !

Il dit encor bien des choses
Qui charment les assistans;

Puis à Ninon, sur des roses*,
Il ôte au moins soixante ans.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira !

Alors ma sorcière éprouve
Un désir qui l'embellit ;
Et soudain je me retrouve
Dans ses bras et sur mon lit.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira !

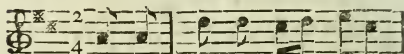
Si, d'après ce qu'on rapporte,
On bâille au céleste lieu,
Que le diable nous emporte,
Et nous rendrons grâce à Dieu !
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira.
Tant qu'on le pourra,
L'on trinquera,
Chantera,
Aimera
La fillette.
Tant qu'on le pourra, larirette,
On se damnera, larira !

M. P. J. De Béranger.

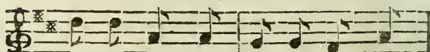
LES AVENTURES D'UN TROMPETTE,

OU

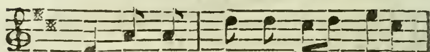
LE MOYEN DE FAIRE SON CHEMIN.



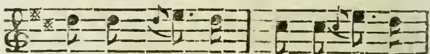
Pier-rot par-tant pour la



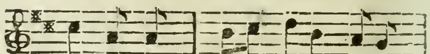
guer-re trom-pet — te d'un ré — gi —



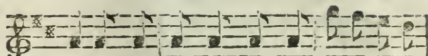
ment avait ap-pris que pour



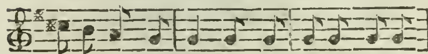
faire son che — min plus les-te-



ment son che — min plus les-te-



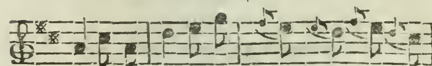
ment, il faut d'u-ne gran- de da-me se faire



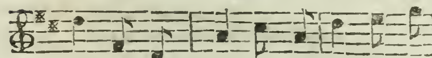
un ap-pui cer-tain et Pier-rot au fond de



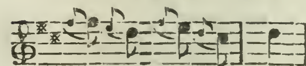
l'â-me se di-sait soir et ma-tin : je fe--



rai je fe - rai je fe — rai bien mon che-



min, rlin tin tin rlin tin tin je fe-



rai bien mon che - min.

Le Trompette avait à peine
Quitté le foyer natal,
Que, traversant une plaine,
En rêvant sur son cheval, (*bis.*)

Il voit une jouvencelle,
Pleurant, le front dans sa main,
« Il faut, dit-il, que c'te belle,
» Pour avoir l'air si chagrin,
» Ait perdu (*ter.*) queuq' chose en ch'min.
R'lin tin tin, etc.

Près d'elle bientôt le drille
Lui dit : « Qu'as-tu, mon enfant?
» — J'ai perdu, répond la fille,
» La route du grand couvent. (*bis.*)
» — Reste avec moi, ma bergère;
» J'vaux ben un Bénédictin.
» A matin's on est, ma chère;
» J'te promets qu'avant la fin,
» J'te mettrai (*ter.*) dans ton chemin.
R'lin tin tin, etc.

» Monsieur, dit la jouvencelle,
» Vous êtes ben obligeant.
Et, crac, il la met en selle,
Lui derrière, elle devant. (*bis.*)
Pendant que trotte sa bête,
Pierrot gagne du terrain.
» Mais, monsieur, dit la pauvrette,
» Pourquoi qu' vous baissez la main?
»—C'est que j'prends (*ter.*) un aut'chemin.
R'lin tin tin, etc.

Le couple voyageur passe
Tout auprès d'un gros pommier.
Pierrot dit : « Ma bête est lasse ;
» Buvons là l'coup de l'étrier. » (*bis.*)
En deux sauts, sur la fougère,
Fut assis mon aigrefin,
En trois temps à la bergère
Il donna de son brand'vin,
Un p'tit coup (*ter.*) sur l' bord du ch'min.
R'lin tin tin, etc.

De deux ou trois coups de suite,
Pierrot ayant fait raison,
Lui dit : « Mon enfant, j' te quitte ;
» Du couvent v'là la maison. (*bis.*)
» Adieu donc, adieu, la belle ;
» A moi pens'ras-tu demain ?
» — Ah ! puis-je oublier, dit-elle,
» L'obligeant et bon humain
» Qui me mit (*ter.*) dans mon chemin ?
R'lin tin tin, etc.

Pierrot prend, sur sa monture,
La route du régiment,
Se disant : « Dans c't' aventure,
» Je m' suis montré joliment ; (*bis.*)
» Et puisqu'un' fille d' village
» A si ben su m' mettre en train,

» Qu'un' dame de haut parage
» Vienne à m' tomber sous la main !
» Je n'manqu'rai (*ter.*) pas d'fair' mon ch'min. »

R'lin tin tin, etc.

En trotinant il arrive
Près de son vieux commandant,
Dont la femme, jeune et vive,
Sourit en le regardant. (*bis.*)
« Sous mes ordres, lui dit-elle,
» Je te place dès demain ;
» Car je suis ta colonelle,
» Et je veux chaque matin
» Te montrer (*ter.*) le bon chemin. »

R'lin tin tin, etc.

Chaque jour notre trompette,
En brave et joli garçon,
Par une porte secrète
Allait prendre sa leçon. (*bis.*)
Le commandant se présente
Comme ils étaient en bon train.
« Corbleu ! chez la commandante,
» Que fais-tu là si matin ?
»—Vous l'voyez (*ter.*) je fais mon ch'min.

R'lin tin tin, etc.

Après trois mois d'exercice,
Le trompette était fourrier;
Après un an de service,
Il se fit faire officier. (*bis.*)
Et, montrant son épaulette,
Le grivois, d'un air malin,
A chaqu' nouveau v'nu répète :
« C'est par l' sexe féminin,
» Que l'on fait (*ter.*) le mieux son ch'min.
» R'lin tin tin, (*bis.*)
» Que l'on fait le mieux son ch'min. »

M. GENTIL.

RIEN,

SUJET DONNÉ.

AIR : Je loge au quatrième étage.
(N°. 264 *de la Clé du Caveau.*)
ou air du vaudeville de *Sophie.*
(N°. 817 *idem.*)

SUR le mot *rien*, que l'on me donne,
Il me faut faire une chanson;
Je la ferai, puisqu'on l'ordonne;
Mais je crains, et j'ai bien raison. (*bis.*)

L'Être puissant qui nous anime,
Nous guide et nous sert de soutien,
Lui seul, par son pouvoir sublime, } *bis.*
A fait quelque chose de *rien*.

Pannard lui-même, dans ses rimes,
Attachant ce mot avec art,
N'en a fait que quelques maximes,
Que je lui ravis pour ma part (1).
Mon digne maître, hélas ! tant d'autres
De tes couplets ont fait leur bien !
Moi, contraire à ces bons apôtres,
Si je te vole, c'est pour *rien*.

« Un *rien* est de grande importance,
» Un *rien* produit de grands effets;
» Un *rien* fait pencher la balance,
» En amour, en guerre, en procès; »
Et, sur cette machine ronde,
Les gens qui ne font *rien* de *rien*.
N'avancent en *rien* dans le monde,
Et ne sont jamais bons à *rien*.

« Un *rien* flatte quand on espère,
» Uu *rien* trouble lorsque l'on craint;

---

(1) Quelques maximes de Pannard m'ont fourni deux quatrains de cette chanson.

» D'amour le feu ne dure guère ;
» Un *rien* l'allume, un *rien* l'éteint. »
De le rallumer l'Espérance
A presque seule le moyen.
Le Plaisir s'échappe en silence
Quand le Désir ne dit plus *rien*.

Ce mot à nos vœux est rebelle;
Par lui tout espoir est banni ;
Mais sur les lèvres d'une belle,
Il équivaut au doux *nenni* ;
Et cependant beauté piquante,
Qui charme par cet entretien,
Est encor bien plus éloquente
Alors qu'elle ne dit plus *rien*.

Maris, qu'un soupçon effarouche,
Qui pour un *rien* êtes jaloux,
Et qui jamais n'ouvrez la bouche
Que pour vous plaindre d'être époux,
Croyez-moi, restez bouche close,
La Fontaine vous le dit bien :
Quand on le sait, c'est peu de chose ;
Quand on l'ignore, ce n'est *rien*.

Je n'ai pas fait grande trouvaille
Dans ce *rien*, sujet ordonné :
Mais ma chanson, quoi qu'elle vaille,
Vaut bien le mot qu'on m'a donné;

Et si d'être juste on se pique,
Je crois en franc Épicurien,
Être à l'abri de la critique :
On ne peut pas gronder pour *rien.*

M. Capelle.

LES BROCHURES.

Air : Mon père était pot.

Pour être auteurs, mes bons amis,
Ne faites plus un livre;
De tant de peines, de soucis,
La mode vous délivre;
Dix feuillets au plus,
Voilà vos tributs
A la littérature;
Et sur son sommet
Le Parnasse admet
La plus mince brochure.

Du bon vieux temps ces érudits,
Pédans infatigables,
Assommaient par de lourds écrits
Des lecteurs bien traitables;

En maint tome aussi
Un amant transi
Contait ses aventures.
Aujourd'hui l'amant
Triomphe en courant,
Et raconte en brochures.

D'ailleurs consultez Azaïs :
Ici tout se *compense.*
Chez nous le nombre des écrits
Supplée à leur substance.
Bientôt nous verrons,
Grâce aux auteurs prompts
Qui soignent nos lectures,
Ces *in-folio*
Qu'amassa Clio
Perdus sous nos brochures.

Une brochure au temps qui court
D'un volume dispense.
Par une brochure Gercourt
Prouve son innocence ;
Roch, sa probité ;
Rustaut, sa bonté,
Et, pour peu que ça dure,
De ces messieurs-là
L'honneur fournira
peine une brochure.

La jeune et charmante Suzon
D'un libraire était fille.
Épris de ce joli tendron,
Sans aveu de famille,
Près d'elle souvent
Lisait un amant;
Quelle mésaventure!
Du livre d'amour
Voilà qu'un beau jour
Naquit une brochure.

« Savez-vous, me disait Versac,
» Hardi conteur de fables,
» Que j'ai sur la terre de Crac
» Des droits incontestables;
» De plus, Dieu merci,
» Des rentes qu'ici
» Le *grand-livre* m'assure? —
» Ce livre, mon cher,
» Chez toi m'a tout l'air
» D'une pauvre brochure. »

« Ah! combien, s'écriait Cloris,
» S'affaiblissent vos plumes!
» Messieurs, l'*Art d'aimer* fut jadis
» De sept à huit volumes.
» Mais nos beaux esprits
» En un seul l'ont mis:

» Quelle triste lecture !
» Ah ! ce livre-là
» Bientôt ne fera
» Qu'une mince brochure. »

Féconds *brochuriers*, tour-à-tour,
Inondez-nous d'ouvrages ;
Une immortalité d'un jour
Peut bien coûter deux pages.
Profitez du temps,
Où trop inconstans
Pour de longues lectures,
Nos grands écrivains
Sont des auteurs nains,
Nos livres, des brochures.

M. OURRY.

ET CÆTERA.

AIR du Lendemain.

Tous les mois chez Balaine,
Chez nos amis tous les jours,
Chantons à perdre haleine,
Et la treille et les amours.

Mais en parcourant la ville,
Chansonnons parci-parlà,
Le fou, le fat, l'imbécille,
Et cœtera.

Chansonnons ce Prothée,
Qui, changeant au moindre mot,
Parle comme un athée,
Ou prêche comme un cagot.
Grâce à sa ruse admirable,
Pour lui mon coquin aura
Le bon Dieu, les Saints, le Diable,
Et cœtera.

Chansonnons cette prude,
Qui, sévère en son maintien,
Par ton, par habitude,
En public rougit de rien.
Cette beauté si farouche,
Dans son boudoir laissera
Caresser ses mains, sa bouche,
Et cœtera.

Chansonnons ce poëte,
Qui, trop long-temps au rebut,
Présente sa requête
Pour s'asseoir à l'Institut.

C'est un auteur très-fertile,
Qui de ses vers n'en pilla
Que de trois à quatre mille,
Et cætera.

Chansonnons sans scandale
Ce fou, cherchant à tout prix
Une jeune vestale
Dans les foyers de Paris.
Que de vertus à combattre!
Notre vierge d'Opéra
N'a qu'un amant, deux, trois, quatre,
Et cætera.

Chansonnons sans relâche
Ce flatteur, cet intrigant,
Qui se montre ou se cache,
Et tourne selon le vent....
Ce pied-plat, vénal et traître,
Aussitôt qu'il le faudra,
Vendra l'esclave et le maître,
Et cætera.

Chansonnons l'homme sobre
Qui blâme nos gais banquets,
Et qui, du jus d'octobre,
Redoute les doux effets....

Mais nous, sablons à plein verre,
Pendant qu'il s'affligera,
Bordeaux, Champagne et Madère,
Et cætera.

M. Francis.

FIN.

TABLE.

MM.

CAPELLE.

C. L. C.

***.

COUPART.

DÉSAUGIERS.

FRANCIS.

GENTIL.

PIIS. (le Chev. de)

ROUGEMONT. (de)

THÉAULON.

TOURNAY.

FIN DE LA TABLE DE LA NEUVIÈME ANNÉE.

De l'Imprimerie de J.-B. IMBERT, rue de la Vieille-Monnaie, n° 12.